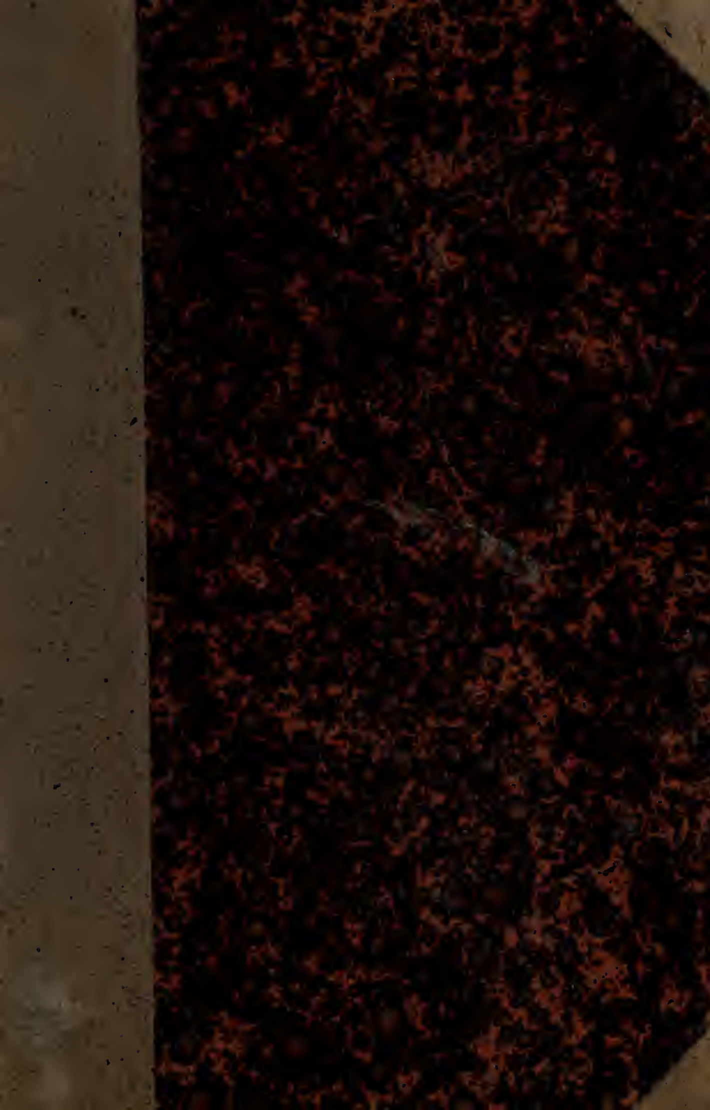


794.

LA BELLE

GABRIELLE.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA BELLE

GABRIELLE

PAR

Auguste Maquet.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1854

PQ
2347
M25B45
t.2



I

LES HABITUDES DE LA MAISON.

Henriette n'était pas remise de son émotion quand elle ouvrit la porte de l'escalier à sa mère.

Il faisait sombre dans le vestibule, Marie Touchet avait la voix tremblante; en apercevant le trouble de sa fille elle se tut.

— Me voici, ma mère, dit Henriette en détournant les yeux.

— Pourquoi n'ouvriez-vous pas?

— J'allais dormir, je dormais déjà, je crois, mais à présent que me voilà réveillée, je puis aller souper avec vous, ma mère.

En disant ces mots, dans son ardeur de sortir et d'éloigner Marie Touchet du pavillon, elle poussait doucement celle-ci dehors.

Marie Touchet la poussant à son tour :

— Montons chez vous, dit-elle en passant la première.

« Je suis perdue » pensa Henriette qui se repentit alors de n'avoir pas laissé fuir Espérance.

La mère, après un rapide coup d'œil jeté autour d'elle, marcha tout droit à la fenêtre ouverte, et, apercevant en bas la Ramée qui veillait, lui demanda si personne n'était sorti de ce côté.

— Non, répondit la Ramée.

Alors madame d'Entragues revenant à sa fille :

— Où est, dit-elle, l'homme que vous cachez ici ?

— Qui donc? répliqua Henriette avec un horrible serrement de cœur.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— Mais il n'y a personne, madame.

— J'ai entendu sa voix.

— Je vous jure...

La mère se mit à visiter chaque angle, cha-

que meuble de la chambre et les plis de la tenture, avec une vivacité fiévreuse. Il n'était plus question de majesté.

N'ayant rien trouvé, elle se dirigea vers la chambre à coucher, heurta violemment Henriette qui voulait lui fermer le passage, et entra.

Henriette espérait que le jeune homme se serait adroitement dissimulé, à la manière des vulgaires amants, sous le lit ou dans quelque armoire; mais Espérance était debout près de cette petite fenêtre grillée de fer. Il avait entendu tout et s'attendait à tout.

A l'aspect de cette figure noire perdue dans le crépuscule, Marie Touchet saisit à la hâte le fusil et la pierre pour allumer une bougie et voir.

Espérance, pendant ces préparatifs, contemplait le visage pâle et contracté par la fureur de cette mère offensée, dont il connaissait en pareil cas la justice férocement expéditive.

Henriette se cachait dans un grand fauteuil.

Marie Touchet leva la bougie jusqu'à la hauteur du visage d'Espérance, et frissonna de le voir si beau, si calme, si digne d'être adoré.

Un pareil amant près de sa fille renversait tous ses plans d'avenir. Encore une tache qu'il

faudrait effacer. C'était donc l'inexorable destinée de sa famille : honte et sang.

— Que faites-vous là? dit-elle d'une voix menaçante. Vous vous taisez... Répondrez-vous, au moins, mademoiselle?

Henriette, au comble de l'effroi, s'écria :

— Mais, ma mère, je ne connais pas monsieur...

— Un malfaiteur peut-être, dit Marie Touchet exaspérée de la placide beauté d'Espérance.

L'œil noble et pur du jeune homme appela sans affectation le regard de la mère sur la table où scintillaient les diamants.

— Qu'est-ce-là? dit-elle avec un redoublement de fureur. Je ne vous connais pas ces joyaux, mademoiselle!

— Moi non plus, bégaya Henriette folle de honte et de terreur.

Ému de compassion, Espérance trouva le mensonge qu'il lui fallait pour sauver l'honneur de sa maîtresse.

— Voici la vérité, madame, dit-il enfin d'une voix doucement harmonieuse. Je passais à Rouen il y a six jours. J'y ai vu mademoiselle dont je suis tombé éperdument épris sans qu'elle m'eût seulement aperçu. C'était jour de

fête. Mademoiselle regardait à l'étalage d'un juif les diamants que voici. L'idée m'est venue de les acheter, puisqu'ils avaient mérité son attention.

— Je vous trouve hardi d'acheter des diamants à ma fille.

— Permettez, madame, ce n'est pas un crime que d'éprouver de l'amour, c'en serait un alors d'en inspirer. Moi, qui ne voulais pas offenser ou compromettre mademoiselle, je l'ai suivie de loin, oh! respectueusement... jusqu'ici.

— Pourquoi faire? dit Marie Touchet avec sa hauteur de reine.

— Pour savoir son nom et sa qualité, que je ne me fusse pas permis de demander à ses gens ; pour trouver une occasion favorable de lui faire tenir ces diamants qui ne sont pas un présent, mais un gage mystérieux des sentiments que je voulais un jour lui faire connaître. C'est permis, madame, d'essayer à plaire quand on est respectueux, quand on cherche à ne pas compromettre une femme; c'est ce que j'ai fait. Depuis hier, j'ai étudié les êtres et les habitudes de ce château, et ce soir, croyant mademoiselle sortie du pavillon pour souper avec vous, je me suis risqué—c'est un grand tort de ma part — à pénétrer chez elle pour déposer

les diamants sur sa table, cela l'eût fait rêver : cette pensée me souriait d'occuper son esprit, sinon son cœur. Or, mademoiselle, que je croyais absente, est rentrée tout à coup, m'a vu, a poussé un cri ; j'ai voulu la rassurer, lui expliquer la pureté de mes intentions, et j'étais occupé à combattre ses scrupules lorsque votre voix, madame, a retenti au bas de l'escalier. Voilà toute la vérité. Je vous supplie de me pardonner, et surtout de ne pas accuser mademoiselle, qui n'est pas coupable, et qui souffre en ce moment d'injustes soupçons. Seul je mérite vos reproches et m'incline très-humblement devant votre colère.

A mesure qu'il parlait, la couleur et la vie revenaient sur les joues d'Henriette ; elle admirait cette présence d'esprit qui la sauvait. Le rôle devenait si beau pour elle qu'elle s'y cramponna, qu'elle l'adopta, qu'elle prit le masque pour le visage.

— Oui, s'écria-t-elle, oui, voilà la vérité.

Marie Touchet, elle, ne se laissa pas abuser. Sa colère augmenta lorsqu'elle vit l'adresse de la défense.

— Et c'est là, dit-elle, l'excuse qu'on ose invoquer pour s'être introduit chez ma fille par une fenêtre !

— La porte m'était fermée, répondit doucement Espérance. D'ailleurs, je ne voulais pas être vu de mademoiselle d'Entragues, et par la porte j'eusse été vu.

— Il reste à expliquer, dit la mère en froissant convulsivement ses doigts, pourquoi, à mon arrivée, vous vous êtes caché dans cette chambre au lieu de reprendre le chemin par lequel vous étiez venu.

Henriette plia sous ce nouveau coup.

— Mademoiselle m'avait congédié honteusement, répliqua Espérance embarrassé; mais moi j'ai voulu rester : un espoir me guidait. Peut-être, me suis-je dit, aurai-je le bonheur de voir la mère de mademoiselle Henriette, et je saurai la convaincre de mes sentiments respectueux, et par l'excès même de ma témérité, cette dame jugera l'excès de mon amour et du désir que j'ai d'être approuvé dans ma recherche. Voilà pourquoi, madame, je me suis caché. Mademoiselle devait me croire parti.... Mon stratagème a réussi en dépit de mademoiselle, puisque j'ai été assez heureux pour déposer à vos pieds ces sincères explications.

Henriette respira ; Marie Touchet la regarda d'un œil plus calme. Mais l'effort de cette tem-

pête tomba sur le malheureux Espérance.

— Votre recherche! s'écria la mère en donnant un libre cours à sa rage trop longtemps contenue. Votre recherche! mais, pour rechercher mademoiselle d'Entragues, vous ne vous êtes pas encore nommé. Qui donc êtes-vous?

Espérance baissa la tête avec une hypocrite humilité.

— Je ne suis pas pauvre, dit-il.

— Il s'agit bien de cela. Êtes-vous prince? êtes-vous roi?

— Oh! non, madame.

— Votre nom! votre nom! dit Marie Touchet, de plus en plus animée par la feinte soumission du jeune homme. Il ne s'agit pas d'acheter des diamants, nous ne sommes pas des juives; mais vous, êtes-vous seulement bon gentilhomme?

Espérance prit le temps de respirer pour bien poser l'effet de sa réponse, et répondit:

— Je ne sais pas, madame.

L'effet fut effrayant. La mère se redressa, comme une géante, et d'un geste superbe:

— Il faut que vous soyez un audacieux compagnon, dit-elle, pour venir ainsi affronter la potence. Pas gentilhomme!.. et l'on complote de séduire des filles de noblesse!.. Que dis-je! on ose avouer qu'on les recherche! Ah! mal-

heureux! si je ne craignais d'attirer sur mon imprudente fille la colère de son père et de son frère, vous auriez déjà payé cette impudence.

— Mais, madame, je n'ai offensé personne, dit le jeune homme, enchanté de voir approcher le dénoûment sans que sa maîtresse eût été compromise.

— Taisez-vous!

— Je me tais.

— Et partez!... partez, misérable!

— Je l'eusse fait depuis longtemps sans le respect qu'on doit aux dames, dit Espérance avec un sourire mal déguisé.

— Et vos diamants, ajouta Marie Touchet, ne les oubliez pas; ils vous serviront près de vos pareilles!

En disant ces mots, elle lança l'écrin dans les jambes d'Espérance, qui riait de cette fureur féminine et ne se baissa pas pour le ramasser. Après une gracieuse révérence adressée aux deux dames, il se dirigea vers le balcon :

— Excusez-moi, dit-il, de reprendre le chemin défendu; mais mon cheval est en bas, et je tiens à ne pas causer de scandale en votre maison.

— Moi aussi, répliqua Marie Touchet avec fureur. C'est pourquoi je vous invite à ne point aller de ce côté : vous trouveriez en bas de cette fenêtre quelqu'un dont je veux bien vous épargner la rencontre. Certes, vous méritez d'être châtié, mais ce sera plus tard et plus loin. Souvenez-vous bien que s'il vous arrive jamais de regarder seulement cette fenêtre ou de parler de votre aventure, mademoiselle que voici entrera pour le reste de ses jours au couvent. Quant à vous...

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, murmura Espérance avec un sourire moins joyeux. Eh bien! madame, soyez tranquille, à dater d'aujourd'hui je suis aveugle et muet. Par où faut-il que je sorte, s'il vous plaît ?

— Attendez que je prévienne la personne qui vous guettait en bas.

Au moment où Marie Touchet s'approchait de la fenêtre pour avertir la Ramée qu'elle supposait être encore à son poste, au moment où Espérance cherchait dans les yeux d'Henriette un remercîment qu'il avait bien gagné par sa patience et son esprit, la Ramée apparut au seuil de la chambre l'œil brillant d'une ivresse sauvage; il vit Espérance et s'écria :

— J'étais bien sûr d'avoir reconnu sa voix!

Ces mots, l'accent haineux dont ils étaient empreints firent tourner la tête à madame d'Entragues; elle accourut près de la Ramée pour lui en demander l'explication.

A l'aspect de son ennemi, Espérance comprit le danger, pressentit la lutte, et au lieu de continuer à marcher vers le balçon, il revint sur ses pas, jusqu'au milieu de la chambre. La Ramée le couvait d'un regard dévorant. Il fit quelques pas aussi à la rencontre de madame d'Entragues. Henriette, à l'arrivée de ce nouveau témoin, s'était reculée jusqu'à la porte de sa chambre, comme pour mieux cacher sa honte.

— Ah! c'est monsieur, dit la Ramée d'une voix stridente qui fit tressaillir Espérance comme le sifflement d'un reptile.

Instinctivement, il songea à se rapprocher de son épée placée sur une console près du balcon. Mais la crainte de paraître inquiet enchaîna encore une fois sa résolution. « La générosité de l'adversaire, dit un proverbe arabe, est l'arme la plus sûre d'un lâche ennemi. »

La Ramée comprit cette hésitation. Il tourna lentement autour de la table comme pour retrouver madame d'Entragues, et chemin fai-

sant, il écrasa Henriette d'un regard menaçant et désespéré.

— Il me semble, madame, dit-il alors à la mère, que vous aviez querelle avec monsieur tout à l'heure. Si je puis vous être utile, me voici.

— Non, dit madame d'Entragues, humiliée de la protection d'un pareil personnage, monsieur a expliqué sa présence d'une manière satisfaisante, et il part.

La Ramée bondit jusqu'au balcon, de façon à se placer entre Espérance et son épée.

— Vous ne savez donc pas, madame, dit-il à Marie Touchet, quel est cet homme que vous laissez partir?

— Non.

— C'est celui qui m'a menacé tantôt, celui qui sait le secret... celui qui veut vous perdre tous... et qui n'est ici que pour cela!

Madame d'Entragues poussa une exclamation de surprise et d'effroi.

— Ce matin il m'a échappé, ajouta la Ramée, il ne faut pas qu'il m'échappe ce soir!

Pendant ce colloque, Espérance serrait sa ceinture et regardait avec un sourire méprisant l'habile manœuvre de son ennemi.

Marie Touchet, pâle et agitée :

— Cela est bien différent, dit-elle, et mérite explication.

— Et monsieur va s'expliquer, ajouta la Ramée en s'appuyant sur la console même où reposait l'épée.

Henriette, la lâche, joignit les mains et adressa un regard suppliant à Espérance, non pour qu'il fût patient, mais pour qu'il fût discret.

Celui-ci, sans s'émouvoir :

— Je ne comprends plus, dit-il. L'arrivée de monsieur embrouille tout.

— Tout se débrouillera, fit la Ramée en jouant avec la poignée de l'épée.

— Madame, c'est à vous que je m'adresse, poursuivit Espérance; je ne veux pas ici avoir affaire à monsieur. Vous me faisiez l'honneur, je crois, de me demander des explications. Sur quoi ?

— Sur les secrets prétendus dont vous auriez ce matin entretenu M. la Ramée... des secrets mortels!

Espérance regarda Henriette qui cachait son visage dans ses mains.

— Je devais, dit-il, donner ces explications à M. la Ramée au coin de certain bois fourré dont il me faisait fête alors. Mais ce n'est pas

ici le lieu, et les témoins ne me conviennent pas.

— Cependant, vous parlerez! dit Marie Touchet en s'avançant l'œil en feu, les poings serrés vers le jeune homme.

— Oh oui! vous parlerez! dit la Ramée en s'approchant également, la main sur un couteau qu'il portait à sa ceinture.

— Vous croyez? dit Espérance, sourtiant à la faiblesse de l'une et à la rage de l'autre.

— J'en suis sûr, répliqua la Ramée avec un affreux regard.

Henriette, stupide de frayeur, se mit à murmurer des prières devant son crucifix. Espérance demeura seul, les bras croisés, faisant face à ses deux adversaires. La Ramée tira tout à fait son poignard du fourreau.

— Ah! oui, dit lentement Espérance, j'oubliais où je suis et avec qui je suis. C'est l'habitude de la maison d'Entragues. Un porteur de secrets gêne-t-il, on l'assassine!

— Monsieur! s'écria Marie Touchet livide, vous allez nous y forcer!

— Voyez-vous qu'il le faut? hurla la Ramée en grinçant des dents.

— Bah! répliqua Espérance, je ne suis pas un petit page, moi, je ne suis pas Urbain du

Jardin, et je n'ai peur ni des mauvais yeux de madame ni du vilain couteau de monsieur. Oh! vous avez beau vous placer ainsi entre moi et mon épée, je la retrouverais si j'en avais besoin, mais avec de pareils ennemis l'épée est inutile. Allons, passage! Arrière, madame! et vous, coquin, au large!

Henriette égarée s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma. Madame d'Entragues recula jusqu'à la porte; la Ramée, le couteau à la main, baissa la tête comme le taureau qui va fondre sur son adversaire.

Espérance prit son élan.

— Tu n'as pas été pendu ce matin, dit-il, tu vas être étranglé ce soir.

Et jetant ses deux bras en avant comme deux tenailles, il tordit le poing de la Ramée, le désarma, jeta le couteau sur le plancher et saisit l'homme à la gorge; ses doigts nerveux s'incrustèrent dans la chair vive. On vit, sous la terrible pression, les joues de la Ramée se rougir du sang qui refluait, ses yeux terrifiés grandir démesurément, et l'écume lui monter aux lèvres. Il tomba ou feignit de tomber.

Soudain, Espérance poussa un cri: ses mains s'ouvrirent, son corps plia. La Ramée libre, la sueur au front, sauta en arrière, laissant

Espérance se débattre au milieu de la chambre, avec une large plaie d'où jaillissait le sang. L'assassin, en se baissant, avait ramassé son couteau et le lui avait enfoncé dans la poitrine.

Marie Touchet recula béante de terreur devant ce flot sinistre qui descendait sur le parquet jusqu'à elle.

Quant à Espérance, il voulut étendre la main pour saisir son épée, mais ce mouvement acheva d'éteindre ses forces, un brouillard passa sur ses yeux, ses jambes fléchirent et il tomba en murmurant :

— Crillon! Crillon!

C'était un épouvantable spectacle : de chaque côté de ce cadavre, près du balcon et de la chambre d'Henriette, les deux assassins, livides et muets, se regardant comme en délire; dans la chambre voisine des cris étouffés, tandis qu'au dehors le rossignol saluait sur les marronniers le premier rayon de la lune.

Tout à coup deux voix rieuses et avinées, des coups bruyants frappés à la porte d'entrée retentirent dans le pavillon. On appelait Henriette et madame d'Entragues.

— Oh! s'écria celle-ci, mon mari et M. le comte d'Auvergne.

— Ouvrez ! ouvrez ! je veux voir la petite sœur, disait le fils de Charles IX trébuchant aux marches du pavillon, montrez-la-moi... la jolie petite reine...

Et M. d'Entragues riait aux éclats.

Ces paroles réveillèrent madame d'Entragues, comme une trompette du jugement dernier. Elle souffla les bougies dont l'une se ralluma malgré son souffle, et s'élança par les montées pour empêcher le comte d'Auvergne d'aller plus loin.

La Ramée, dont les dents claquaient de terreur, cherchait une issue à tâtons, comme s'il eût été aveugle. Il secoua dans son égarement la porte à laquelle Henriette, hurlant d'effroi, se cramponnait avec ses ongles. Alors la Ramée ouvrit le balcon, l'enjamba, et s'élança dans le vide.

On entendit, au moment de sa chute, un double cri de surprise et de rage, puis un bruit de poursuite furieuse qui s'effaça peu à peu dans le silence et les ténèbres de la nuit.

Espérance était tombé étourdi plutôt qu'évanoui. La secousse du choc acheva de lui rendre sa connaissance. Il rouvrit péniblement les yeux et se vit étendu au milieu de cette chambre à la lueur lugubre de la bougie qui semblait éclairer un mort.

Il avait appliqué une main sur sa blessure; l'autre, appuyée sur le parquet, en recevait la fraîcheur. Les idées du malheureux jeune homme s'entre-choquaient confusément comme une légion de fantômes, comme un essaim désordonné de rêves.

Il lui sembla que la porte de la chambre d'Henriette s'ouvrait insensiblement et que la jeune fille elle-même apparaissait, le visage pâle, les yeux hagards, montrant d'abord sa tête seule, puis une main, puis tout le corps, qui se dégageait lentement de la chambre voisine.

C'était bien mademoiselle d'Entragues, Espérance la reconnut. Elle écoutait, elle regardait. Sa robe frôla les gonds et la serrure. Elle fit un pas et fixa un regard épouvanté sur le pauvre Espérance.

Ce dernier eût bien voulu parler, mais il n'en avait pas la force; il essaya bien de sourire, mais l'ombre enveloppait sa tête, et ce sourire sublime fut perdu.

Henriette s'avança, s'enhardissant par degrés. Espérance la bénissait tout bas.

— Elle vient, pensait-il, pour fermer ma blessure, ou pour recueillir mon dernier souffle. C'est une charitable idée qui lui comptera près

de Dieu, et pourra effacer quelques-unes de ses fautes.

Henriette, arrivée près du jeune homme, se baissa et étendit la main vers lui. Mais ce n'était point pour panser la blessure, ni pour chercher le souffle suprême aux lèvres de son amant.

Elle attirait de ses doigts tremblants la longue bourse où Espérance avait enfermé le billet de rendez-vous; elle sentit le papier sous les mailles et se mit à dénouer les cordons qui retenaient cette bourse à la ceinture.

Dieu permit qu'Espérance, à la vue de cette profanation, recouvrât une seconde de vigueur et de vie.

Il fit un mouvement pour se défendre et un soupir s'exhala du fond de son cœur révolté.

En le voyant ressuscité, Henriette se releva éperdue. Elle ouvrit la bouche et ne put crier. Elle reculait à mesure que le mourant se redressait effrayant de colère et de pâle désespoir.

— Oh!... lui dit Espérance d'une voix sépulcrale, oh! la lâche!... oh! l'infâme qui dépouille les cadavres!... Il te faut donc le billet d'Espérance comme il t'a fallu la bague d'Urbain!... Mon Dieu, punissez-la!... Mon Dieu! je ne de-

mande pas à vivre, mais donnez-moi la force d'aller mourir loin d'ici!

— Sambioux! s'écria une voix de tonnerre en même temps qu'un homme sautait bruyamment du balcon dans la chambre, qui est-ce qui parle de mourir... cher M. Espérance? Oh! j'en étais sûr, le pauvre enfant, ce scélérat me l'a tué.

— Pontis!... sauve-moi!

— Sambioux de bioux! cria le garde en s'arrachant les cheveux des deux mains.

— Emporte-moi, Pontis!

Aussitôt, Pontis saisit Espérance d'un bras d'Hercule, le plaça sur sa large épaule, se pendit d'une main au balcon, de l'autre à une branche qui craqua en pliant jusqu'au sol et disparut avec sa proie.

Henriette ferma les yeux, étendit les bras et tomba inanimée en travers de la fenêtre.

II

LE ROI.

Peut-être le lecteur trouvera-t-il son compte à suivre M. de Brissac, depuis sa sortie de la maison d'Entragues, lorsqu'il avait tant peur d'être accompagné, c'est-à-dire gêné par l'Espagnol.

Le gouverneur de Paris entreprenait une grosse besogne, et toutes les conséquences d'un échec lui étaient parfaitement connues. La moindre était sa mort et la ruine d'une partie de la France.

Le succès, au contraire, représentait pour lui une fortune brillante parmi les plus splendides

fortunes de ce monde, et le salut de la patrie.

Il s'agissait de décider entre la Ligue et le Roi, entre la France et l'Espagne. Mais pour faire ce choix il s'agissait aussi de bien connaître le fort et le faible des deux situations.

Cette perplexité avait fait passer à Brissac bien des nuits de fiévreuse insomnie. Mais un homme vaillant ne vit pas éternellement avec un serpent dans le cœur : il préfère engager une lutte, il meurt ou il tue.

Brissac avait résolu de combattre le serpent. Suffisamment renseigné sur le compte des Espagnols et de la Ligue par une fréquentation quotidienne et sa participation à leurs conseils, bien éclairé sur les perfidies de ceux-là et les niaiseries de ceux-ci, il voulait savoir à quoi s'en tenir sur l'autre parti qui revendiquait la France. Il voulait connaître par lui-même les forces et les idées de ce Béarnais tant combattu. Et il se disait avec son sens droit qu'un ennemi méprisable n'est jamais redouté à ce point.

Il fallait donc se choisir un maître, et dans ce maître un ami assez puissant pour faire la fortune de celui qui lui aurait donné le trône. Serait-ce Mayenne? serait-ce Philippe II? serait-ce Henri IV?

Voici ce qu'imagina le gouverneur de Paris, homme, nous l'avons dit, éminemment ingénieux :

« La reconnaissance, pensa-t-il, n'est pas un fruit qui pousse naturellement sur l'arbre de la politique. Il faut l'aider à fleurir, à se nouer, à mûrir ; il faut, lorsqu'il est mûr, l'empêcher de tomber chez le voisin ou d'être dérobé par le premier adroit larron qui passe.

« Plusieurs moyens se présentent à l'effet de forcer la reconnaissance d'un grand. L'obliger par tant et de tels services qu'il ne puisse, malgré toute la bonne volonté possible, en perdre jamais la mémoire, ou le jeter vigoureusement dans un tel danger, dans un tel dommage, qu'il ne puisse reculer devant le solde qu'on lui présente pour rançon. »

Brissac choisit ce dernier moyen, parce qu'il avait ouï dire que le Béarnais était ingrat et court de mémoire. Il résolut donc de faire à ce prince une telle peur que jamais il ne l'oubliât : le payement en serait plus prompt et meilleur.

Son plan était de s'emparer de Henri IV pendant la liberté que donne la trêve. L'entreprise n'offrait aucune difficulté. Depuis huit jours, Henri parcourait seul ou à peu près les envi-

rons de Paris; fort occupé de nouvelles amours, il négligeait toutes les mesures de prudence. Si Brissac ne mettait pas ce projet à exécution, nul doute qu'un jour ou l'autre le duc de Feria ne le réalisât pour le compte du roi d'Espagne. Ne valait-il pas mieux, se disait Brissac, faire profiter un Français du bénéfice ? Avec douze hommes braves et d'autant plus braves qu'ils ne sauraient pas contre qui on les employait, Brissac ferait garder le chemin que prenait le roi tous les soirs; Henri, toujours travesti, ne serait pas reconnu, et se garderait bien de se faire reconnaître. On amènerait le prisonnier à Brissac, dans quelque lieu bien écarté, bien sûr. Et là, selon les inspirations du moment, selon le tour que prendrait la conversation, le gouverneur de Paris trancherait enfin, et certainement à son profit, la grande question qui divisait toute la France et tenait l'Europe en échec. Henri serait livré à Mayenne, ce qui était de bonne guerre pour un ligueur, ou du moins, s'il était remis en liberté, ce serait contre de bons gages. Tel était le plan de Brissac, et nous n'avons pas exagéré en l'appelant ingénieux.

Les conditions de la réussite étaient d'abord un profond secret. En effet, si le prisonnier était connu d'un seul des assaillants, adieu le

droit de choisir entre sa liberté et son arrestation définitive. Il faudrait rendre compte aux ligueurs, voire même aux Espagnols; on aurait travaillé pour ces gens-là, on ne serait plus un homme d'esprit. Il est vrai que le duc de Mayenne et le roi Philippe II pourraient être reconnaissants, mais ils pourraient aussi ne pas l'être. Or, quand on joue une pareille partie sans avoir tous les atouts, on perd, et la perte est grosse. C'était pour posséder bien intact cet important secret, que Brissac avait ainsi écarté l'hidalgo, en lui ôtant toute chance de nuire au cas où un conflit se serait présenté.

Il sortit donc de chez madame d'Entragues vers sept heures et demie; le temps nuageux, ce soir-là, promettait une nuit sombre. Le comte, suivi de son valet, prit la route de Paris au petit pas, observant les environs avec l'habile coup d'œil d'un homme habitué à la guerre. Puis, ne voyant aucun espion sur la route, il tourna brusquement à gauche, traversa quelques bouquets de bois qui cachèrent sa nouvelle marche, et se dirigea vers la plaine de manière à tenir toujours Argenteuil et la Seine à sa gauche.

Son valet, sur la fidélité duquel il croyait

pouvoir compter, était un soldat jeune et vigoureux qui lui servait d'espion depuis près d'une année, et lui avait rendu de grands services grâce aux intelligences qu'il avait su nouer dans le camp royaliste.

— Tu disais donc, Arnaud, demanda Brissac à cet homme, que nous devons passer la rivière au-dessus d'Argenteuil ?

— Oui, monsieur, et la suivre jusqu'à Chatou ; c'est là ou dans les environs que chaque jour passe la personne que vous cherchez.

— Pourquoi ce : dans les environs? Sa route n'est-elle pas aussi certaine que tu le prétendais?

— Cela dépend du point de départ, monsieur. Lorsque la personne venait de Mantes, elle arrivait par Marly ; mais le but est toujours le même.

— Toujours cette maison de mademoiselle d'Estrées, au bord de l'eau, près Bougival ?

— Au village de la Chaussée, oui, monsieur.

— Mais, malheureux, s'il vient ce soir par Marly, mes guetteurs le manqueront, puisque, d'après tes renseignements, je les ai échelonnés depuis Argenteuil jusqu'à Bezons.

— Ce soir la personne vient de Montmorency par le même chemin que nous, et vos guetteurs sont assurés de la rencontrer là.

Brissac réfléchit un moment.

— Je ne pense pas qu'il se défende, dit-il; et toi?

— Non, monsieur. Il est seul.

— Tu en es sûr?

— Vous le savez bien, monsieur, hier il était à Pontoise avec M. le comte d'Auvergne et M. Fouquet. Ce dernier est parti à Médan rejoindre les gardes, vous en avez reçu l'avis; M. d'Auvergne est à Entragues, vous venez de l'y voir; l'autre se trouve donc seul pour toute la soirée.

— Et déguisé?

— Comme toujours. Depuis deux mois que je l'observe par vos ordres, il est allé six fois chez mademoiselle Gabrielle d'Estrées, jamais sans un déguisement quelconque. Oh! sans cela le père le reconnaîtrait et serait capable de ne pas le laisser entrer...

Brissac reprit le cours de ses méditations. Depuis Épinay, les chevaux marchaient plus vite, et l'on aperçut bientôt le village d'Argenteuil. Là était un gué que le soldat fit prendre à son maître pour éviter le bac, et les deux

cavaliers suivirent la berge déserte, en commençant à observer religieusement chaque ombre, chaque pli du terrain et chaque bruit.

Brissac témoigna sa surprise, ou plutôt son admiration. Rien ne paraissait. Il fallait que l'embuscade fût merveilleusement conduite.

— J'y serais pris moi-même, dit-il. Quelle solitude! quel silence! Et cependant nous voilà sur le lieu même que je leur ai indiqué pour s'embusquer.

On ne voyait, en effet, ni hommes ni chevaux ; on n'entendait d'autre bruit que le murmure de l'eau, fort basse en cette saison, sur les cailloux et les bancs de sable de la rivière. L'endroit était désert, presque sauvage. D'un côté le fleuve, de l'autre une berge escarpée couronnée de broussailles et de petits bois coupés par des ravins et des fondrières.

— Voilà qui est étrange, pensa Brissac, le coup devrait être fait ; mes hommes devraient déjà revenir.

Arnaud suivait son maître sans faire de commentaires, son attention était ailleurs ; Brissac ne s'occupait que d'écouter ou de regarder en avant.

Tout à coup il s'écria :

— En voici un!

Un homme apparut en effet au détour d'un sentier sous des habits simples et de couleur sombre.

Il avait certaine tournure martiale qui semblait justifier l'exclamation de Brissac. D'ailleurs cet homme venait droit au gouverneur qui, de son côté, hâta le pas pour l'aborder : il était impatient d'avoir des nouvelles.

Lorsqu'ils furent tous deux en présence :

— Bonsoir, M. le comte, dit l'étranger d'une voix enjouée ; me reconnaissez-vous?

— M. de Crillon! s'écria Brissac saisi de stupeur à la vue d'un homme qu'il était si loin d'attendre à pareille heure, en pareil lieu.

— Votre bien bon serviteur, répondit le chevalier.

— Par quel étrange hasard rencontré-je M. de Crillon?

— Il le faut bien, comte, pour obéir au roi.

— C'est le roi... le roi de Navarre... qui vous a envoyé?...

— Le roi de France et de Navarre, dit tranquillement Crillon.

— Mais, demanda Brissac dont l'inquiétude prenait les proportions de l'effroi (en effet, rencontrer Crillon dans un endroit où l'on pouvait avoir à se battre, c'était malencontreux), pourquoi vous aurait-on envoyé?...

— Pour vous arrêter, M. le comte, dit Crillon avec un flegme terrifiant.

Brissac était brave ; mais il pâlit. Il savait que Crillon plaisantait peu sur les grands chemins.

— Qu'en dites-vous? continua le chevalier. Est-ce que vous auriez l'envie de faire résistance?

— Mais oui, dit Brissac, car il n'est pas possible qu'un gentilhomme armé se laisse prendre par un seul ennemi sans être déshonoré.

— Oh! dit Crillon, vous êtes si peu armé que ce n'est pas la peine d'en parler.

— J'ai mon épée, M. de Crillon.

— Bah! vous savez bien que personne ne tire plus l'épée contre moi.

— C'est vrai, mais j'ai l'arme des faibles, l'arme brutale dont le coup ne se pare point, et je serais au désespoir, avec cette arme lâche, de tuer le brave Crillon. Cependant, je le tuerais s'il me refusait le passage.

En même temps, il prit ses pistolets dans les fontes.

— Quand je vous disais de rester tranquille, dit Crillon. Rengainez vos pistolets, ils ne sont pas chargés.

— Ils ne sont pas chargés! s'écria Brissac avec une sorte de colère, en êtes-vous assez certain pour attendre le coup à bout portant?

En disant ces mots il appuyait l'un des canons sur la poitrine du chevalier.

— Si cela vous amuse de faire un peu de bruit et de me brûler quelques poils de moustache, faites, mon cher comte, dit froidement Crillon sans chercher à détourner l'arme, vos pistolets renferment de la poudre peut-être, mais ils n'ont plus de balles certainement.

— C'est impossible! s'écria Brissac confondu.

— Alors tirez vite pour vous en convaincre, et quand vous serez bien convaincu, nous nous entendrons mieux. Tirez donc, et tâchez de ne pas me crever un œil avec la bourre.

Brissac, après avoir vainement cherché le regard embarrassé d'Arnaud qui détournait la

tête, laissa tomber sa main avec une morne stupéfaction. On lui avait joué le tour qu'il avait joué à l'Espagnol.

— Je comprends, murmura-t-il, Arnaud s'était vendu à vous!

— Vendu, non pas, répliqua Crillon, nous n'avons pas d'argent pour acheter : il s'est donné. Mais que cherchez-vous donc autour de vous, avec cet œil émerillonné? vous ne songez pas à vous tirer de mes mains, n'est-ce pas?

— Si fait bien, j'y songe, et c'est vous, chevalier de Crillon, qui vous êtes livré à moi sans vous en douter. En voulant prendre le maître, j'aurai pris aussi le serviteur, c'est un beau coup de filet.

— Je ne comprends pas trop, dit Crillon.

— Tout à l'heure, douze hommes que j'ai postés sur la route que doit suivre le roi, prendront le roi, et vous avec. Ainsi, faites-moi bonne composition en ce moment, je vous rendrai la pareille dans un quart d'heure.

Crillon se mit à rire, et ce rire bruyant troubla quelque peu la confiance de Brissac.

— Vous ne vous fâcherez pas si je ris, s'écria le chevalier, c'est plus fort que moi. Mais l'aventure est trop plaisante; figurez-vous que

vos douze hommes n'ont pas eu plus de succès que vos pistolets et votre épée. Ces pauvres douze hommes, ils ont fondu comme neige. Qu'est-ce que douze hommes? bon Dieu! une bouchée de Crillon.

— Vous les avez détruits! s'écria Brissac, que cette prouesse n'eût pas étonné de la part d'un pareil champion.

—Détruits, non, mais confisqués, et ces braves gens s'en vont tranquillement à l'heure qu'il est vers Poissy, où ils coucheront, et demain ils auront rejoint notre armée, dont ils font partie désormais. Voyons, mon cher comte, ne vous assombrissez pas ainsi : descendez de cheval et venez avec moi dans un petit endroit charmant à trente pas d'ici; nous avons beaucoup de choses à nous dire. Vous êtes mon prisonnier; mais j'aurai des égards. Arnaud gardera votre cheval. Soyez tranquille. Pardon... votre épée, s'il vous plaît.

Brissac, tout égaré, rendit son épée et se laissa conduire par Crillon. Il ne voyait plus et n'entendait plus. Abasourdi comme le renard tombé dans la fosse, un enfant l'eût mené au bout du monde par un fil.

— Allons! pensait Brissac, voilà des joueurs plus forts que moi, j'ai perdu.

Crillon, après avoir placé Arnaud en vedette sur le bas côté du chemin, conduisit Brissac dans une petite clairière située à peu de distance. Là, deux chevaux attachés côte à côte dialoguaient à leur façon au moyen de ces grattements du pied et de ces ronflements sonores qui sont le fond de la langue chevaline.

Sur l'herbe fraîche, couverte d'un manteau de laine, un homme était assis près de ces deux chevaux. Il avait la main gauche à portée d'une épée, dont la poignée seule se détachait aux naissantes clartés de la lune. Le manteau recouvrait le reste.

Cet homme, adossé à un jeune frêne, le genou droit relevé, le coude, qui soutenait la tête, appuyé sur ce genou, semblait plongé dans une profonde rêverie. L'ombre du feuillage enveloppait son visage et ses épaules ; un point lumineux accusait sa ceinture : c'était une chaîne ou une boucle ; un autre révélait l'extrémité de sa jambe, c'était l'éperon. Cette figure toute sombre, frappée seulement de deux rehauts, avait un caractère imposant de mystérieuse grandeur. Rembrandt ou Salvator ne l'eussent pas dédaignée, fondue comme elle était dans un cadre de feuillages vigoureusement découpés sur un ciel pommelé cuivre et argent.

Brissac, en l'apercevant, demanda au chevalier quelle était cette personne assise.

— Le roi, dit simplement Crillon.

Et aussitôt il s'éloigna, laissant Brissac en tête-à-tête avec Henri IV.

Il eût fallu posséder la triple cuirasse de chêne bardé de fer pour ne pas sentir une émotion vive en présence de cet imprévu. Tout ligueur qu'on soit, tout Gascon que l'on puisse être, on n'aborde pas sans un battement de cœur l'ennemi que l'on croyait tenir et qui vous tient, le prince qu'on niait et qui se révèle plus terrible et plus grand dans la solitude qu'il ne l'eût été sur un trône. Et Brissac avait sous les yeux cette épée qui avait vaincu à Aumale, Arques et Ivry!

Il restait muet, confus, désespéré, à deux pas du prince qui, soit distraction, soit besoin de chercher un exorde, n'avait pas encore relevé sa tête ni proféré une parole.

Et ce silence, cette immobilité laissaient encore un peu de calme à Brissac. Évidemment elle ne devait pas être flatteuse, la première parole de celui dont Brissac venait de menacer ainsi la liberté, la fortune, peut-être la vie, et qui tenait à son tour dans ses mains le sort de son imprudent adversaire.

Le comte salua profondément. Le roi, sortant de sa rêverie, leva enfin la tête et dit :

— Asseyez-vous, monsieur.

En même temps, il lui désignait une place à ses côtés, sur le vaste manteau. Brissac hésita un moment par politesse; puis, sur une nouvelle invitation, il s'assit le plus loin possible.

Ce fut alors qu'il put voir le visage du prince: la lune avait gagné le sommet des arbres voisins; elle envoyait de là, au travers des rameaux entrelacés, une douce flamme qui teignait la clairière d'un reflet pâlissant.

III

DE DEUX CONVERSIONS CÉLÈBRES.

Le roi, âgé de quarante ans à peine, avait déjà les cheveux rares et la barbe grise. S'il n'était pas de cette beauté fraîche et séductrice qui fascine et subjugue les femmes, il avait au plus haut degré la beauté imposante et persuasive à la fois qui prend les hommes par l'esprit et par le cœur. Ses yeux, vifs et grands, regardaient avec une fixité qui n'était point gênante, tempérée qu'elle était par une sincère bonté. Cependant, Brissac se sentit mal à l'aise quand ce regard lumineux et malin l'enveloppa comme

une flamme destinée à éclairer le fond de son cœur.

— M. Brissac, dit le roi, je sais que vous avez beaucoup désiré de me voir. Telle était votre intention, assurément, ce soir même, et je sais quels efforts vous avez faits pour y réussir. Moi, j'avais voulu vous voir également. Nous avons, chacun de notre côté, atteint un but commun.

Il était difficile de dire plus poliment et plus doucement ce que Brissac redoutait si fort d'entendre. Il s'inclina devant cette courtoisie délicate du vainqueur.

— Ne me répondez pas encore, continua Henri. Tout à l'heure, vous le ferez en pleine connaissance de cause. Vous vouliez aujourd'hui, monsieur, vous emparer de ma personne : c'était un beau projet. Non pas qu'il fût beau par la difficulté de l'entreprise, mais il offrait, au premier aspect, différents avantages qui ont pu vous séduire, passionné comme vous l'êtes pour votre parti ; c'est naturel et je ne vous blâme pas.

Brissac se sentit rougir et chercha l'ombre pour dissimuler son visage. Le roi reprit :

— Je n'invoquerai pas, monsieur, la foi de

votre signature qui est au bas de l'acte de trêve auprès de la mienne. Gouverneur de Paris, vous vous êtes dit que votre véritable foi consiste à garder les intérêts qui vous sont confiés. Or, en me livrant à la Ligue, vous sauviez à tout jamais de moi votre ville que je menace continuellement d'un siége. Assurément, il n'y a pas un seul ligueur capable de vous reprocher votre dessein. Eh bien! moi qui ne suis pas un ligueur, je ne vous le reprocherai pas davantage. J'en comprends toute la portée, je le trouve jusqu'à un certain point généreux. «A quoi bon, vous êtes-vous dit, faire subir encore une fois aux Parisiens la misère, la famine, la mort? Tous ces canons qui tuent et qui brûlent, les égorgements du champ de bataille, les agonies de femmes et d'enfants déchirent mon cœur; je les supprimerai en supprimant la cause; je finirai d'un coup la guerre; je rendrai Paris heureux et la France florissante; je sauverai ma patrie en retranchant le roi.» Voilà ce que vous vous êtes dit.

Brissac voulut répondre; Henri l'arrêta d'un geste affable.

— C'est évidemment par suite de votre amitié pour M. de Mayenne, dit-il, que vous me faites cette rude guerre; mais est-ce bien lui

que vous servez? Vous le croyez. Je ne le crois pas, et voici mes raisons.

Le roi tira de son pourpoint un papier plié qu'il froissa dans ses doigts.

— C'est que l'Espagnol vous trompe et vous joue; c'est que la convocation de ces états généraux qui doivent nommer un roi de France est une mystification insolente. M. de Mayenne croit que ce sera lui qu'on mettra sur le trône. Erreur! Le roi d'Espagne y fera monter sa fille, l'infante Clera-Eugenia, à laquelle, si le parlement et les états murmurent trop, parce qu'ils ne sont pas encore tout à fait espagnols, on fera épouser le jeune duc de Guise, neveu de M. de Mayenne. Que le mari de la reine vienne à mourir, et c'est un fait commun dans l'histoire des mariages espagnols, l'infante d'Espagne règne seule. Vous m'objecterez la loi salique! Erreur! Philippe II n'en veut plus en France, il abrogera cette loi fondamentale de notre pays qui défendait au sceptre de devenir quenouille. Et alors, sans guerre, sans frais, par la volonté même des états français, le fils de Charles-Quint sera roi d'Espagne et de France. Il aura le monde! On dirait que vous frissonnez, M. de Brissac; c'est peut-être que l'esprit de la Ligue n'a pas tué tout à fait en

vous le caractère français. Peut-être aussi est-ce que vous doutez de mes paroles. Eh bien! prenez cette dépêche qu'un de mes fidèles a rapportée aujourd'hui d'Espagne, où j'ai aussi l'œil et la main, lisez-la, vous y verrez le plan de tout ce que je viens de vous dire : la nomination de l'infante, son mariage, l'abrogation de la loi salique; lisez, dis-je, cette dépêche, et montrez-la au duc de Mayenne, puisque vous êtes son ami; ce sera pour vous deux un avertissement salutaire, et vous saurez désormais pour qui vous travaillez avec tant d'ardeur.

Le roi tendit en même temps à Brissac la dépêche, que celui-ci reçut d'une main tremblante et avide à la fois.

— Une pareille horreur! murmura-t-il consterné, une déloyauté si infâme! Oh! le malheureux pays!... Tout cela ne fût pas arrivé si nous eussions eu à opposer à l'Espagnol un prince catholique : l'hérésie a fait la Ligue...

— Prétexte, monsieur, reprit Henri IV. Henri III, mon prédécesseur, était, je crois, un bon catholique, ce qui n'a empêché ni les outrages des prédicateurs de sa religion, qui l'appelaient vilain Hérode, ni le couteau catholique de Jacques Clément. Quant à moi, je ne suis pas catholique, et voilà pourquoi on me

repousse. Voilà pourquoi Paris m'est fermé; Paris, la porte de la France! C'est parce que je suis hérétique que les ligueurs ont appelé l'Espagnol, lui ont livré leur patrie, et enseigné la langue espagnole à leurs enfants, qui un jour peut-être auront oublié la langue française. Parce que je ne suis pas catholique! ventre-saint-gris! prétexte! Si les ligueurs n'avaient celui-là, ils en inventeraient un autre. Eh bien! monsieur, ils n'auront plus même celui-là; je vais le leur ôter. Il ne sera pas dit que j'aurai commis une seule faute et laissé un seul trou par où l'usurpation étrangère puisse se glisser en France.

Brissac, stupéfait, regarda le roi.

— Oui, continua Henri, mon peuple, mon vrai peuple, celui qui est Français, désire en effet un roi de sa religion; je me suis fait instruire dans la religion catholique; j'ai appelé près de moi, dans les rares loisirs que me laissait la guerre, les meilleurs docteurs, les plus sages théologiens. Ils m'ont appris non pas que Dieu réside dans un seul culte et sur un seul autel, mais qu'il est plus noblement, plus splendidement adoré sur l'autel catholique romain. J'ai appris les beautés sublimes de cette religion, je me suis profondément pénétré de la sainte grandeur de ses mystères. Dieu, qui

voyait mon zèle et mon amour, a béni mes efforts; il m'a envoyé sa lumière; il m'a donné la force, lui qui sacrifia son divin Fils au salut des hommes, de sacrifier un vain entêtement, une folle erreur au salut de mon peuple, et c'est aujourd'hui un converti sincère, un fervent adorateur du culte catholique, un fils convaincu de l'Église romaine, qui prend à témoin votre Dieu, M. de Brissac, et le confesse hautement la main sur un cœur loyal. Dans huit jours, à Saint-Denis, sous les voûtes de cette basilique où dorment les vieux rois de France, mon peuple me verra, entouré de ma noblesse, m'avancer calme et le front courbé vers l'autel. J'abjurerai sans honte une erreur que Dieu m'a pardonnée; je jurerai fidélité à l'Église catholique, sans oublier jamais la protection que je dois à mes anciens coreligionnaires, qui, assez malheureux déjà de n'avoir pas été comme moi éclairés par la grâce divine, n'en réclament que plus vivement le secours de ma compassion et mon appui. Voilà ce que je ferai, monsieur, et nous verrons ce que dira la Ligue! Nous verrons si elle cesse pour cela de charger ses canons et d'aiguiser ses poignards. Cependant, comte, boulets et balles, épées et couteaux, se dirigeraient alors contre la poitrine d'un prince

catholique comme M. de Mayenne, catholique comme le roi d'Espagne!

— Une conversion! murmura Brissac, bouleversé à l'idée de cet immense événement politique.

— Tranquillisez-vous, répondit le roi avec un triste sourire, la guerre sera encore bien longue, Paris est bien fort, grâce à vous, et se défendra cruellement!

Le front de Henri se voila d'une poétique mélancolie.

— Tenez, dit-il, M. de Brissac, bien des fois depuis cinq années je me suis demandé s'il n'était pas temps de remettre l'épée au fourreau, s'il n'était pas indigne d'un homme de cœur de disputer ainsi la possession d'un trône d'où l'exclut tout un peuple. Je me suis demandé où sont les avantages qui compenseront ces dégoûts, ces déceptions, ces fatigues et ce continuel travail de corps et d'âme qui use ma vie et me blanchit avant l'âge. Je m'écriais comme le prophète : « Assez de labeur pour mes mains, assez pour ma tête, assez de sacrifices pour les satisfactions d'un cadavre vivant qui aspire à s'appeler roi! » Eh bien, cependant, j'ai repris l'épée, j'ai passé les nuits au travail, j'ai fatigué mes conseils. Tout ce

qu'un homme peut lever pour sa part du fardeau commun, je l'ai fait sans vouloir me plaindre, et quand vous saurez pourquoi, peut-être direz-vous que j'ai bien fait. C'est qu'il ne s'agit plus de disputer ma couronne contre un prince français, mais de l'arracher à un étranger qui parle assez haut pour que d'Espagne on l'entende jusqu'en France. C'est que je suis un enfant de ce pays, mon gentilhomme, et que je ne veux pas désapprendre la langue que m'a enseignée ma mère. C'est que je souffre de voir se promener dans les campagnes ces bandes de soldats espagnols qui mangent le blé du paysan; dans les villes, ces cavalcades de muguets, toujours Espagnols, qui déshonorent les filles et les femmes; c'est que la France est un pays bien plus grand par le génie, par le courage, par la richesse, que l'Espagne et que tous les autres pays de l'Europe, et que moi, fils de roi, roi moi-même, je ne veux pas, entendez-vous, M. de Brissac? je ne veux pas que ce magnifique pays devienne une province de Philippe II, comme la Biscaye, la Castille et l'Aragon, toutes contrées misérablement rongées par la paresse et la misère. Voilà pourquoi je lutte et lutterai jusqu'à la mort. Les gens qui m'appellent ennemi sont

les ligueurs ou les Espagnols ; je suis leur ennemi, en effet, car ils conspirent la ruine de ma patrie. Je leur serai un ennemi si terrible, que villes, bourgs, hameaux, fer et bois, homme et bête, je brûlerai, je broierai, j'anéantirai tout, plutôt que de laisser un étranger absorber la séve et croiser le sang de la France.

En prononçant ces paroles, avec une généreuse véhémence, Henri s'était redressé, son œil foudroyait, et le feu de sa grande âme illuminait son visage, et dans l'élan d'un geste sublime il avait tiré de l'ombre sa glorieuse épée qui flamboya aux rayons de la lune.

Brissac cacha son visage dans ses mains, sa poitrine haletait comme soulevée par des sanglots.

— Maintenant, M. le comte, dit Henri devenu calme, vous savez tout ce que je pense. Mon cœur est soulagé. Je me réjouis de vous l'avoir ouvert. Depuis bien longtemps vous entendez parler espagnol à Paris, aujourd'hui vous venez d'entendre quelques mots de bon et de pur français. Relevez-vous, allez, vous êtes libre. Crillon va vous rendre votre épée.

Brissac se releva lentement, son visage était sillonné de larmes.

— Sire, dit-il en courbant la tête, quel jour Votre Majesté veut-elle entrer dans la ville de Paris ?

Le roi poussa un cri de joie, il ouvrit les bras à Brissac.

— Oh! je suis Français, croyez-le, sire, et bon Français, dit le comte en se précipitant aux pieds de son roi qui le releva et le serra étroitement sur sa poitrine.

Au même instant, deux coups de pistolet retentirent sur la route, à l'endroit où Crillon s'était placé pour assurer la sécurité du roi pendant son entretien avec Brissac.

Henri se baissa pour prendre son épée; Brissac courut en avant pour soutenir Crillon s'il en était besoin.

Il trouva le chevalier, riant comme toujours après une prouesse.

— Qu'y a-t-il? demanda Brissac, que le roi suivait de près.

— Un Espagnol que je viens de mettre en déroute, comte.

— L'Espagnol que M. le comte connaît bien, dit Arnaud, un espion du duc de Feria, qui, malgré nos détours, avait suivi nos traces et cherchait par ici avec grande inquiétude, et voulait à tout prix retrouver M. de Brissac.

— Et que j'ai arrêté pour qu'il n'allât point découvrir et déranger le roi, dit Crillon, et qui m'a manqué de ses deux coups de pistolet, l'imbécile!

Brissac se mit à rire à son tour.

— Arnaud avait fait pour ces pistolets, dit-il à Crillon, ce que vous lui avez fait faire pour les miens.

Ces mots furent, comme on le pense, accueillis par une hilarité générale.

— Fort bien, dit Crillon, mais il emporte quelque chose que vous n'avez pas eu, comte.

— Quoi donc?

— J'ai cru ses pistolets sérieux, et j'ai riposté par un coup de taille qui a dû entamer furieusement son pourpoint et la peau qui est dessous; le cheval même a dû en avoir sa part. Homme et monture ne sont pas morts, mais bien écorchés. Entendez-les courir!... Quel enragé galop!

— A-t-il reconnu Arnaud? demanda Henri IV.

— Je ne sais, sire.

— Vous voilà bien compromis, Brissac, dit le roi gaiement. Cet Espagnol vous dénoncera. Comment vous en tirerez-vous?

— En avançant le jour de votre entrée, sire, dit le comte bas à Henri.

— Nous allons y songer, comte. Mais commencez par bien prendre vos mesures pour que les Espagnols ne vous fassent point assassiner. Car s'ils vous soupçonnent...

— Votre Majesté est trop bonne de songer à moi. C'est moi qui la supplierai de bien veiller sur elle-même. Une fois l'abjuration prononcée, la Ligue sera aux abois, et alors gare les assassins !

— Je ferai mon possible, Brissac, pour arriver bien entier dans cette chère ville de Paris.

— Je vais faire préparer votre chambre au Louvre, sire.

— Et moi, je vais faire dorer votre bâton de maréchal.

Brissac, éperdu de joie, voulut parler. Le roi lui ferma doucement la bouche avec sa main, et lui dit à l'oreille :

— Pardonnez à Arnaud, qui est un honnête homme, je le sais mieux que personne, et gardez-le près de vous ; il nous servira d'intermédiaire chaque fois que vous voudrez communiquer avec moi, ce qui, à partir d'aujourd'hui, va se répéter fréquemment. Allons, il faut se séparer ; soyez prudent. N'ayez pas d'inquiétude pour votre ami Mayenne. Je ne le hais pas. Je ne hais pas même madame de Montpensier,

ma plus mortelle ennemie. Je ne hais personne que l'Espagnol. Mayenne aura bon quartier, et tout ce qu'il voudra, s'il le demande. Ménagez-vous, et aimez-moi.

— Oh! comme vous le méritez! de toute mon âme.

— Prenez ce chemin au bout duquel je m'étais posté; il mène à Colombes, vous pouvez par là, sans être vu, rentrer à Paris une demi-heure avant l'Espagnol si le coup de taille de Crillon lui permet d'aller jusqu'à Paris. Il frappe si fort ce Crillon!

— Adieu, sire!

— Adieu, maréchal!

Brissac alla serrer les deux mains de Crillon, qui lui rendit cordialement son étreinte. Arnaud, indécis, restait derrière le roi; Henri lui fit un petit signe amical en désignant Brissac. Aussitôt le jeune homme alla tenir l'étrier au comte, et partit derrière lui silencieux et calme, comme si, depuis une demi-heure, il ne se fût rien accompli de cet événement qui devait changer la face de l'Europe.

Restés seuls, Henri et Crillon se regardèrent.

— Il me paraît, dit le chevalier, que Votre Majesté n'est pas mal satisfaite de son entrevue avec Brissac.

— Tu as vu, Crillon, comment nous nous sommes séparés?

— Avec des baisemains. Mais, sire, Brissac est Gascon.

— Moi aussi, mon cher Crillon.

— Pardon, sire, je veux dire qu'il est à moitié Espagnol.

— Il ne l'est plus. Tout est fini, conclu; Paris est à moi, sans siége, sans assaut, sans artillerie. Rengaine, brave Crillon, nous n'aurons plus toutes ces belles batailles, où tu brillais tant!

— Paris à nous! Oh! sire! avez-vous bien remercié Dieu de ce qu'il vous rend votre couronne à si bon marché?

— Vingt fois depuis cinq minutes, ou, pour mieux dire, depuis le départ de Brissac, je n'ai encore fait que répéter la même prière. Plus de sang français à verser, brave Crillon; je suis heureux, bien heureux, le plus heureux des hommes!

— Sire, répliqua Crillon palpitant de bonheur, il ne faut jamais dire cela. On ne sait pas ce qui se passe dans le cœur des autres.

— Est-ce pour toi que tu parles? dit Henri; tant mieux alors, puisses-tu être encore plus heureux que moi! Du reste, je le croirais

presque à voir tes yeux brillants et ta figure épanouie.

— Le fait est que je ne me sens pas de joie. Et sous tous les rapports, je prétends être plus favorisé que vous, sire, car chez vous c'est la tête qui est satisfaite en ce moment; l'ambition a fait un bon repas, et elle se réjouit; chez moi, c'est le cœur qui tressaille et qui joue de la basse de viole, comme on dit.

— Tu m'aimes tant.

— Et j'aime encore autre chose, sire.

— Tu serais amoureux?

— Ah bien oui !... Je ne serais pas content comme cela, si j'étais amoureux; et puis, ce serait joli d'être amoureux avec la barbe grise.

— J'ai la barbe grise, et je suis terriblement amoureux, interrompit Henri IV.

— Oh ! mais vous, sire, vous êtes le roi, et vous avez le droit de faire toutes les folies imaginables.

— Tu appelles cela une folie! Peste! si tu voyais ma maîtresse, tu te mordrais les doigts d'avoir parlé si légèrement.

— Je sais que Votre Majesté a bon goût, mais enfin chacun a le sien en ce monde.

— Écoute, mon brave Crillon, dit le roi en pas-

sant son bras autour du cou du chevalier, ma Gabrielle est la plus adorable fille qui soit en France... Et maintenant que le roi a fini ses affaires, et bien fini, je m'en vante, grâce à toi qui ce soir m'as tenu lieu de toute une armée, nous allons nous occuper un peu des plaisirs de ce pauvre Henri que je néglige trop depuis quelque temps. Viens-t'en avec moi à la chaussée où demeure mademoiselle d'Estrées, tu la verras et tu avoueras qu'elle est incomparable.

— Je l'avoue dès à présent, sire, parce que ce soir j'ai promis d'aller coucher à Saint-Germain, et que j'irai certainement.

— Soit; mais c'est ton chemin pour aller à Saint-Germain de passer devant la maison de Gabrielle; tu me seras d'ailleurs fort utile.

— Ah! dit Crillon, à quoi donc? bon Dieu!

— A dissiper les soupçons d'un père intraitable.

— Le père Estrées? En effet, c'est un homme plein de volonté, un honnête homme.

— Il est féroce, te dis-je, et me réduit au désespoir.

— Parce qu'il ne veut pas que vous lui fassiez l'honneur de déshonorer sa maison.

— Crillon! Crillon! le mot est fort!

— Sire, voilà ce que c'est que de me confier des secrets, j'en abuse immédiatement. Mais pardonnez-moi.

— Je te pardonne d'autant plus volontiers que l'honneur de Gabrielle est pur comme la première neige. Hélas! le cœur de la fille est comme l'orgueil du père, intraitable. Croirais-tu que, pour être à peu près certain de voir Gabrielle ce soir, il m'a fallu dépêcher M. d'Estrées à Médan près de Rosny? Il m'y attend, ce brave gentilhomme, et malgré cela, je ne suis pas fort assuré que la fille consente à me recevoir.

— Eh bien! alors, je ne vois pas Votre Majesté si heureuse qu'elle le disait tout à l'heure.

— Tout malheur finit comme tout bonheur passe, répondit Henri avec un sourire. L'espoir est une de mes vertus. Mes ennemis l'appellent entêtement, mes amis l'appellent patience. Allons, montons à cheval; voilà une belle soirée après une journée bien rude. J'ai vaincu la Ligue et pris possession de mon royaume. Espérons que ma maîtresse me sera non moins soumise que la Ligue.

— Espérons, puisqu'il s'agit de satisfaire Votre Majesté, dit Crillon. Mais moi, je vais

couper par la plaine pour arriver plus vite à Saint-Germain. Je ne me sens pas tranquille. Je prie le roi de me rendre ma liberté si je ne lui suis pas indispensable.

— Sois libre; adieu et merci, brave Crillon. A demain, sans faute, à notre rendez-vous!

Crillon aida le roi à monter à cheval et le vit s'éloigner rapidement. Il s'apprêtait à partir lui-même, lorsque sur la route, en arrière, au loin, il entendit retentir un galop rapide.

— Serait-ce l'Espagnol qui reviendrait avec du renfort? dit-il. Mais non, il n'y a qu'un cheval, et à moins qu'il ne revienne seul, son maître ayant été tomber quelque part, je ne comprends pas ce que l'Espagnol pourrait venir chercher par ici. Mais d'ailleurs le galop s'arrête.

En effet le cheval s'était arrêté.

— N'entends-je pas comme une voix... un gémissement?... continua Crillon. Plus que cela... un cri et des gémissements...

Il vit alors sur la pointe de la berge, à l'endroit où la lune éclairait, un homme qui descendait puiser de l'eau à la rivière et à sa gauche le cheval, près duquel, sur le sable, on eût dit voir un autre homme étendu.

— Un cheval gris! s'écria le chevalier dont le cœur s'emplit de sinistres soupçons.

L'animal poussa un hennissement lugubre et prolongé.

— Oh! pensa Crillon, il y a peut-être là un grand malheur... Ce cheval, c'est Coriolan qui m'a senti!... Courons!...

L'homme que Crillon avait vu descendre vers la rivière se retourna au bruit des pas du chevalier, et comme si l'aspect d'une créature humaine lui eût rendu quelque courage, il se mit à crier :

— Au secours! au secours!

— Harnibieu! s'écria le chevalier que cette voix inonda d'une sueur froide, c'est Pontis!

— M. de Crillon! dit le garde en accourant de toutes ses forces au-devant du chevalier, qu'il avait reconnu au célèbre harnibieu!

— Eh bien! quoi? qu'y a-t-il? pourquoi cette épouvante? qui est cet homme étendu?

— Ah! monsieur, ne le devinez-vous pas, quand je vous ai dit que la Ramée était sur nos traces?

Crillon poussa une imprécation ou plutôt un sanglot et s'élança auprès d'Espérance que Pontis avait déposé sur le talus de la berge, la tête un peu soutenue par l'herbe humide de rosée.

Le pauvre enfant fermait les yeux; une mor-

telle pâleur couvrait son visage; ses belles mains incolores et glacées retombaient avec cette grâce touchante que l'oiseau seul, de toutes les créatures terrestres, conserve jusque dans le sein de la mort.

Sous son pourpoint ouvert, on voyait, entassés à la hâte, le mouchoir et les lambeaux de la chemise d'Espérance, que Pontis avait serrés sur la plaie avec sa ceinture.

Crillon, à la vue de ce linge teint de sang, de cette immobilité du corps, à la vue du désespoir de Pontis, commença lui-même à perdre l'esprit, et s'agenouilla près du blessé en donnant toutes les marques d'un profond découragement.

Tout à coup il se releva en s'écriant :

— Malheureux! tu me l'as laissé tuer!

— Eh! monsieur, c'était fait quand je suis arrivé. Cependant j'avais été bien vite. Mais il ne s'agit pas de m'accuser, monsieur; il n'est pas mort. J'ai bonne idée, malgré tout, et si nous ne le laissons pas sans secours, si nous lui trouvons un bon médecin, il en sortira sain et sauf. Or, ce n'est pas sur le chemin que nous rencontrerons ce médecin et ces secours.

— Je ne connais point ce pays, dit Crillon avec un froncement de sourcils dont Pontis se fût fort effrayé en un autre moment.

— La première maison venue, dit Pontis.

— Il n'y a pas de maisons avant Bezons ou Argenteuil, et cette blessure par laquelle tant de sang a coulé, et cette secousse du voyage, car je ne te comprends pas, maudit, d'avoir amené si loin ce pauvre enfant!

— J'eusse mieux aimé le mettre en sûreté plus tôt, mais quand on est poursuivi...

— Tu as peur quand on te poursuit! s'écria le chevalier, heureux de laisser s'exhaler sa colère par un légitime prétexte, tu as peur, belître!

— Quand j'ai un blessé dans les bras, quand je mène avec les genoux un cheval éreinté, quand au détour d'un bois j'entends siffler les balles à mon oreille, quand le cheval chancelle atteint d'une de ces balles, quand j'entends courir après nous l'assassin enragé qui recharge son arme, quand je me dis qu'une fois le cheval en bas, et moi tué roide, on viendra peut-être achever mon blessé, que M. de Crillon m'a recommandé, alors, monsieur, c'est vrai, j'éperonne le cheval, tout mourant qu'il est, j'étreins plus fortement encore mon blessé sur ma poitrine, je me recommande à tous les saints du paradis, je vole sur la route sans savoir où je vais, jusqu'à ce que le cheval tombe; et

j'ai peur, oui, monsieur, j'ai peur, très-peur!

En disant ces mots, Pontis montrait à Crillon un trou saignant à la croupe du pauvre Coriolan, qui se roulait douloureusement sur les cailloux comme pour faire sortir la balle des chairs qu'elle déchirait de sa morsure de feu.

— S'il en est ainsi, dit Crillon, tu as raison. Mais ce la Ramée, on ne le tuera donc pas!

— Oh! que si fait, monsieur! patience. Mais emportons d'abord M. Espérance quelque part.

— Voilà un homme qui vient sur le chemin là-bas.

— Avec quelque chose au bras. J'y cours! Il nous indiquera une maison dans le voisinage.

Et Pontis de courir au-devant de cet homme aussi courageusement que s'il n'eût fait depuis deux heures l'ouvrage de dix hommes infatigables.

L'homme portait un panier à son bras, et dans ce panier un monstrueux poisson dont la tête et la queue dépassaient les deux couvercles; ce poisson s'agitait encore dans les dernières convulsions de l'agonie.

A l'aspect de Pontis, effrayant avec ses habits poudreux et teints de sang, cet homme poussa

un cri de terreur et tendit le panier au garde, en disant d'une voix étranglée :

— Prenez mon barbillon et ne me tuez pas. Je suis Denis, le meunier de la Chaussée, et je porte ce poisson, de la part de mademoiselle Gabrielle d'Estrées, au prieur des Génovéfains... à cent pas d'ici... Ne me tuez pas!

— A cent pas d'ici! s'écria Pontis, il y a un couvent à cent pas d'ici! est-ce bien vrai?

— A gauche de la rivière, derrière le bois que vous voyez sur cette petite colline, répondit le meunier, dont les dents claquaient.

— Brave homme! va, dit Pontis, n'aie pas peur, tu nous sauves la vie. Viens! viens!

Crillon avait tout entendu, il s'écria de son côté :

— Viens, viens, et tu auras dix pistoles, si tu nous aides à enlever ce pauvre homme assassiné.

Le meunier ne se fût pas laissé prendre à cette amorce, mais Pontis le poussait à deux mains par derrière; il arriva jusqu'auprès du corps étendu, se signa d'effroi, mais fut un peu rassuré en voyant que les prétendus assassins, au lieu de jeter un cadavre dans la rivière, voulaient conduire un blessé au couvent des Génovéfains.

Alors il accepta les pistoles de Crillon, passa son panier en sautoir sur son épaule et souleva la moitié du triste fardeau. Pontis portait l'autre moitié. Crillon tirait par la bride Coriolan, qui se traînait à peine et trahissait la souffrance à chaque pas.

Ils aperçurent au détour de la route, derrière le monticule boisé, les bâtiments trapus et grisâtres du couvent tant désiré. Crillon se pendit à la cloche. Bientôt une lumière parut au treillis de fer du guichet, et après le protocole d'usage en ce temps de violences et de défiances mutuelles, la porte s'ouvrit à la voix du meunier Denis, et le lamentable cortége disparut dans la sombre profondeur du couvent.

IV

LE MOULIN DE LA CHAUSSÉE.

Cependant le roi marchait gaiement, dans son ignorance de tous ces malheurs. Il marchait dispos, rafraîchi par son succès, souriant à l'espoir d'une capitulation de sa belle maîtresse.

On appelait maîtresse, en ce temps heureux, la femme qu'aimait un homme ; maîtresse alors même qu'elle était aimée et n'aimait pas. Aujourd'hui les hommes ont bien pris leur revanche, et comme ce sont eux qui règnent et gouvernent, ils n'ont plus laissé le titre de maîtresse qu'à la femme dont ils sont aimés.

Henri songeait donc à sa maîtresse Gabrielle, la pure et libre fille, que six mois d'assiduités royales n'avaient pas conquise, et qui régnait despotiquement sur le plus grand cœur de tout le royaume [de France. Il avait, sous prétexte d'affaires graves, envoyé à Médan M. d'Estrées, père de la jeune fille, père rébarbatif, nous le savons, et sans avoir prévenu Gabrielle, de crainte qu'elle ne s'alarmât et ne refusât aussi sa porte. Il voulait la surprendre chez elle, bien assuré qu'elle n'aurait pas la cruauté de renvoyer spontanément un amoureux qui s'appelait le roi, n'était pas absolument haï, et ne demandait d'ailleurs qu'une heure de douce causerie, bon visage et peut-être une part du souper quotidien.

Henri voulait, il l'espérait du moins, une franche explication avec Gabrielle. Le temps était propice. Un ciel tiède, demi-voilé, semé d'étoiles et de vapeurs ouatées; une de ces nuits qui fondent la rigueur des âmes les plus fermes, une de ces brises qui font éclore en réalités fleuries tous les rêves de l'esprit et des sens.

— Il faudrait savoir, pensait le roi, le vrai motif de cette longue résistance. D'ordinaire les rois sont plus également bien traités par l'amour que par la guerre. La fortune capricieuse

a plus de vol sur un champ de bataille, elle échappe parfois; mais dans l'étroite enceinte du boudoir de l'amante, la fortune perd l'usage de ses ailes; elle est bientôt prise et vaincue.

Comment depuis six mois de ruses, de mystères, Gabrielle avait-elle pu résister? Malgré la surveillance du père, Henri, recommandé par ses exploits et son grand nom à cette belle fille d'un esprit ardent et chevaleresque, d'un royalisme éprouvé, Henri, reçu chez M. d'Estrées, avec respect, sinon avec confiance, avait mis à profit chaque entrevue pour faire connaître à Gabrielle ses sentiments de plus en plus brûlants pour une si belle idole.

Et comme l'amour ne trouve pas son compte à des entretiens par tiers, comme M. d'Estrées, à qui la réputation du roi était fort connue, se jetait habilement, soit dans la conversation entre deux galanteries, soit dans la promenade entre deux œillades ou deux serrements de mains, soit enfin dans les vestibules entre la main du messager porteur de lettres et la main de Gabrielle, que ces lettres passionnées attendrissaient malgré elle, Henri, peu avancé, avait eu recours à des visites moins officielles, et quelquefois déjà, flattée de la recherche d'un héros qu'elle admirait jusqu'à l'enthousiasme,

Gabrielle avait accordé la faveur d'un chaste entretien sur la terrasse au fond du jardin. Là, en compagnie de Gratienne, jeune fille dévouée à sa maîtresse, Henri et son inhumaine Gabrielle avaient longuement débattu et rebattu l'éternelle syntaxe des amours, au premier chapitre, au plus doux, au plus beau. Et le roi, vieilli par tant de soins et d'ennuis, menacé par tant de périls mortels dans sa gloire et dans sa vie, se reprenait avec une recrudescence de jeunesse aux poétiques joies, aux innocentes douceurs de la passion naissante; il aimait, il adorait, il idolâtrait : fou de joie et d'orgueil quand, au départ, un petit doigt effilé, blanc et rose s'était appuyé sur ses lèvres, et alors il oubliait cet autre Henri, sombre amoureux de la couronne de France, qui poursuivait à travers le feu et le sang ce fantôme radieux, son fugitif amour.

Il faut dire que le ciel avait réuni tous ses dons sur le front charmant de Gabrielle. Jamais rien de si suavement pur, de si voluptueusement chaste ne s'était offert aux regards du roi; et il mesurait sa patience de conquérant à l'inestimable valeur de la conquête.

Toutefois, comme chaque bataille finit par avoir un résultat, succès ou revers, Henri, ainsi qu'il venait de le dire à Crillon, attendait l'évé-

nement de sa longue entreprise amoureuse, et il se sentait en veine de bonheur. Il lui semblait que le ciel et la terre ne s'étaient parés de tant de charmes, embaumés de tant de parfums, que pour lui faire une fête complète bien due aux cœurs passionnés qui n'accusent jamais Dieu dans leurs revers, et le glorifient au jour du succès dans le plus humble détail de l'universelle nature.

Henri arriva au hameau de la Chaussée vers dix heures et demie. Çà et là un chien aboyait sous une porte. Toute lumière était éteinte dans les huit à dix chaumières pittoresquement jetées sur le revers du coteau avec de petits chemins abominables et charmants qui aboutissaient à la rivière.

La maison de M. d'Estrées s'élevait à mi-côte avec une aile en retour sur la Chaussée. De grands arbres entouraient cette maison. On voyait aux rayons de la lune monter doucement une vaste prairie en pente qui, pareille à un lac nacré parsemé d'îlots, allait rejoindre une terrasse bordée de roches crayeuses sur lesquelles un bois touffu versait sa fraîcheur et son ombre.

Enfin, sur le bord de la Chaussée, une grange immense, au toit aigu, construite avec l'impo-

sante solidité d'une forteresse, fermait, de son rempart, le verger, la basse-cour et les communs du château d'Estrées. La grande masse noire de cet édifice, qui avait vu plus d'un siége et supporté bravement plus d'un incendie, se profilait étrangement sur le ciel, et, dans la perspective, coupait, avec le vaste parallélogramme de son toit, cette pâle et souriante prairie en pente, dont nous parlions tout à l'heure.

Des rares fenêtres de la grange, on découvrait toute la rivière, et son autre bras par delà l'île située en face, et tout au loin la plaine fertile des Gabillons, et le Vésinet, et Saint-Germain, un tableau incomparable !

Henri savait, aux jours des rendez-vous illicites, s'approcher de certaine fenêtre du corps de logis en retour sur la Chaussée. C'était la chambre de Gratienne. Il jetait dans la vitre de gros verre sombre un petit caillou qui claquait. La fenêtre s'ouvrait; une main blanche faisait un signe, et le roi, obéissant à ce signe toujours compris, allait, selon la direction du petit doigt, attendre Gabrielle, soit au bord de l'eau qui courait à dix pas de la maison même, soit à cette terrasse, près des roches, à laquelle il arrivait par un sentier dans les vignes, moyennant une ou deux rudes escalades.

Le soir dont nous parlions, il fit son manége accoutumé avec plus de confiance encore qu'à l'ordinaire. M. d'Estrées était absent, Gabrielle probablement couchée, puisque la lumière était éteinte dans la chambre de Gratienne. Mais par une si belle soirée, c'était plaisir de ne pas dormir. Henri avait fait sa provision de projectiles à tous les arbres de la route. Il se mit donc à jeter des petites pommes vertes dans la vitre avec un très-grand désir de réussir promptement parce que la lune donnait en plein sur la Chaussée, et inondait d'une dangereuse lumière le cheval et le cavalier.

La vitre sonna, mais la fenêtre ne s'ouvrit point. Henri recommença. Pas de réponse. Il attendit sans succès. Dans la crainte d'attirer l'attention, il se promena de long en large sous le mur de la grange, espérant que Gratienne pourrait ou se réveiller ou revenir de chez sa maîtresse, qui peut-être la retenait pour son coucher.

Il revint donc à la vitre et recommença le bombardement.

Alors, un bruit singulier répondit à ses attaques, non pas du côté de la maison qui demeurait sourde et muette, mais du côté de la rivière, dont la moitié resplendissait de lumière,

tandis que l'autre était couverte par l'ombre gigantesque des arbres séculaires entassés pêle-mêle sur le bord de l'île de Bougival.

Il sembla au roi qu'un rire de lutin, plusieurs rires même, accueillaient chacune de ses tentatives infructueuses, et ces ironiques lutins s'ébattaient sans doute dans la rivière tiède, car au bruit des rires se mêlaient des chuchotements, les frémissements de l'onde et ce cliquetis des gouttes qui jaillissent, et le clapotement des mains qui battent l'élément humide, et ces souffles joyeux qui décèlent le nageur triomphant.

Henri était-il aperçu de quelque baigneur? se moquait-on de sa contenance embarrassée?

Personne dans le hameau ne veillait à cette heure; personne, d'ailleurs, n'eût osé rire d'un voyageur qui s'adressait à la maison du seigneur d'Estrées.

En écoutant mieux, le roi crut reconnaître que les voix des lutins étaient des voix de femmes rieuses, des voix connues; il distingua même, malgré la distance, son nom prononcé par des lèvres chéries, son nom qui glissait harmonieusement jusqu'à lui, porté sur les surfaces élastiques de l'eau.

Les éclats de rire se rapprochaient; bientôt,

de la raie sombre tracée par la ligne des arbres, sortirent en pleine lumière deux têtes qui s'aventuraient jusqu'au milieu du fleuve. Et alors, plus de doute, Henri reconnut Gabrielle et Gratienne, qui se jouaient comme deux ondines dans le tiède cristal de la plus belle eau du monde; Gabrielle et Gratienne, qui, riant de leur éloignement, et fières de l'obstacle infranchissable, provoquaient par leur gaieté mutine le malheureux voyageur attaché au rivage.

Mais Henri provoqué ne connaissait pas de barrières. Cent canons ne l'eussent pas retenu. Il poussa son cheval dans le fleuve et se mit, en riant lui-même, à fendre les flots du côté des naïades imprudentes qui l'y avaient appelé.

Les rires alors se changèrent en petits cris d'effroi, en supplications touchantes. Le cheval nageait avec délices, il s'ouvrait fièrement le chemin. Henri s'avançait, les bras étendus vers la nageuse épouvantée, dont les grands cheveux blonds, roulés en tresses épaisses comme un turban, s'imprégnaient tour à tour et reparaissaient plus brillants, comme si Gabrielle se fût plongée dans un bain d'argent liquide. On voyait parfois son bras blanc, d'où ruisselaient les perles, et la fine draperie qui couvrait ses épaules comme la tunique d'Amphitrite, et

l'extrémité d'un petit pied, qui, dans la précipitation, effleurait la surface du fleuve.

Henri envoyait de tendres baisers et avançait toujours.

— Par pitié! sire, par pitié! retournez, dit Gabrielle avec une voix suppliante.

Et elle montra au roi un visage empreint d'un éloquent désespoir.

— Ma belle, vous m'avez appelé, dit Henri.

— Respectez une femme, sire! Pardon... pitié... Si vous faites un pas de plus, je me laisse glisser dans le fleuve!

— Oh! pitié pour moi-même, mon cher amour, dit Henri épouvanté, qui retourna aussitôt son cheval; nagez tranquillement, ma vie; plus d'effroi, plus de menaces. Oh! mais pour vous prouver mon respect, c'est moi plutôt qui m'abîmerais sous ces flots; voyez, je détourne la tête. Où voulez-vous que j'aille? faut-il vous dire adieu?

— Voilà déjà que vous avez traversé les deux tiers de l'eau, dit Gabrielle, rassurée et calmée par cette docilité du prince; continuez, s'il vous plaît, et allez vous sécher au moulin, sur le bord de l'île.

— J'y vais, ma mie, mais vous...

— Oh! ne parlons plus de moi, je vous prie,

et surtout n'y faisons plus attention. Vous me comprenez bien, cher sire.

— Oui, oui, je comprends, et j'entre au moulin.

— Où j'irai vous retrouver avec Gratienne, car nous y devons faire la collation pendant l'absence du meunier.

— Merci ! oh ! merci cent fois !

Le roi, amoureux et affamé, prit terre aux abords du moulin, laissa son cheval gravir la pente de l'île, où la bête se secoua librement, et commença un repas délicieux dans le petit potager du meunier.

Henri traversa la longue planche qui menait au bateau et s'assit, le cœur inondé de joie, le corps trempé d'eau, à l'extrémité de la roue, là où nul ne le voyait, et où par conséquent sa présence ne pouvait inquiéter Gabrielle.

Tandis qu'il admirait la beauté de la nuit et la splendeur du paysage, les nageuses gagnaient silencieusement une anse sablée, fleurie, impénétrable aux rayons de la lune. Et certes, en ce moment, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, l'oreille tendue au moindre bruit qui décelait sa bien-aimée, le roi de France était le plus heureux meunier de son royaume.

Parmi les choses que l'homme fait poétiques

sans le savoir, une des plus charmantes c'est le moulin à eau, l'ancien moulin, la vieille machine gothique sans élégance et sans art, un bateau bien carré qui porte une maison de bois, au flanc de laquelle s'attache un arbre qui tourne et fait écumer l'onde verte avec quatre grandes palettes de bois. C'est un joujou d'enfant primitif. Le bateau est laid, la maison est noire et rapetassée de planches comme une vieille étoffe cousue de pièces. Au premier coup d'œil, tout cela gêne et salit le regard. Puis, avec un peu d'attention, l'œil découvre en ce fouillis sordide des milliers de beautés qui ravissent. Les ais vermoulus sont drapés d'une mousse verdâtre dans laquelle, habitants parasites, les ravenelles sont venues s'incruster, s'agrandissant à chaque terme de loyer, repoussant hargneusement la planche qui les avait reçues, plongeant dans le cœur du chêne leurs racines affamées et jetant au vent humide leur tête insolente de fleurs. Sous la roue qui tourne d'un mouvement égal avec un bourdonnement monotone, jaillit une poussière humide enlevée aux flocons écumeux de la rivière irritée. Que le soleil illumine cette vapeur, vous avez l'arc-en-ciel avec sa magie; que la lune s'y arrête, vous voyez les vapeurs blanches danser

autour du moulin comme un grand fantôme qui rôde incessamment, gardien de cette mystérieuse demeure.

Attirés par le bruit et le courant, les gros poissons montent sournoisement autour du bateau. A l'abri sous les planches inaccessibles, ils lèvent parfois leurs museaux béants et absorbent avec une bulle d'air le grain de blé ou de seigle chassé hors des fentes. Au-dessus d'eux, dans son élément, le chat, couché sur le rèbord du bateau, dort ou fait semblant; oublieux de ses antipathies, il ouvre et ferme mollement tour à tour son œil vert pour regarder en bas le poisson qui le nargue et viendra tôt ou tard dans la poêle à frire lui offrir ses arêtes; ou bien il regarde en haut la cage, suspendue au soleil, d'un sansonnet bavard ou d'une pie inquiète.

Au dedans du moulin, tout est reluisant, glissant; le sapin enfariné toujours, toujours balayé, a conservé sa pureté native. Il a bruni, voilà tout, et ses larges veines courent en ogives moirées du plancher aux solives.

Dans la soupente, fermée d'un rideau de serge plus souvent blanc que vert, le meunier a son lit, dur, il est vrai, mais si doucement tremblotant à chaque tour de la roue, que le

dormeur bercé n'y appelle jamais en vain le sommeil. Pour peu qu'il ait, le soir, tiré à bord la planche qui lui sert de pont et le relie au monde, il est seul et inabordable sur son île. Alors sa lampe brille, phare modeste qui réjouit l'œil du passant sur la route voisine; alors le meunier est libre; il est roi.

Voilà ce que pensait Henri sur sa planche, au murmure suave de l'eau, qui descendait sans colère et sans bruit, car la roue du moulin ne tournait pas.

Toutes ces petites richesses que nous venons d'énumérer l'entouraient et lui faisaient fête. Le chat ronflait en se frottant le dos à la main de l'étranger; la table de chêne poli était dressée au fond de la salle, et dans le bahut à sculptures grotesques, se prélassaient les assiettes de faïence peintes d'animaux fabuleux et d'une flore fantastique. On nous pardonnera cette interprétation des pensées du roi, mais elle est juste : il envia le sort du meunier, sinon longtemps, du moins jusqu'à ce que le charme de la solitude eût été rompu par l'apparition de Gratienne.

Celle-ci, la première des deux baigneuses, sauta légèrement de la planche dans le moulin. C'était une jeune et joyeuse fille, un peu courte,

un peu ronde, avec une voix aiguë et de bons gros bras tout fraîchement séchés des caresses de l'eau par les caresses de la brise. Elle connaissait le roi et l'aimait; c'était bien plus que de le respecter.

Henri alla prendre les deux mains de la belle enfant, et la fit sauter, comme au village, avec mille questions sur l'absence de Gabrielle. Gratienne répondit que sa maîtresse était honteuse; qu'elle n'avait point d'habits convenables pour recevoir un grand prince, et que des filles qui s'attendent à souper seules après le bain, au beau clair de lune, n'ont pas d'atours; qu'ainsi tout le dommage est pour les indiscrets qui leur rendent visite sans s'être annoncés à l'avance.

Tout en causant de la sorte, Gratienne allumait une seconde lampe et tirait de l'armoire du meunier des chausses neuves et des bas blancs qu'elle offrit à Sa Majesté, sans plus de malice. Elle lui indiquait en même temps la petite chambre du meunier pour qu'il changeât ses habits mouillés, tandis qu'elle préparerait le souper de sa maîtresse.

—Mais que dira le maître de céans, demanda Henri du fond de la chambre où il procédait à sa toilette, si on lui ravage ainsi ses hardes neuves?

— Trop heureux serait Denis s'il savait à quel honneur on les réserve, dit Gratienne. Mais Denis ne le saura pas, il ne faut pas qu'il le sache, le bavard ! Il est absent d'ailleurs.

— Pour longtemps?

— Le temps d'aller porter de la part de mademoiselle, au prieur des Génovéfains, près de Bezons, un monstre de barbillon qui s'est pris dans la vanne. C'est deux bonnes heures, s'il ne flâne pas en route.

— Enfin il reviendra et me verra.

— Votre Majesté sera M. Jean ou M. Pierre, qu'importe à M. Denis ? Votre royauté n'est pas écrite sur votre visage.

— Malheureusement! se dit Henri, peu satisfait du compliment, et qui se félicita de l'essuyer en l'absence de Gabrielle.

Mais celle-ci avait entendu. Elle entrait au moment même, et, venant à Henri les mains ouvertes, la bouche souriante :

— Si la royauté n'est pas sur son visage, dit-elle, Gratienne, elle est profondément gravée dans son âme et dans son cœur !

— O ma belle ! ô mon amour ! s'écria Henri en se courbant, le cœur épanoui, sur les mains fraîches que la jeune fille lui tendait.

Certes, elle fut belle. Le peuple, qui la voyait

tous les jours, a gardé la mémoire de cette miraculeuse beauté comme il a gardé, en sa loyale et reconnaissante estime, le souvenir de la bonté du roi Henri. Mais peut-être la Gabrielle de la cour, la Gabrielle marquise, la Gabrielle duchesse ne fut jamais sous le velours et les broderies, sous l'or et les diamants, aussi belle que le roi la vit ce soir-là, peinture idéale encadrée dans cette porte de moulin, ayant derrière elle la splendide lumière de la lune et le paysage argenté; en face, les deux lampes du meunier, qui envoyaient sur elle leurs feux rougeâtres et doucement pénétrants.

Qui donc pourrait peindre cette taille de déesse aux fermes et voluptueuses ondulations, que la draperie mal attachée de sa robe accusait en larges plis? Et les bras d'ivoire encore humides dans leurs fourreaux ouverts? Et ces torrents de cheveux blonds aux reflets d'or qui rompaient leurs liens et roulaient à flots sur l'épaule, en découvrant un cou veiné, transparent? Et ce visage, d'un incomparable ovale, qu'éclairaient des yeux bleus fins, rieurs, tendres, dont la prunelle, marquée d'un point noir, avait quelque chose de vaguement étrange qui lançait le trouble et la flamme dans tous les cœurs? Cette figure d'ailleurs était sereine et

douce comme un beau jour; elle éveillait l'idée du printemps, elle vivifiait, elle consolait; le moindre sourire de sa bouche vermeille aux coins profonds eût rajeuni le vieillard morose, et rafraîchi le mourant sur sa couche. Jamais ange égaré sur la terre n'y porta un plus pur et plus céleste reflet de la beauté d'en haut; jamais créature terrestre ne charma comme Gabrielle le regard du souverain Créateur, qui dut se rappeler, en la voyant, Ève, son plus charmant, son plus sublime ouvrage.

Belle, avons-nous dit; elle était bien plus, elle était bonne; ce sourire venait de son âme comme le parfum sort de la fleur : jamais d'envie, jamais d'ambition, jamais de colère, jamais d'hypocrisie. Il fallut des années d'orages et l'air empesté de la cour, il fallut la haine et l'envie des autres, souffles venimeux, pour apprendre à cette loyale figure l'usage du masque, seule défense contre tant de poisons mortels.

Mais, à dix-sept ans, Gabrielle ne savait pas mentir. Elle tenait Henri à ses genoux, le regardait avec des yeux de sœur, avec un respect de sujette, et, lui abandonnant ses deux belles mains, croyait sincèrement lui abandonner tout son cœur; ce cœur inestimable, elle-même ne le connaissait point!

Lorsque le roi eut longtemps promené ses doigts veloutés sur sa bouche, avec une discrète et respectueuse ardeur, signe infaillible des passions vraies, Gabrielle ordonna à Gratienne de fermer la petite porte, et, passant au bout de la salle, elle offrit un siége de bois à son maître.

Il n'y en avait qu'un, et il revenait de droit au roi de France. Mais Henri s'assit gaiement sur un setier d'orge, et le siége échut à Gabrielle, qui prit bientôt son air sérieux.

— Encore une imprudence, sire, dit-elle d'une voix enchanteresse. Mon père est absent, mais il pourrait revenir. Votre Majesté ne risque rien, elle, de la part d'un de ses plus féaux sujets; mais, moi, je serai grondée, menacée, j'aurai comme toujours à pleurer quand vous serez parti.

— Pleurer! oh! ma chère belle, dit Henri, non, vous ne pleurerez point. Mais, d'ailleurs, votre père ne reviendra pas. Je l'ai envoyé à Mantes.

— C'est vous, sire! s'écria la jeune fille. Oh! méchant roi!... pauvre père!...

— Sans doute, c'est moi, puisque l'on ne peut vous voir quand il est là.

Gabrielle, avec une expression plus triste :

— Ni en son absence, ni en sa présence, sire, dit-elle. Le temps est venu de dire la vérité, quoi qu'il m'en coûte et beaucoup, mais il faut enfin que je parle, écoutez-moi.

— Quelle vérité? s'écria le roi inquiet.

— Nous ne nous verrons plus...

— Oh!...

— Jamais... Mon père me l'a ordonné... Il m'a bien fait comprendre ma situation vis-à-vis de mon roi; car ici vous êtes bien le roi, dans nos cœurs et dans nos vœux!

— Ce n'est pas comme à Paris, dit Henri, essayant d'égayer Gabrielle qui se dérida en effet.

— Allons, s'écria-t-elle, nous dirons cela plus tard. C'est inhumain de la part d'une fidèle servante d'affliger ainsi son maître, et ce serait cruel au maître d'empêcher sa servante de souper. Sire, le bain nous a retardées, il est onze heures et nous mourons de faim.

— Et moi donc, ma belle!

— Oh! sire, je vais vous servir. Quelle joie! j'aurai donné un festin au grand Henri! un beau festin, vous allez voir. Gratienne!

Gratienne apparut.

— Apporte les cerises et les groseilles.

— Peste! fit le roi avec une grimace, quelle chère lie!

— Nous avons du gâteau, mon roi, un gâteau léger, croquant, comme Gratienne les sait faire.

— Du gâteau !... mais c'est complet.

— Et... oh ! mais c'est une friandise... il faut la pardonner, sire, nous sommes gourmandes. Il y a une petite fiole de liqueur de noyaux : comme vous allez vous régaler !...

Le roi sentit frémir son robuste appétit de chasseur et de guerrier. Un frisson lui passa sur la peau à l'aspect des cerises purpurines amoncelées sur une assiette, et surtout des groseilles au parfum aigre, et dont les grappes rouges et blanches brillaient à la lumière comme un fouillis de rubis et de perles.

La table était mise. Henri offrit un morceau de gâteau à Gabrielle; il en prit un lui-même en soupirant.

Elle le regarda et comprit :

— Sotte que je suis ! dit-elle; le roi a faim, et je lui offre un repas de fille !

— La plus belle fille du monde, ma Gabrielle, répondit Henri, ne peut m'offrir que ce qu'elle a.

Gabrielle repoussa tristement le gâteau et les cerises.

— Il faut chercher, dit-elle. Gratienne !

— Mademoiselle ?

— Mène-moi dans le bateau jusqu'à la mai-

son. Là certainement on trouvera des provisions.

— Non! non! s'écria Henri; j'aime mieux me rassasier de votre vue; je soupe en vous admirant. Je mangerai vos mains mignonnes...

— Pauvre nourriture pour l'estomac, sire!

— J'y perds la faim!...

— Cherchons! cherchons! dit Gabrielle en repoussant doucement Henri, qui, après avoir mangé les mains, entamait les bras.

Il s'arrêta pour ne point déplaire à sa maîtresse, et, faute d'aliments immatériels, se mit à songer aux aliments du corps.

— Il me semble, dit-il, que l'on parlait tout à l'heure des monstres qui se prennent dans les vannes du moulin. N'y a-t-il pas quelque nasse tendue ou quelque hameçon qui pende? Les meuniers n'en font jamais d'autre.

— Je ne sais, dit Gabrielle.

— Je trouverai bien, moi. Plus d'une fois j'ai soupé à merveille dans le moulin, en maigre... Mais qu'importe?

Après quelques minutes d'une revue passée autour du bateau, le roi vit une ficelle vagabonde qui s'éloignait ou se rapprochait du plat bord avec des tressaillements et des convulsions de bon augure. C'était en effet une des lignes que

maître Denis avait grand soin de tendre chaque soir. Une belle anguille avait mordu et cherchait à rouler ses spirales autour d'un pieu quelconque pour résister à la main qui l'attirait hors de l'eau ; mais le roi joignit l'adresse à la force, et amena sa proie, sur laquelle Gratienne fondit joyeusement, tandis que Gabrielle reculait avec un sentiment d'effroi.

— Eh bien, voici la chair, dit Henri, mais le feu, mais l'assaisonnement?

— Un peu de lard que voici, répliqua Gratienne, un oignon que voilà, une croûte comme on les a chez un meunier, et un demi-verre du petit vin de maître Denis, voici la cruche, et je demande un quart d'heure pour servir Sa Majesté.

En disant ces mots, elle disparut à l'avant du bateau, et bientôt s'éleva une flamme de copeaux et de charbons allumés sur un quartier de meule usée.

— Un quart d'heure que j'emploierai bien, dit le roi, car je vais me mettre aux pieds de ma Gabrielle, et lui dirai si souvent, si tendrement mon amour, que j'amollirai son cœur farouche.

La jeune fille, avec un mouvement charmant de la tête :

— Oh ! non, dit-elle, c'est impossible.

— Rayez ce mot, ma mie.

— Impossible, sire.

— Alors, vous n'aimez pas Henri ?

— Beaucoup, au contraire. Mais s'il m'aimait comme il le dit, serait-il près de moi en ce moment ?

— Qu'est-ce à dire? demanda le roi étonné. Mais si je ne vous aimais pas, il me semble au contraire que je ne serais pas ici.

— Aimer, signifie donc affliger?...

— Quoi ! ma présence vous afflige?

— Aimer, signifie donc offenser?...

— Je vous offense?

— Aimer, signifie donc perdre et déshonorer?

— Gabrielle ! Gabrielle !...

— Mon roi, vous m'affligez, vous m'offensez, vous me perdez, en effet, par votre présence.

— Voilà bien de grands mots, chère belle.

— Plus graves encore sont les choses... Causons, et la main sur le cœur.

— Sur le vôtre...

— Sire, soyons sérieux. Que voulez-vous de moi qui ne puis être votre femme, puisque vous êtes marié?

— Si peu...

— Assez pour ne me pas épouser, ce que d'ailleurs je ne vous demanderais pas, ce que même je n'accepterais pas, bien que fille noble, car vous êtes un puissant roi.

— Roi, oui; puissant, non.

— Croyez-vous donc que jamais mon père souffrirait mon déshonneur?

— Ma mie...

— Le souffrirai-je moi-même? Voilà donc la raison pour laquelle votre présence m'offense... Mais je vous attriste avec ce mot si dur... Passons. J'ai dit que vous me perdiez.

— Je vous défie de me le prouver...

— Facilement. Mon père m'a juré, si je vous écoutais, ou si vous me poursuiviez, de me jeter dans un couvent... ou, ce qui pis est, de me marier.

Le roi fit un mouvement.

— Il faudrait voir, s'écria-t-il.

— Un père n'a pas besoin de la permission du roi pour marier sa fille... Mariée, je suis perdue et mourrai de chagrin.

Henri se mit à deux genoux, suppliant.

— Ne me dites pas de ces paroles sinistres, ma Gabrielle, vous perdue! vous mourante!

— Par votre faute.

— Me croyez-vous donc si faible et si timide,

que je ne puisse, malgré un père, malgré le monde entier, sauver du désespoir la femme que j'aime? et seriez-vous assez faible vous-même, assez cruelle, cependant, pour vous abandonner à un autre quand vous m'avez repoussé, moi, votre ami et votre roi?... Ayez de la volonté pour moi, Gabrielle, et j'aurai de la force pour nous deux !... Ce n'est pas moi qui vous perds, c'est vous-même! Aidez-vous, je vous aiderai ! Quant à vous reprendre, qu'on y vienne, lorsque je vous aurai prise! Vous le voyez donc, Gabrielle, c'est de vous seule que vous dépendez. C'est à vous seule qu'il faudra rapporter les malheurs que vous voyez dans l'avenir. Si vous m'aimiez, vous auriez plus de courage.

— Oh! sire, je n'ai encore rien dit. M'offenser, me perdre, ce n'est rien; mais vous m'affligez, voilà le crime.

—Et comment, bon Dieu! moi qui ne respire que par vous et pour vous?

— Cela est bien grave, et j'ai pour vous le dire une bouche d'enfant bien frivole.. Mais comme je prie Dieu tous les soirs pour vous, c'est Dieu qui va me dicter les paroles. Vous me demandiez tout à l'heure de sacrifier mon honneur et ma vie; je le dois peut-être à mon roi,

mais vous sacrifier mon âme et mon salut éternel, est-ce possible?

— Votre salut?

— Sans doute; une bonne catholique peut-elle accepter l'hérésie?

— Bon! êtes-vous docteur? s'écria le roi en riant.

— Ne riez pas, sire, c'est bien sérieux.

— Pas tant que cela, ma belle... et entre nous il n'est aucun besoin de parler hérésie ou messe.

—Il le faut, cependant; car je ne composerai jamais avec l'enfer...

— La la... Laissons également l'enfer...

— Où vous tomberiez seul, sire! Non pas. Je vous porte de l'amitié, je veux votre salut, et le veux d'autant plus opiniâtrément, qu'en vous sauvant je sauve toute la France, compromise par votre hérésie.

— Bien, voilà que nous attaquons la politique... Ah! Gabrielle, par grâce...

— Par grâce, sire, poursuivons ou rompons tout à fait.

La jeune fille prononça ces mots avec un accent de fermeté d'autant plus étrange que ses yeux s'étaient remplis de larmes. Le roi, attendri, surpris en même temps, lui saisit la main.

— Vous vous égarez, dit-il, en des pensées qui jamais n'eussent dû habiter votre charmante tête. Croyez-moi, laissez au roi sa conscience, et ne vous en prenez qu'à la conscience de l'amant. Je vous jure, Gabrielle, que votre salut et le mien ne sont pas en danger...

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde, sire.

— Ah! qui donc vous a donné son avis?

— Un bien saint homme...

— M. d'Estrées?

— Non, non. Mon père gémit comme tous les honnêtes gens, mais il n'accuse pas Votre Majesté; tandis que...

— Tandis que le saint homme m'accuse... Qui est-ce donc?... votre confesseur?...

— Mon conseiller... un homme éminent.

— Vraiment!

— Une lumière de l'Église.

— Bah!

— Un des plus célèbres orateurs de ces derniers temps.

— Hélas! je les connais tous par les injures dont ils m'ont chargé. Comment s'appelle celui-là? qu'est-il?

— C'est le prieur du couvent des Génovéfains de Bezons.

— Oui, celui à qui Denis porte un barbillon. Et il s'appelle?

— Dom Modeste Gorenflot.

— Je ne le connais pas, dit Henri en cherchant; pourtant ce nom-là ne m'est pas absolument étranger. C'est ce dom Modeste qui vous confesse et qui vous a dit que vous vous perdiez en m'écoutant... n'est-ce pas?

— Lui-même.

— Alors, Gabrielle, interrompit le roi plus sérieux, c'est à vous qu'il faut que je fasse un reproche. Vous avez été déloyale...

— Comment, sire? dit-elle effrayée.

— Vous m'aviez juré de ne point dire mon nom, de ne révéler ma présence à qui que ce fût, et vous m'avez trahi, vous m'avez nommé à des moines qui sont mes ennemis mortels.

— Sire! mon cher sire, je vous jure que je n'ai rien dit..... que je n'ai rien trahi..... que je ne vous ai jamais nommé.

— Ce dom Modeste a donc des espions?

— Non, c'est un trop digne homme. Mais il est plein de finesse, et rien ne lui échappe. D'ailleurs, il ne vous hait point.

— Oh! fit le roi avec un sourire d'incrédulité.

— Il vous hait si peu qu'il me donne sans cesse des conseils bien différents de ceux que vous lui attribuez.

— Lesquels, ma chère ?

— Aimez le roi, dit-il, aimez-le, car il est bon, il est né pour le bonheur de la France.

— Vraiment?... Voilà un bon moine.

— Mais, ajoute-t-il, au lieu de ce bonheur, c'est du malheur qu'il vous apportera s'il persévère dans l'erreur...

— Là! dit le roi, voilà le mauvais moine.

— Oh! sire, quelle parole païenne! On est mauvais parce qu'on veut votre salut? Je suis donc mauvaise, moi?

— Vous, Gabrielle, vous êtes un ange.

— Voilà le souper du roi! s'écria Gratienne en apportant triomphante un plat de terre fumant sur lequel grésillait avec bruit dans un gratin odoriférant l'anguille couchée sur des croûtes appétissantes.

— J'ai bien faim! se dit le roi; mais le souper ne me fera pas oublier ce moine singulier qui conseille ainsi Gabrielle.

V

COMMENT DANS LE MOULIN, HENRI TIRA DEUX MOUTURES DU MÊME SAC.

Henri n'avait pas été gâté par les moines : ces bons pères se montraient coriaces à l'égard des rois. Dans un temps de troubles et d'anarchie, l'écume qui monte à la surface se compose de toutes les corruptions du corps social malade en toutes ses parties. L'Église, il faut le dire, était malade alors comme l'armée, comme la magistrature, comme la bourgeoisie et le peuple. Derrière les prélats éminents qui traitaient avec une noble sollicitude les graves questions politiques si fatalement sou-

dées aux questions religieuses, derrière ces illustres chefs, disons-nous, venait une cohue cynique, turbulente, bassement ambitieuse, qui vivait de rapines, de querelles et de turpitudes, comme à la suite des armées vivent les traînards et les goujats, vils rebuts des nations les plus belliqueuses. Il y avait alors en France force moines sordides, effrontés, voleurs, qui travestissaient la sainte religion avec aussi peu de scrupule, avec aussi peu d'intelligence qu'il y a aujourd'hui de dévouement et de science, même dans l'arrière-ban de l'Église. Les processions de la Ligue et l'assassinat prêché publiquement, telles étaient les œuvres de ces prétendus religieux; et, sans compter le moine Jacques Clément, Henri avait bien vu défiler de ces bandits abrités sous le froc.

Aussi, tout en faisant honneur au mets friand de Gratienne, Henri voulut-il continuer la conversation sur ce moine bienfaisant, dont les conseils l'intriguaient fort, précisément à cause de leur bienveillance.

—Chère belle, dit-il, je ne sais si votre génovéfain mangera ce soir un plus délicat poisson, mieux accommodé, mais en tous cas, s'il a un cuisinier meilleur, il n'a pas meil-

leure compagnie. J'en excepte les jours où vous vous confessez à lui.

— Je ne me confesse pas à lui, dit Gabrielle.

— Pardon; mais vous m'avez dit, il me semble...

— Que dom Modeste était mon conseiller, oui, mais non mon confesseur.

— Voilà une distinction..., dit le roi.

— Importante, car le prieur ne peut plus confesser, et bien des fidèles s'en plaignent.

Henri l'interrompant :

— Je ne comprends plus du tout, ajouta-t-il. Pourquoi ce révérend, cette lumière de l'Église, ne peut-il pas diriger les consciences ?

— Parce qu'il est affligé d'une paralysie sur la langue, et que par conséquent il ne saurait parler.

— Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il vous *avait dit...*

— Il m'a fait dire.

— Par qui?

— Par le frère parleur.

Henri fit un nouveau mouvement de surprise.

— Qu'est-ce encore que cela? dit-il; un

frère parleur; quelle fonction cela représente-t-il ?

— La fonction d'un frère qui parle. Le prieur, à cause de sa paralysie, ne peut s'exprimer.

— Bien, c'est convenu.

— Mais il pense, mais il sait, mais il juge, et il faut bien que ses idées, ses opinions et ses avis soient traduits... Traduire est la fonction du frère parleur.

— Voilà qui est particulier! s'écria le roi en repoussant son assiette, tant était vif l'intérêt que ce singulier frère parleur excitait en lui. Soyez assez bonne pour m'expliquer un peu le mécanisme de la conversation entre ce prieur, le frère parleur et la personne qui vient consulter.

— Rien de plus simple, sire.

— C'est qu'alors je suis stupide et enivré par vos beaux yeux. Je ne comprends vraiment pas.

— Supposez, dit Gabrielle, que je vais au couvent pour obtenir un avis du révérend prieur... Sachez d'abord, et sachez-le bien, que c'est un homme supérieur.

— Oui, une lumière... très-bien.

— Oh! ce fut, à ce qu'on dit, un orateur

immense, un de ces rares génies qui gouvernent par la parole, un peu ligueur autrefois, du temps de Henri III, mais bien amendé aujourd'hui.

— Depuis qu'il est muet?

— Depuis qu'il s'est courbé sous la main sévère de Dieu. Dieu lui a envoyé deux terribles épreuves.

— Quelle est la seconde?

— Une obésité formidable... une vraie maladie, une affliction... quelque chose qui rendrait ridicule tout autre que ce saint homme... sans le respect que lui concilient et sa patience et son illustre réputation.

— Comment! il est si gras que cela! dit Henri IV qui faisait tous ses efforts pour garder son sérieux.

— Je ne pense pas, ajouta Gabrielle d'un ton pénétré, que le digne prieur puisse passer par cette porte du moulin...

— Où passent les ânes avec deux sacs!... Peste! quelle affliction! s'écria Henri. Et vous dites qu'il la supporte?

— Héroïquement. Jamais on ne l'entend se plaindre.

— Songez qu'il est muet. Ce qui, soit dit sans vous déplaire, diminue un peu ses mérites.

— Oh! s'il se plaignait, on le saurait par le frère parleur.

— C'est juste, nous y voilà revenus. Eh bien, par grâce, continuez. Vous en étiez à expliquer comment le révérend communique sa pensée à l'interprète.

— Avec des signes de la main et des doigts. C'est un langage convenu entre eux. Souvent même un regard suffit. Le prieur a l'œil encore vif. Quant au frère Robert, c'est le nom du cher frère parleur, son œil est prompt comme celui d'un moineau franc. L'éclair est moins rapide que cet échange, entre le prieur et l'interprète, des idées les plus délicates, les plus compliquées.

— Vraiment ?

— C'est à surprendre, c'est à renverser d'admiration ceux qui n'y sont pas habitués.

— Vous avez l'habitude, vous, n'est-ce pas?

— Sans doute... à force d'avoir consulté.

— Mais pour commencer à bien consulter, il vous a fallu un apprentissage. Comment ce désir de consultation vous est-il venu?

— C'est mon père qui le premier m'y a conduite, pour que j'eusse de bons conseils. Toute jeune fille un peu recherchée en a besoin. Or, la réputation du révérend l'avait précédé à

Bezons. Il paraîtrait que primitivement il résidait en Bourgogne, dans un prieuré que le feu roi lui avait donné. C'est là que son accident s'est déclaré.

— La paralysie ou la graisse ?

— La paralysie ; mais, par grâce, sire, ne riez pas du pauvre prieur. Ses conseils vous seraient utiles à vous-même, je vous en réponds, malgré tous vos conseils royaux, de guerre et de finances, malgré l'assistance de MM. Rosny, Mornay, Chiverny et autres sages!

— Si le prieur me conseille de vous aimer comme il vous l'a conseillé pour moi, j'accepte. Mais j'ai bien peur qu'il ne prétende me conseiller autre chose.

— Oh ! d'abord, répliqua Gabrielle, il vous imposerait l'obéissance à ses prescriptions.

— Qui sont ?

— D'abjurer l'erreur, de reconnaître la perfection de l'Église catholique romaine, et de rassurer tous vos sujets par ce retour sincère aux bonnes doctrines.

Un fugitif sourire passa sur les lèvres du roi, qui se dit que la besogne était faite.

— Dom Modeste n'est-il pas bien hardi de confier ainsi ses théories politiques à ce frère bavard... non, frère parleur ?

— Oh! leur confiance réciproque est fondée sur des bases solides.

— Soit; mais vous, pour conter ainsi toutes vos petites affaires au confident de dom Modeste, n'êtes-vous pas bien imprudente? Votre père peut apprendre tout ce que nous lui cachons; le frère parleur peut parler à M. d'Estrées.

— Nullement, puisque c'est lui qui me transmet l'ordre de vous aimer et de vous pousser vers la véritable Église. Il n'a garde d'aller avertir mon père; et je suis sûre de sa discrétion, malgré toute l'amitié qui existe entre mon père et les Génovéfains. Si mon père apprenait que l'on veut faire de moi l'instrument de votre salut, je n'aurais plus qu'à préparer l'instrument de mon martyre.

Le roi, souriant encore dans sa large barbe qu'il caressait:

— Je donnerais beaucoup, dit-il, pour entendre le révérend père muet et le digne frère parleur vous donner leurs conseils, et j'ajouterais encore quelque chose par-dessus le marché pour voir comment vous écoutez. Profitez-vous au moins?

— Trop!...

— Vous ne supposez pas un seul instant que vous soyez la dupe de ces moines?

— On voit bien, dit Gabrielle en haussant légèrement les épaules, que vous ne connaissez ni le prieur, ni le frère Robert. Me duper? Et que leur importe? Quel serait leur bénéfice?

— Ne fût-ce que pour être au courant de ce que je fais... Un joli petit espion comme vous, c'est précieux, et Philippe II ou M. de Mayenne vous payerait cher le rapport que vous donnez pour rien aux Génovéfains sur les faits et gestes du roi Henri IV.

— Encore une fois, je vous dis que je ne rapporte rien, dit Gabrielle piquée; je vous dis que vous ne faites point un pas, point un geste, que le père et le frère n'en soient instruits. Ce doit être le ciel qui avertit dom Modeste et qui l'inspire. Vous vous souvenez du mystère que vous mîtes à vos premières visites chez mon père. Il s'agissait, lui disiez-vous, des secrets de l'État. Certes, M. d'Estrées se fût fait hacher plutôt que de vous trahir. Cependant vos visites le gênaient fort. Eh bien! qui m'a avertie de vos intentions sur moi, alors que moi-même je ne m'en doutais pas encore? dom Modeste. Qui m'a prévenue que vous m'alliez fixer un rendez-vous? dom Modeste. Qui m'a dicté la conduite que je devais tenir en ces rendez-

vous? dom Modeste, toujours lui, interprété par le frère Robert.

— Ah! s'écria le roi, on vous dictait votre conduite?

— Certainement.

— Votre sévérité, vos résistances, tout cela était prescrit par avance, comme l'ordre et la marche d'une cérémonie?

— Oui, sire, et c'était bien prudent. J'ai si peu d'expérience que, par faiblesse, j'eusse perdu peut-être, vous, la France et moi.

— Eh bien! mais ce sont mes ennemis furieux, que ces moines; de quoi se mêlent-ils?

— De votre salut et du salut de l'État.

— Et vous persistez à les écouter, malgré mes tendres supplications?

— Obstinément; je vous sauverai malgré vous.

— Vous ne vous adoucirez point?

— Je n'aimerai jamais qu'un prince catholique.

— Tout cela pour obéir à un moine stupide.

— Dom Modeste stupide! Frère Robert stupide! Il n'a point le vol de l'aigle, comme son prieur; mais pour traduire la pensée...

— Une plume d'oie suffit, n'est-ce pas?...

Allons, ce frère Robert sera quelque cafard; quelque cheval de carrosse... court et lourd.

— Non, il est grand, sec, mince, et lorsqu'il est perché sur ses longues jambes, qui semblent vouloir couper sa robe comme deux bâtons, le pauvre homme fait l'effet d'un héron mélancolique. Mais s'il est simple, il est bien bon, et tout ce qu'il me dit a beau sortir d'un fonds étranger, je l'écoute et m'en pénètre... Et je l'aime, et je ne veux pas qu'on se moque de lui ou qu'on lui souhaite du mal!

— Allons, répliqua Henri, comme toujours, on vous obéira.

— Vous vous convertirez? sire, s'écria Gabrielle en frappant ses deux charmantes mains rosées l'une contre l'autre avec une joie ardente.

— Pardon, pardon! je n'ai pas dit cela, ma Gabrielle; oh! non, je ne l'ai pas dit. Il y aurait témérité à me le demander... Croyez-vous que jamais l'amour d'une femme puisse payer à un homme le sacrifice de ses convictions... et le repos de sa conscience?...

Le roi avait malicieusement appuyé sur chaque mot de sa phrase, en affectant un sérieux qui désespéra Gabrielle.

— Là! murmura-t-elle, voilà toute ma peine

perdue... il ne se convertira jamais! Que je suis malheureuse! moi, une fille de noblesse! moi qui aime tant le roi! moi dont le père et le frère sont des serviteurs zélés de Sa Majesté! moi qui ai perdu un autre frère sous vos drapeaux! Sire! n'avais-je pas droit d'espérer que mon maître écouterait favorablement sa servante, et m'accepterait comme l'humble instrument du salut de tout un peuple? Jeanne d'Arc, disait dom Modeste par la bouche de frère Robert, a sauvé Charles VII des Anglais à la pointe de son épée. Vous, ma fille, vous sauverez Henri IV de l'Espagnol.

— Vous n'avez pas d'épée, chère belle.

Gabrielle rougit et baissa les yeux, belle au delà de tout ce que peut rêver l'imagination des poëtes.

— J'espérais, murmura-t-elle, que mon roi ferait par amour pour moi ce que dix mille épées ne le forceraient point à faire... ce que l'appât d'une couronne, ce que toute la gloire de ce monde ne réussirait point à lui arracher...

— Eh bien! s'écria le roi, transporté d'amour, je ne promets rien, oh, non... je ne puis rien promettre... sans de longues méditations; une conversion, ma mie... c'est si grave! Mais

croyez bien que le désir de vous plaire et de calmer votre chagrin sera pour moi le plus actif des aiguillons. Cependant, chère belle, pour me donner du courage, qu'avez-vous fait? Je n'ai jamais trouvé en vous que défiance. Vous venez de m'avouer que vos conseils vous enjoignaient de me désespérer... Comment voulez-vous alors que la persuasion m'arrive?

— Non! non! s'écria Gabrielle prise au piége que le rusé Béarnais lui tendait depuis le commencement de l'entretien, non, il ne s'agit pas de désespoir, bien au contraire; espérez, sire, espérez; mais convertissez-vous.

Le roi triomphant :

— Des gages, ma mie; votre farouche vertu m'a rendu soupçonneux, et des gages sont indispensables.

— J'offre ma parole... sire.

Henri s'approcha de la jeune fille en la regardant tendrement.

— C'est quelque chose, dit-il, que la parole d'une demoiselle de votre qualité, de votre probité; mais détaillons un peu, je vous prie. C'est mon habitude quand je signe des traités d'alliance.

— Je n'en ai jamais signé, dit Gabrielle avec une naïveté enchanteresse.

— Laissez-moi dicter, alors.

— Soit, mon roi.

— Divisons le traité en trois articles. C'est un nombre heureux. Article premier...

— Article premier, s'écria Gabrielle, le roi se convertira!

— Non, ce n'est point l'usage de poser l'ultimatum en premier lieu. Article premier.... Mais, ma chère, nous nous sommes bien trompés tous deux. Il n'y a là dedans et il ne peut y avoir qu'un seul article pour éviter tout ambage et toute fraude.

— Oh! sire, faites le traité en prince, en gentilhomme, en honnête homme!

— Je le veux ainsi, Gabrielle.

— Faites un traité qui ne m'engage point sans vous engager... Car, je vous l'ai dit, une fille de ma race tient sa promesse, quand elle en devrait mourir. Faites de même, vous, un si grand roi! un héros!

— Alors, dictez vous-même.

— Merci, j'accepte... Oui, sire, il n'y a qu'un seul article possible. Le voici :

« Entre très-haut et très-puissant seigneur Henri, quatrième du nom, roi de France et de Navarre, et Gabrielle d'Estrées, noble demoiselle, fille d'un bon et loyal serviteur du

roi, a été convenu et juré ce qui suit :

« Le jour où le roi aura fait solennellement et publiquement abjuration de la religion prétendue réformée, pour entrer dans le giron de l'Église catholique, apostolique et romaine... »

—Eh bien!... dit le roi enivré.

— Écrivez le reste, sire, balbutia Gabrielle en cachant son visage dans ses mains.

Et aussitôt son tendre cœur, ce cœur généreux s'emplit de sanglots qui débordèrent en larmes au travers de ses doigts de nacre.

Henri se précipita aux genoux de son idole.

— Vous inscrirez au traité, ajouta la jeune fille, que Gabrielle voulait sauver la France.

— J'inscrirai dans mon cœur que vous êtes un ange de bonté, de grâce, d'amour, et, si profondément je l'inscrirai, Gabrielle, qu'il faudra m'arracher le cœur pour effacer votre souvenir.

Il se releva et serra la jeune fille sur sa poitrine, avec un remords d'avoir trompé cette belle âme par le semblant d'une faiblesse d'amour.

Gabrielle, radieuse, remercia le ciel d'avoir touché le cœur du roi, et, dans sa candeur, elle remercia aussi le généreux prince

qui lui faisait un tel sacrifice. Ah ! si elle eût pu savoir qu'une heure avant, le même article du même traité avait conquis Paris à Henri IV.

Deux pareilles conquêtes : Gabrielle et Paris ! Que de rois se fussent damnés pour l'un ou pour l'autre.

Mais Henri se promit au fond de l'âme de racheter la supercherie par tant de tendresse et de constance, que Gabrielle n'y perdit rien.

La main dans la main, tous deux avec un regard loyal scellèrent le traité.

— Et vous n'en parlerez pas au révérend prieur, ni au père Robert, dit le roi gaiement ; nous verrons s'ils le devinent. Eux qui savent tout, je les défie de savoir ce qui s'est passé dans le moulin.

— Quand toute l'Europe va retentir de cet acte immense, dit Gabrielle, j'aurai donc le noble orgueil de me répéter, cachée en un coin : « Henri a fait cela pour moi ! »

Le roi embarrassé cherchait une réponse lorsque Gratienne entra précipitamment.

— Voici maître Denis qui revient, dit-elle.

En effet, des pas lourds et cadencés retentissaient sur la planche du moulin. Le roi se leva pour prendre un avis dans les yeux de Gabrielle.

— Appelez-vous M. Guillaume, dit-elle vi-

vement, vous m'apportez des nouvelles de mon frère, le marquis de Cœuvres.

— Fort bien.

Denis entra.

Le digne garçon fut ébahi de trouver si bonne compagnie au moulin. Gabrielle fit son petit conte de l'arrivée imprévue de M. Guillaume; Gratienne, à son tour, conta la mésaventure de M. Guillaume, qui avait mouillé ses habits en tombant du bateau, et au lieu de l'incrédulité à laquelle toutes deux s'attendaient en présence de ces récits un peu extraordinaires :

— C'est aujourd'hui le jour des événements, dit le meunier. En voilà-t-il de ces événements, bon Dieu!

— Quoi donc? demandèrent les trois complices de la comédie.

— Il n'est rien arrivé aux bons pères? dit Gabrielle.

— Rien du tout, mademoiselle, rien à eux; mais c'est à moi qu'il est arrivé une chose... voilà-t-il pas qu'en mon chemin je trouve un homme assassiné!

Les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi.

— Où cela? demanda le roi inquiet.

— A cent pas du sentier de Colombes, au bord de l'eau.

Henri pensa à l'Espagnol, mais Denis le tira bientôt d'erreur.

— Un beau jeune homme... un vrai saint Sébastien!... Est-il possible qu'on ait tué une si belle créature, avec de si beaux cheveux blonds!

— Qu'en avez-vous fait? demanda le roi, ému de la sensibilité de Gabrielle.

— Je l'ai porté au couvent avec les autres.

— Comment, avec quels autres?

— Avec ses deux camarades.

— Deux autres morts? s'écrièrent le roi et Gabrielle.

— Oh! non, vivants, puisqu'ils portaient le blessé avec moi. Il y en a un petit et un gros.

— Le mort n'est donc plus que blessé maintenant?

— Oui, mais fièrement! Figurez-vous que le petit est un garde du roi Henri.

Le roi tressaillit.

— Qui vous a dit cela? s'écria-t-il.

— Lui-même... Et le gros est le colonel du petit.

Henri fit un mouvement si brusque qu'il faillit renverser la table.

— Le colonel des gardes!

— Sans doute, puisqu'une fois le garde l'a appelé mon colonel.

— Crillon!... Tu as vu Crillon? demanda le roi avec une anxiété qui fit peur au meunier.

— Je ne dis pas que ce soit M. Crillon, balbutia-t-il.

— Un homme carré, bien pris?

— Oui.

— Le sourcil noir, la moustache grise, l'œil ferme?

— L'œil terrible : mais ce regard devenait bien triste quand il tombait sur le pauvre blessé!

— Ce ne peut être Crillon, dit le roi.

— Et à présent je crois bien que ce serait lui, s'écria Denis, à voir le respect de tout le monde au couvent, et l'empressement du frère Robert, qui bouge si peu d'habitude. Tiens, j'aurais vu Crillon, le grand Crillon! Ces dix pistoles me viendraient de Crillon!

— Voyons, voyons, expliquons-nous, dit le roi. Raconte par ordre et en détail...

— Oui, raconte, dit Gabrielle.

Denis ouvrait sa large bouche avec la satisfaction d'un orateur attendu, quand une voix ferme et vibrante, venant de la Chaussée,

traversa la rivière dans le silence de la nuit, et cria :

— Gabrielle! Gabrielle!

Chacun tressaillit.

— La voix de mon père, dit la jeune fille épouvantée.

— Sitôt revenu !... Il a des soupçons, pensa le roi.

— C'est M. d'Estrées, en effet, ajouta le meunier en regardant au petit volet du moulin.

— Je suis perdue!

— Silence! dit le roi.

— Gabrielle! appela encore la voix ; envoyez le bateau, que j'aille vous chercher.

La jeune fille perdit la tête. Gratienne et elle couraient effarouchées dans le moulin comme deux oiseaux poursuivis.

Le roi, avec sang-froid, leur dit :

— Je vais passer dans l'île, ne craignez rien. D'ailleurs, si vous allez rejoindre M. d'Estrées, il ne viendra pas ici.

-- Mais Denis...

— Denis se taira, dit Gratienne.

Denis regardait ébahi, ahuri, sans comprendre.

— J'apporte à mademoiselle de mauvaises

nouvelles du marquis de Cœuvres, lui dit tout bas le roi, et il faut les cacher au pauvre père.

— Encore un événement, c'est le jour!... s'écria Denis. Pauvre M. de Cœuvres! Oh! oui, ne disons rien au père.

— Maintenant passe vite mademoiselle d'Estrées pour que son père ne s'impatiente pas.

— A l'instant, dit le meunier, qui se jeta dans le batelet où déjà Gabrielle et Gratienne avaient sauté.

— Tandis qu'il démarrait, le roi appuya son doigt sur ses lèvres et Gabrielle en réponse mit une main sur son cœur. Le bateau s'éloigna. Henri, caché dans l'ombre, le suivit des yeux et de l'âme.

Comme le roi l'avait prévu, M. d'Estrées, aussitôt qu'il eut près de lui sa fille, ne demanda pas de passer au moulin. Henri les entendit échanger de ces questions et de ces réponses, au bout desquelles il y a toujours victoire pour la femme qu'il n'est plus temps de surprendre. Puis le groupe s'éloigna et entra dans la maison de la Chaussée.

— Il serait trop tard pour aller au couvent des Génovéfains, pensa Henri; je coucherai au moulin, et demain j'irai savoir pourquoi Cril-

lon escortait avec un garde ce jeune homme blessé ; un jeune homme blond... Serait-ce le comte d'Auvergne, qui est roux? Cet honnête Denis peut bien avoir confondu les nuances... Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir... Je saurai surtout pourquoi mon Crillon a du chagrin.

VI

LES GÉNOVÉFAINS DE BEZONS.

Le soleil s'était levé radieux dans un ciel sans nuages. Une douce lumière tombait sur les vieux murs du couvent de Bezons et pénétrait les cours intérieures, les jardins et le cœur même de cette heureuse retraite, habilement placée par son fondateur à l'abri du vent du nord, derrière une colline boisée.

Bien qu'il fût déjà cinq heures, et qu'à ce moment, dans l'été, le jour ait commencé depuis longtemps pour les gens qui travaillent, la vie semblait encore endormie dans le couvent, et

l'on voyait à peine un ou deux frères servants passer des bâtiments aux vergers pour y cueillir la provision du premier repas.

Cette communauté était bien calme et bien prospère. Limitée à douze religieux par la volonté intelligente de son directeur, mais à douze religieux assez riches, elle n'avait ni les éléments de désordre, ni les causes de ruine qui réduisaient alors à la mendicité une partie des ordres religieux de France. L'abondance et la paix régnaient chez les Génovéfains de Bezons. Il est impossible, même à des moines, de ne pas vivre heureux sous un régime pareil.

Nos Génovéfains n'étaient pas des lettrés comme les Bénédictins ou les Chartreux, ils n'étaient point des pèlerins vagabonds comme les Cordeliers ou les Capucins. Il s'agissait donc de les empêcher d'engraisser comme des Bernardins ou de prendre l'exercice violent des Jacobins et des Carmes. Une discipline sage, humaine, présidait à chaque article du règlement, et les douze moines de l'abbaye de Bezons n'avaient pas eu depuis deux ans une querelle entre eux ou une punition du supérieur, lequel gouvernait despotiquement et sans appel, pour le plus grand bien de la communauté.

Il n'avait pas transpiré au dehors que ces re-

ligieux s'occupassent de politique, chose bien rare en un temps où dans chaque couvent il y avait une arquebuse et une cuirasse suspendues à côté de chaque robe de moine. Cependant le nombre de leurs visiteurs était grand et choisi. Ils s'étaient fait d'illustres amitiés : plus d'une fois de grandes dames avec leurs cortéges d'écuyers et de pages, des princes même étaient venus chercher à Bezons les douceurs d'une hospitalité champêtre.

On vantait le laitage des Génovéfains, dont les troupeaux et les ânesses paissaient grassement les berges du fleuve et les clairières du bois. On vantait les belles chambres du couvent, où toute la commodité du luxe mondain se rencontrait unie à la simplicité religieuse. La vue de ces chambres était superbe, l'air exquis, le service affable et la chère aussi abondante que recherchée.

Or, il y avait, de la part du public, une certaine curiosité provoquée par cette belle administration. Chacun savait que le prieur était muet, qu'il était incapable de se mouvoir, et l'on admirait d'autant plus le talent et la prudence de l'homme qui, privé des deux plus importantes facultés du surveillant et du chef, se multipliait néanmoins à ce point qu'aucun détail

n'échappait à sa perspicacité, sans compter que jamais un ordre n'était en retard.

Nous verrons plus loin s'expliquer ces merveilles, et nous rabattrons ce qu'il faudra de l'enthousiasme général. Qu'il suffise au lecteur, pour le moment, de pénétrer avec nous dans ce couvent modèle, et d'y respirer, en entrant, l'air pacifique, le silence et la fraîcheur que d'un côté la colline, de l'autre la rivière envoyaient aux arbres et aux hommes.

On arrivait au corps de logis principal par une grande cour plantée d'ormes. A droite et à gauche de la principale entrée s'élevait un pavillon de forme quadrangulaire, habités, l'un par le frère portier, l'autre par le servant des écuries. Les communs composés de vastes greniers, d'écuries et d'étables, de pigeonniers et de crèches, disparaissaient à gauche sous les marronniers et les chênes séculaires.

Quant au bâtiment réservé à la communauté, il était vaste, peu élevé, sobrement percé de fenêtres ouvertes sur toutes les faces, de sorte que, pour les esprits rêveurs ou amis de la solitude, il y avait des vues charmantes sur la colline verdoyante et déserte qui montait doucement jusque par-dessus le couvent, et, pour les mondains, une vue de la route du village de

Bezons, de la plaine riante, de la rivière, ce grand chemin, toujours amusant à voir.

Au rez-de-chaussée, une immense salle en bois de chêne, avec une cheminée gigantesque. Le feu ne s'y éteignait jamais. C'était le parloir et le salon même pour les indifférents. On en eût fait la cuisine, comme dans beaucoup de communautés religieuses; mais, par une disposition des plus prudentes, les Génovéfains avaient caché leur cuisine à l'angle du bâtiment, par derrière, prétendant, non sans raison, que la coutume n'est pas hospitalière d'étaler aux yeux et au nez de ceux qu'on n'invite pas les séductions odoriférantes du dîner. Il fallait aussi que, dans les jours de carême ou de maigre, le parfum d'un poulet ou d'une perdrix à la broche ne dénonçât point qu'il y avait des malades dans la maison, ce qui eût fait tort à la réputation de salubrité dont elle jouissait dans tous les environs.

Cette grande salle parquetée et lambrissée de chêne renfermait deux ou trois beaux tableaux donnés au révérend prieur par diverses personnes de qualité. De bons siéges la garnissaient, une lampe immense descendait du plafond, et par les grandes fenêtres à petites vitres enchâssées dans le plomb filtrait un jour

moelleux, qui, intercepté au passage par d'amples tapisseries de Bruges, accusait timidement la lumière et l'ombre.

Un escalier conduisait de là aux appartements du prieur. Un autre plus vaste menait aux chambres des religieux, séparées absolument de tout le reste. Et enfin le réfectoire s'étendait à droite, bien clos et calfeutré pour l'hiver, bien frais et aéré pour l'été, grâce aux dispositions de l'architecte. On trouvait là au complet cette minutieuse prévoyance du directeur qui semblait avoir partout écrit : netteté, clarté, abondance.

Il était, disons-nous, cinq heures du matin, et les premiers rayons du soleil se reflétaient dans le couvent. Ils éclairèrent au premier étage une belle chambre tendue de cuir espagnol gaufré et doré à la manière de Cordoue, avec des images de saints martyrs et de héros, représentés en creux et en relief, les uns avec leurs auréoles d'or, les autres avec leurs glaives également d'or, qui se détachaient sur le fond de couleur fauve.

Un grand lit à baldaquin de velours usé, mais dont les tons écrasés de rouge incarnat et de rose pâle avec des reflets violacés eussent fait la joie d'un peintre, s'adossait au milieu de la

boiserie, abrité sous deux immenses rideaux de ce même velours, ornement de richesse royale à cette époque, et dont, malgré son état de délabrement, la présence en une maison aussi modeste ne pouvait s'expliquer que par un présent ou un souvenir.

Et de fait, c'étaient l'un et l'autre. Ce lit avait été donné au révérend prieur par une de ses bonnes amies, Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de Montpensier, sœur des duc et cardinal de Guise, tués à Blois par ordre de Henri III.

La duchesse, qui, en différentes circonstances, avait eu recours à l'obligeance et à la sagesse du prieur, lui avait, sur sa demande, envoyé, lors de l'installation des Génovéfains à Bezons, c'est-à-dire deux ans avant le commencement de cette histoire, le lit dans lequel son frère le cardinal avait passé sa dernière nuit avant l'assassinat ; et ce lit mémorable garnissait l'une des chambres d'honneur du prieuré de Bezons.

C'est là que reposait, pâle et l'œil éteint, un jeune homme dont le regard cherchait avec une triste avidité le soleil et la vie. Espérance, après quelques heures de sommeil, venait de se réveiller et de se souvenir.

Son cœur battait faiblement, sa tête était vide et douloureuse. Une âcre souffrance, pareille à la brûlure d'un fer rouge, dévorait sa poitrine et sollicitait chaque fibre de son corps. Il eut soif et fit une tentative pour chercher quelqu'un autour de lui et demander à boire.

Mais il ne vit d'abord personne dans la chambre; ce ne fut qu'après une minute d'efforts qu'il découvrit, sous un immense fauteuil, deux jambes poudreuses allongées qu'on eût prises pour celles d'un cadavre, sans certain ronflement pénible qui accusait la fatigue et le rêve pesant d'un dormeur.

Ces jambes appartenaient au pauvre Pontis, qui, ayant voulu veiller lui-même le blessé, s'était, après deux heures de lutte contre le sommeil, laissé vaincre par une lassitude au-dessus des forces humaines, et peu à peu, glissant du fauteuil au bord, du bord dessous, avait fini par s'étendre et disparaître complétement enseveli.

Espérance respecta le plus qu'il put ce repos de son gardien, mais la soif desséchait son gosier, la douleur rongeait ses muscles; il poussa un gémissement.

Pontis, que le canon n'eût point réveillé,

n'avait garde d'entendre cette plainte vaporeuse comme la voix d'un sylphe. Espérance voulut crier, mais aussitôt un déchirement de sa poitrine l'avertit qu'il fallait supporter la soif et se taire.

Mais tandis qu'il reposait sa tête avec découragement, la porte s'ouvrit sans bruit, une grande ombre passa entre le soleil et le lit, glissa plutôt qu'elle n'avança dans la chambre et s'approcha du lit d'Espérance, en lui faisant signe de garder le silence. En même temps, ce bienfaisant fantôme allongea le bras, et Espérance sentit tomber sur ses lèvres sèches, entre ses dents contractées, le jus frais et parfumé d'une orange délicieuse que les doigts du fantôme pressaient au-dessus de sa bouche. Une sensation de bien-être inexprimable se répandit dans tout son être, il but avec volupté, sans avoir eu besoin de faire un mouvement, et, revenu à la vie, essaya de voir son bienfaiteur et de le remercier; mais déjà l'ombre avait tourné le dos et regagnait la porte après un regard donné aux jambes de Pontis. Espérance ne vit sous un capuchon qu'un bout de barbe grise, et sous la robe du moine qu'une taille qui lui parut gigantesque, et lui fit croire qu'il rêvait. Le fantôme, arrivé à la porte, se retourna pour regar-

der le blessé, lui faire une nouvelle recommandation de silence et d'immobilité; et cependant Espérance ne vit encore que deux doigts perdus dans une grande manche, comme il n'avait vu qu'un bas de barbe englouti sous un capuchon.

Tout à coup, Pontis, qui faisait sans doute un mauvais rêve, bondit sous son fauteuil, auquel, en se relevant, il se heurta la tête. C'était un spectacle risible et dont Espérance eût bien ri s'il n'eût été si douloureux de rire. Le brave garde, se dépêtrant du milieu des franges du meuble, sortit comme un hérisson du terrier, avec les signes les plus marqués de colère contre le fauteuil et contre lui-même.

Il courut à son malade, dont il vit l'œil ouvert et presque bon.

— Ah! pécore que je suis, dit-il, j'ai dormi! Comment vous trouvez-vous? Parlez bas, tout bas!

— Mieux, dit Espérance.

— Est-ce bien vrai?

— Pontis, murmura Espérance, approchez-vous de moi, bien près, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Beaucoup, c'est trop, puisqu'on vous a défendu de parler.

— Je serai bref, ajouta le blessé d'une voix aérienne comme un souffle. Répondez-moi seulement en brave soldat, en gentilhomme.

— Mais...

— Jurez d'être vrai.

— Enfin, de quoi s'agit-il?

— Hier, on a examiné ma blessure.

— Oui.

— Mourrai-je ou ne mourrai-je pas?... Ah! vous hésitez... Soyez vrai!...

— Eh bien! le frère qui vous a pansé a dit : « S'il ne survient pas d'accident, il échappera. »

Espérance attachait des regards pénétrants sur Pontis. Il comprit que ce dernier n'avait pas menti.

— Il y a beaucoup d'espoir, s'écria le garde, et quatre-vingt-dix-neuf chances contre une.

— C'est trop. Dans tous les cas, il y a une chance de mort, et pour moi cela suffit. Quand on m'a porté ici, qui vous accompagnait?

— M. de Crillon, qui nous a rencontrés, et qui se désespérait, et qui a failli me tuer.

— Où est-il? que fait-il?

— Il dort, comme je faisais tout à l'heure.

— Vous n'avez pas manqué à la recommandation que je vous fis là-bas quand vous m'avez relevé et emporté?

— De ne rien dire de votre accident?

— Oui.

— Je n'en ai rien dit; mais M. de Crillon savait votre départ pour Entragues, votre rencontre probable avec ce la Ramée; il m'a beaucoup questionné. Je ne pouvais donc, sans danger pour le secret même, lui faire croire que vous vous étiez blessé par hasard.

— Que lui avez-vous dit, alors?

— Que vous reveniez d'Ormesson, que la Ramée vous avait attendu au coin d'un mur, et donné un coup de couteau.

— Bien, est-ce tout?

— Absolument tout, d'autant mieux que je sais très-peu de chose du reste.

— Que savez-vous ?

— J'étais au bas du pavillon, vous entendant vous quereller avec des femmes. Tout à coup un homme a sauté par la fenêtre, presque sur mes épaules; j'ai cru d'abord que c'était vous et j'allais vous embrasser et vous emmener, lorsque en regardant le sauteur que j'avais saisi, je reconnais ce coquin de la Ramée. Je l'accroche de mes dix doigts, il déchire son habit et s'échappe, je le poursuis, il disparaît dans les arbres et je le perds après une course furieuse où je me suis fait vingt égratignures aux jam-

bes, et vingt bosses au front. Tout à coup, en cherchant au clair de la lune, je vois du sang sur mon pourpoint, à l'endroit où j'avais étreint la Ramée; une idée me vint qu'il était blessé par vous, ou vous peut-être par lui. J'abandonne la poursuite, je retourne au pavillon; plus de bruit, c'était effrayant, on eût dit le silence de la mort. Bientôt une voix s'élève lugubre et qui me fit frissonner, c'était la vôtre; elle n'avait rien d'un vivant. Je bondis d'en bas à une branche, de la branche au balcon ; je vous vois étendu, sanglant, je vous saisis, je vous emporte à cheval; je vous tenais sur les bras comme un enfant dans le dessein de gagner la première habitation venue pour vous y faire panser. Au coin du petit bois j'entends courir, c'était le la Ramée. A ma vue il pousse un cri; je réponds par un autre. Un canon d'arquebuse s'abaisse, la balle me siffle à droite par derrière; je pique, l'autre court toujours, et enfin j'arrive au bord de l'eau comme un fou. C'est là que j'ai trouvé M. de Crillon, qui m'a aidé à vous amener ici.

Espérance écoutait, et repassait douloureusement par chaque détail sinistre de toutes ses souffrances.

— Mais, dit-il, vous avez vu quelqu'un avec moi dans le pavillon.

— Oui, une femme; pâle, effrayante, collée au mur comme une statue de la Terreur.

— Silence... Que je vive ou que je meure, ne dites jamais que vous avez vu là cette femme... Écoutez, Pontis, vous avez de l'amitié pour moi ?

— Oh!... pour mon sauveur!

— Eh bien! jurez-moi que jamais un mot sur cette femme ne sortira de vos lèvres. Cette femme n'est pas coupable; je ne veux pas qu'on l'accuse.

— Vous m'avez déjà prié de me taire. Je me suis tu avec M. de Crillon, malgré toutes ses instances; mais je vous dirai à vous que cette femme était une scélérate de vous voir blessé, mourant, et de ne pas appeler, et de ne pas vous secourir... Je dirai qu'il faut qu'on la punisse...

— Assez!... vous ignorez tout cela; oubliez-le, Pontis. J'ai même à vous demander encore une grâce.

— A vos ordres, cher M. Espérance.

— Malgré vos quatre-vingt-dix-neuf chances, il est probable que je mourrai.

— Oh!...

— Laissez-moi finir. Fouillez dans ma bourse, ou plutôt prenez ma bourse elle-même. Elle renferme un billet que vous allez me garder précieusement; je le confie à l'honneur d'un gentilhomme, à la reconnaissance d'un ami.

— Plus bas! plus bas! dit Pontis ému en serrant affectueusement les mains froides du blessé.

— Prenez donc ce billet, et, si je meurs, brûlez-le immédiatement après que j'aurai rendu le dernier soupir; si je vis, rendez-le-moi; vous comprenez?

— Monsieur, je vous jure d'obéir à vos volontés; mais vous vivrez, dit Pontis, d'une voix brisée par la douleur.

— Raison de plus, prenez vite ma bourse, pour que ni M. de Crillon ni personne ne la voie ici et n'y découvre ce que je veux cacher.

— Brûlons le billet tout de suite, alors.

— Non pas!... Je puis vivre, et en ce cas j'en aurai besoin.

— Je comprends.

— Ni pour or, ni pour sang, ni demain, ni dans vingt années, ni vivant, ni mourant, vous ne donnerez cette lettre à d'autre qu'à moi!

— Je le jure! dit Pontis en saisissant la

bourse, et je mourrai pour ce dépôt sacré comme je jure de mourir pour vous, si l'occasion m'en est offerte.

— Vous êtes un brave gentilhomme, merci. Cachez vite la bourse, quelqu'un vient.

VII

VISITES.

A peine Pontis avait-il caché la bourse sous son pourpoint que dans la chambre d'Espérance entra M. de Crillon, suivi du frère chirurgien de la communauté, qui, dès leur arrivée, avait déjà examiné la blessure.

Crillon était inquiet, ému. Mais, en homme habitué à souffrir, à voir souffrir, il faisait bonne contenance, affectait un air de profonde satisfaction, et trouvait tout superbe, le temps, le visage du blessé, la chambre et les tentures. Le digne chevalier débuta par une phrase

qui trahissait toujours l'agitation de son esprit, car elle eût été stupide de la part d'un indifférent.

— Voilà, dit-il, un jeune homme bien heureux d'avoir reçu cette égratignure. Elle lui procure le plus beau gîte, dans la meilleure hôtellerie de France. Peste! un lit chez les Génovéfains de Bezons, quelle aubaine! et un lit de cardinal, dit-on!

Et comme Pontis riait du bout des dents :

— Si j'en eusse trouvé un semblable chaque fois que mon corps a été endommagé, continua Crillon, je me réjouirais de mes cinquante blessures.

Il cherchait et rencontra un faible sourire sur les traits pâlis d'Espérance.

Cependant le frère avait préparé sa trousse et se disposait à examiner la plaie. Crillon, pour occuper l'esprit du malade, voulut faire causer Pontis ou le chirurgien. Ce dernier répondit tant qu'il en fut aux opérations préliminaires; mais au moment de lever l'appareil il se tut, et Crillon retomba dans le vide après tant de frais perdus.

Tandis que le frère examinait avec attention la blessure, où déjà la nature réparatrice avait commencé son merveilleux travail, quelques

religieux, attirés par la curiosité, poussèrent doucement la porte, et regardèrent de loin cet émouvant spectacle.

Le chirurgien, sans dire un mot, acheva sa tâche, remit tout en ordre autour de lui, et il fût sorti de la chambre, si Crillon, impatient, ne l'eût arrêté en lui disant avec un visage riant :

— Eh bien! c'est un homme sauvé, n'est-ce pas?

— S'il plaît à Dieu, répondit le frère en s'esquivant avec un salut profond sur cette réplique évasive.

— Vous entendez ! s'écria le chevalier qui s'approcha d'Espérance ; il le dit : vous êtes sauvé, mon jeune compagnon.

— S'il plaît à Dieu, murmura Espérance, à la sagacité duquel n'avait pas échappé l'ambiguïté de cette réponse.

— J'en étais sûr, continua Crillon. Je me connais en blessures et j'en ai vu, je devrais dire j'en ai eu de plus cruelles. Aujourd'hui, mon vieux cuir n'y résisterait pas ; mais quand on a votre âge, on est vraiment immortel.

Cette superbe exagération ne rassura point Espérance; cependant le sentiment qui la dic-

fait était tellement affectueux, qu'il méritait sa récompense. Espérance étendit la main pour saisir celle de Crillon.

— Voyons, dit le chevalier en s'asseyant près du lit, à présent que je suis tranquille sur votre état, tout à fait tranquille (il appuya sur ces mots), je vous annonce que le roi m'attend à Saint-Germain dans la matinée, sans doute pour quelque affaire. Je vous laisserai Pontis avec un congé de... de ce qu'il vous faudra pour être tout à fait rétabli. Pontis apprendra le métier de garde-malade. Je le crois un brave garçon ; ce n'est pas que je lui pardonne d'être arrivé trop tard : je ne le lui pardonnerai jamais.

— Mon colonel, j'ai tant couru ! s'écria Pontis.

— Jamais, belître que vous êtes. Coriolan est un cheval que vous eussiez dû conduire à Ormesson de façon à devancer M. Espérance d'un bon quart d'heure, bien que vous fussiez parti une demi-heure après lui. Coriolan !... on voit bien que ces Dauphinois n'ont pas de chevaux !... Qui vous a appris à monter à cheval? Quelque maraud... Quand on a dans les jambes une bête comme Coriolan, on arrive toujours où et quand on veut ! Mais enfin laissons cela,

le mal est fait. Je disais donc que vous demeurerez ici, près de M. Espérance, à qui je vous donne, entendez-vous bien ? Je ne vous dis pas *à qui je vous prête.* Non ! je m'entends, je vous donne à lui. M. Espérance est un très-grand seigneur que vous me ferez plaisir de traiter avec respect et considération.

— Monsieur, balbutia Pontis avec des larmes dans les yeux, vous me punissez quand je suis innocent, vous me blessez !...

— Comment cela, cadet?

— Vous voyez bien que j'aime tendrement M. Espérance, par conséquent il est inutile de me recommander du respect, c'est un sentiment moins fort que mon amitié.

— C'est assez bien répondu, dit Crillon en se tournant vers Espérance, le drôle a du bon, et je le crois décidément brave homme. Seulement pas d'écarts ! Que cette amitié-là soit disciplinée. Vous avez de l'amitié aussi pour moi, maître Pontis, je le suppose?

— Certes, oui, mon colonel.

— Eh bien ! cela ne vous empêcherait pas de m'obéir aveuglément ?

— Au contraire.

— Voilà que nous nous entendons. Vous ferez pour le service de M. Espérance tout ce

que vous feriez pour mon service ou celui du roi, c'est tout un.

Pontis s'inclina respectueusement.

— La consigne? dit-il avec un sérieux comique qui dérida le front d'Espérance et fit sourire Crillon lui-même.

— Assiduité dans cette chambre. Conduite irréprochable en ce couvent. Obéissance aux ordres du prieur, qui est, dit-on, un grand esprit et un bon cœur.

Pontis s'inclina encore.

— Est-ce tout, monsieur?

— Ah !... une seule bouteille de vin par jour.

Le garde rougit.

— Enfin, continua Crillon en se rapprochant de Pontis, pas un mot du roi, ni des affaires de la guerre ou de la religion. Nous sommes en pays neutre, et ce n'est point séant que le blessé pansé par l'ennemi tourmente son hôte.

— Sommes-nous chez l'ennemi? demanda faiblement Espérance.

— On ne sait jamais où l'on est quand on est chez des moines, dit Crillon. Seulement il ne faut pas oublier de regarder la façade de la maison. On y voit une croix, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, dit Pontis.

—Eh bien, cela signifie que nous sommes dans la maison de Dieu. Au dedans, paix et bonne volonté, voilà la consigne. Dehors comme dehors.

Crillon prit dans ses mains la fine main d'Espérance, la serra tendrement, et d'une voix plus ferme :

— Maintenant, je songerai à vous venger, dit-il, car le crime en vaut la peine.

— Me venger...

— Harnibieu ! comme vous faites l'étonné! Est-ce donc que mon idée tombe des nues? Vous êtes donc une fille? Quoi ! un bandit vous attend au coin du mur, et vous envoie un coup de couteau : *la coltcletta,* comme on dit à Venise... il vous tue, car enfin vous seriez mort si on ne vous eût pas emporté, et vous ne voudriez pas que j'appelasse cela un crime?

— Monsieur, je crois que l'affaire me regarde, et qu'une fois en santé...

— Vous me rendrez fou ! Mais je ne veux pas parler si haut. L'affaire vous regarde! Qu'est-ce que cela signifie?

— Que je rendrai un coup d'épée pour un coup de couteau.

— Harnibieu! si je savais cela, je serais capable de vous laisser crever tout seul dans

votre coin comme un cheval teigneux! Qu'est-ce que ces mœurs-là, mon maître? L'épée contre un poignard? Mais on ne porte plus de poignard aujourd'hui. Vous vous battriez avec un assassin, vous! Je vous le défends! mais sur votre tête!

— Monsieur, il faut examiner les circonstances. Ce garçon a peut-être été provoqué.

— Provoqué, par un passant inoffensif; provoqué par un jeune homme qui s'en va bayer aux balcons, ou qui en revient; provoqué! mais alors on ne se cache pas à l'ombre d'un mur, on ne coupe pas le jarret de son provocateur!

— Je répète que peut-être tels ne sont pas les détails de cette rencontre.

Crillon se tourna vivement vers Pontis :

— Celui-ci m'a donc menti, alors?

— Je ne dis pas cela, ajouta Espérance.

— Si, si, les détails sont exacts, s'écria Pontis avec acharnement; c'est un assassinat! avec toutes sortes de circonstances épouvantables, et qui font dresser les cheveux sur une tête de chrétien.

Espérance, vaincu, garda le silence.

— Tu conclus comme moi, cadet. Bien. Je m'en vais donc à Saint-Germain. Je raconterai la chose au roi. Le roi aime les histoires. Celle-

là l'intéressera. Il a failli en voir une page... Et lorsqu'il saura tout ce qui orne cette histoire... Je me charge de la conter en détail...

—Monsieur, monsieur..., dit Espérance d'une voix suppliante, accordez-moi, au moins, une faveur.

— Je sais ce que vous allez dire... Vous allez demander grâce pour ces coquines de...

— Monsieur... pas de noms si haut!

— Des scélérates qui sont la cause première de tout le mal, qui peut-être ne sont pas étrangères au crime!

— Monsieur!...

— Au crime!... très-bien! faisait Pontis en se frottant les mains.

— Au guet-apens! car je soutiens qu'il y en a eu un! continua Crillon s'exaspérant de plus en plus.

— Oui, au guet-apens! dit Pontis radieux.

— Et vous demandez qu'on ménage de pareilles créatures, après ce que je vous ai déjà conté sur elles!

— Par pitié! dit Espérance, vous ne voulez pas pousser ma vengeance plus loin que je ne la veux pousser moi-même...

— Bah!.. pourquoi non?... Tous les jours

un cœur faible pardonne, mais la justice ne pardonne pas.

— La justice! parfait, dit Pontis.

— Tous les jours, un chrétien excellent comme vous absout son meurtrier, mais le bourreau n'absout pas!

— Le bourreau! bon, s'écria Pontis en sautant de joie.

Espérance joignit les mains, ses yeux se cernèrent. L'effort violent qu'il faisait pour supplier, l'accabla de fatigue, et il pencha la tête comme s'il allait s'évanouir.

Crillon effrayé l'entoura de ses bras, le ranima, le caressa comme un enfant.

—Eh bien, dit-il, ne parlons plus des femmes; vous les défendez, vous leur pardonnez, soit. On ne fera pas mention d'elles.

— A personne, murmura Espérance.

— Pas même au roi. Êtes-vous content?

— Merci, dit faiblement le blessé avec un regard de tendre reconnaissance.

— J'espère que vous faites de moi ce que vous voulez, continua Crillon. Donc, les femmes sont hors de cause, on les retrouvera tôt ou tard. Quant à l'homme, c'est différent, je ne vous le céderai point; de retour à Saint-Germain, je l'envoie chercher.

Espérance voulut faire un signe.

— Ah! ne discutons plus, dit Crillon, plus un mot, je vous comprends. Puisque vous désirez que cette affaire s'éteigne, vous craindriez le bruit d'un procès criminel dirigé contre l'assassin, vous craindriez des révélations, des confrontations, enfin tout le grimoire. N'est-ce pas votre pensée?

Espérance, épuisé, répondit oui, par un mouvement des paupières.

— Nous n'aurons ni juges ni greffiers, ajouta Crillon; nous ne ferons ni plainte ni enquête; j'arrangerai cela en famille, sans façon, avec M. la Ramée. Allons, Pontis, faites seller mon cheval. A propos de cheval, qu'est devenue la bonne jument d'Espérance?

— Ma pauvre Diane! murmura le blessé.

— Probablement, monsieur, dit Pontis, elle sera restée attachée à l'arbre où je la vis hier soir.

— Bah!... là où l'on assassine on peut bien voler un peu. Mais la jument se payera en même temps que le coup de couteau. Adieu, Espérance; bon courage, ne pensez à rien qu'à moi. Mon cheval, Pontis!

Le garde s'élança dehors; mais il se heurta sur le seuil à un moine qui entrait, une lettre à la main.

— Pour M. de Crillon, dit le moine.

— Qu'y a-t-il? et comment sait-on que je suis ici? demanda le chevalier surpris.

— Un étranger a remis ce billet au frère portier, pour le chevalier de Crillon, répliqua le moine.

Crillon prit le papier et le serra vivement dans sa main dès qu'il eut reconnu l'écriture.

— Lui ici ! se dit-il avec inquiétude ; qu'est-il arrivé? comment sait-il que je suis en ce couvent?

Et il lut avidement. Son front s'éclaircit aussitôt.

— Fort bien, dit-il à Pontis d'un air calme, je ne partirai pas sur-le-champ.

Puis au moine :

— Voulez-vous demander au révérend prieur la faveur de laisser entrer au couvent, près de ma personne, un cavalier de mes amis, qui par hasard a su mon séjour dans cette maison, et voudrait me dire quelques mots d'importance?

— Monsieur, répliqua le frère, il m'est impossible de pénétrer auprès du révérend prieur; mais je m'adresserai, si vous le trouvez bon, au frère parleur.

— Le frère parleur ! dit Crillon surpris, car ce titre singulier ne manquait jamais son effet.

— C'est lui, dit le moine, qui communique seul avec notre prieur, et qui peut lui transmettre votre demande.

— Va pour le frère parleur, mon cher frère, dit Crillon avec un salut plein d'onction.

Et se retournant vers Pontis :

— Qu'est-ce que c'est qu'un frère parleur? dit-il, le savez-vous?

— Non, monsieur, répliqua le garde.

Tous deux regardèrent Espérance.

— Ni moi, murmura celui-ci.

Le moine revint presque aussitôt.

— Voilà qui est expéditif! s'écria le chevalier.

— La cellule du frère est à deux pas de cette chambre, monsieur, répliqua le moine, et le digne frère a répondu qu'il allait immédiatement demander l'autorisation au prieur. Et, tenez, il descend; le voilà qui regarde par la fenêtre qui donne sur la grande cour. Sans doute il voit l'étranger qui vous attend à la porte, et il ne le fera pas attendre longtemps.

— Il faut que je voie un peu comment est fait un frère parleur, pensa Crillon, qui se pencha au dehors pour suivre des yeux le personnage qu'on venait de lui signaler. Qu'il est long! qu'il est maigre! Harnibieu! qu'il est long!

— Le digne frère est quelquefois très-grand, en effet, répondit le moine.

— Comment, quelquefois? dit Crillon, est-ce qu'il est quelquefois petit?

— Quand il se courbe, oui, monsieur.

Crillon regarda le moine avec des yeux défiants et pensa qu'on voulait se moquer de lui.

— C'est un peu ce qui arrive à tout le monde, dit-il; moi aussi, quand je me courbe, je suis moins grand que quand je me tiens droit. Vous ne m'apprenez rien de nouveau, mon frère.

Le moine répondit avec une parfaite douceur :

— Personne ne ressemble au frère parleur, monsieur; il a souvent des douleurs de goutte qui le plient en deux morceaux, et alors il est petit comme un enfant. En ses jours de santé il se redresse, et alors il touche à beaucoup de nos plafonds.

— Il se porte bien aujourd'hui, dit Crillon, j'en suis charmé.

On entendit alors un coup de clochette dans le corridor voisin.

— Voilà notre frère qui entre chez notre père, dit le moine, on m'appelle en bas pour

que je rapporte la réponse. Permettez que je m'y rende, ajouta-t-il avec un soupir en manièred'oraison funèbre.

— C'est toujours drôle un moine, dit Crillon à Pontis, que tout cela venait d'ébahir. Mais ceux-ci sont plus que drôles. Frère parleur!... Qu'il est long!... Je n'ai jamais connu qu'un homme aussi allongé... mais, celui-là, aujourd'hui, serait un fantôme. Pauvre Chicot!

— Il faut, dit Espérance d'une voix faible, que ce soit ce brave Génovéfain qui, tout à l'heure, quand tout le monde dormait, et que je pleurais de soif, est entré et m'a fait boire. Ce charitable frère m'est apparu comme un géant, et j'attribuais à la fièvre cette dilatation de ma prunelle, qui me faisait paraître son bras plus long que deux bras ordinaires.

Le moine rentra.

— La permission est accordée, dit-il à Crillon, et le cavalier que vous attendez peut entrer. Vous plaît-il qu'on l'amène ici, mon cher frère?

— Non pas, non, dans ma chambre, si vous le voulez bien; d'ailleurs, j'y vais moi-même, ajouta Crillon, qui craignait de trahir par

trop d'empressement et de respect la qualité du visiteur qui lui arrivait, et dont le billet contenait à ce sujet les plus strictes recommandations d'incognito.

Le frère sortit pour chercher et conduire l'étranger dans la chambre où Crillon avait passé la nuit, et le chevalier, tirant Pontis à part entre la porte et le corridor, de façon à n'être pas entendu d'Espérance :

— Il y a, lui dit-il, dans les poches de M. Espérance, un billet.

Pontis tressaillit.

— Tu le prendras et me l'apporteras, dit Crillon, mais sans qu'il s'en doute...

Pontis, étourdi, cherchait une réponse.

— En fouillant dans son pourpoint, garde qu'il ne s'aperçoive de rien. On dirait qu'il nous observe : rentre vite, et fais ce que je t'ai commandé aussitôt que tu en trouveras l'occasion.

Après avoir dit ces mots au cadet, il envoya un sourire d'adieu à son blessé, et rejoignit le moine dans le corridor, non sans avoir adressé à la cellule du frère parleur un regard tellement curieux qu'il eût assurément percé la porte si elle n'eût été faite d'un bon chêne croisé de solides pentures.

Cette porte, du reste, n'était pas hermétiquement fermée, à ce qu'il paraît, car à mesure que Crillon descendait, elle s'ouvrit poussée par l'air sans doute, et ne se referma complétement qu'au moment où l'étranger, conduit à la chambre de Crillon, y fut introduit et s'y enferma plus vite qu'on n'eût pu s'y attendre.

Nous pourrions ajouter que par l'entre-bâillement de cette porte, Crillon, s'il se fût retourné, aurait pu voir briller deux yeux capables d'éclairer l'escalier tout entier, bien qu'un capuchon gigantesque les ensevelît sous son ombre.

VIII

QUI VEUT LA FIN VEUT LES MOYENS.

Crillon, dès qu'il fut seul avec le roi, lui demanda avec empressement la cause de cette visite inattendue.

Henri jeta sur un meuble le chapeau dont il s'était couvert le visage à son entrée au couvent, il respira largement l'air pur de la vallée et répondit avec une tristesse qui frappa tout d'abord le chevalier :

— Il y a plusieurs causes, mon cher Crillon. La première, c'est mon inquiétude à votre sujet. Qu'est-ce que cette histoire de blessé, de

garde et de grand chemin?... Tout cela est donc vrai, bien que raconté par un meunier?

— Malheureusement vrai, sire.

— Et comme je vous vois hésiter, comme on vous a dit fort en peine, est-ce que le blessé serait M. le comte d'Auvergne?

— Pas du tout, sire ; malheureusement encore.

— Oh! oh! voilà qui est dur pour le fils de Charles IX.

— Je ne l'aime pas, sire, et je le voudrais dans le lit où, en ce moment, repose, fort mal équipé, mon pauvre blessé.

— Vous soupirez... ce jeune homme est-il des vôtres?

— Oui, sire. On me l'a recommandé; je l'aime fort, répliqua Crillon en mâchant ses paroles comme un homme oppressé par le chagrin.

— Blessé... dans un combat? par un adversaire, par le garde qui l'accompagnait, peut-être?

— Non, sire; par un assassin.

— Si peu roi que je sois, mon brave Crillon, je le ferai écarteler.

— Je retiens votre parole, sire.

— Et le blessé vivra, n'est-ce pas?

— Je l'espère.

— Voilà qui est bien, dit le roi pensant déjà à autre chose.

— Sire! quelle que soit votre bonne volonté, se hâta de dire Crillon, vous n'êtes point venu ici seulement pour m'entretenir de mes affaires, et je soupçonne quelque chose d'urgent dans les vôtres.

— En effet, quelque chose de fort urgent. Quels sont les moines qui tiennent cette abbaye?

— Des Génovéfains, sire.

— Je le sais bien. Mais il y a moine et moine. Ceux-ci dirigent absolument la conscience de ma maîtresse, et la poussent à des rigueurs qui me contrarient.

— Je ne connais point nos hôtes, mais ce que vous me dites, sire, m'enchante. Nous sommes donc chez de braves gens?

— Allons! allons! maître sage, moins de vertu et plus d'humanité. Ces moines m'ont paru avoir d'étranges façons : l'un est gras, l'autre est maigre; l'un ne parle pas, l'autre parle toujours; je flaire en tout cela quelque sournoiserie.

— Celui qui est maigre, s'écria le chevalier, me fait aussi un singulier effet... Le parleur, n'est-ce pas?

— Je veux absolument, puisqu'il parle à tout le monde, qu'il me parle à moi, dit Henri. D'ailleurs, on a piqué ma curiosité. Gabrielle prétend que le prieur sait d'avance tout ce que je fais, et comme en ce moment je me trouve moi-même ne pas savoir ce que j'ai à faire pour une chose des plus importantes, nous verrons, ventre-saint-gris! si le frocard est aussi bon devin qu'il en a la réputation. Qu'il me tire de l'embarras où je suis, et je le proclame lumière. C'est comme cela que modestement il se laisse appeler, l'illustre dom Modeste.

En voyant le front assombri du roi, Crillon hocha la tête.

— Les jours ne se ressemblent pas, dit-il. Hier nous étions à la joie, on triomphait; aujourd'hui, brouillard et deuil! Cependant, sire, nous avions tout gagné, hier au soir.

— Nous pourrions bien avoir tout perdu ce matin, répondit le roi. Mais d'abord, avant de causer affaires, où est-on ici?

— Dans une belle chambre, comme vous voyez.

— Je n'aime pas les chambres de couvent, celles qu'on destine aux visiteurs surtout; elles ont toujours quelque cachette bourrée d'espions, ou quelque soupirail qui conduit la voix en des

endroits où elle ne devrait point aller. Parlons bas.

Crillon se rapprocha.

— Sache, mon ami, dit Henri IV, que peut-être, à l'heure qu'il est, tout ce que j'ai conclu hier avec Brissac est défait.

Crillon tressaillit.

— Quoi ! dit-il, notre paix conclue, nos Espagnols battus sans combat, le royaume de France, ce beau gâteau que nous devions dévorer d'une bouchée... Allons, allons, sire, n'y a-t-il pas dans cette funèbre vision quelque nuage noir, de ceux qui vous montent au cerveau à chaque rigueur de vos maîtresses ?

— Plût au ciel ! Je gémis fréquemment, tu le sais, Crillon, mais jamais pour les choses de peu de valeur. Or, écoute bien, je gémis en ce moment, et beaucoup.

Crillon devint attentif.

— J'attendais, ce matin, ma correspondance au pont de Chatou. J'avais choisi ce rendez-vous comme voisin de la maison d'Estrées, où, par parenthèse, j'espérais passer une belle nuit.

Le roi soupira.

— Où donc l'avez-vous passée, sire?

— Dans un moulin.

— Il y a des nuits aussi belles au moulin qu'ailleurs.

— Cela dépend de la façon dont tourne la roue, soupira encore l'amant infortuné; mais ne mêlons point les affaires de Henri à celles du roi de France. Ce matin donc, la Varenne, venant exprès de Médan où je l'avais laissé pour dérouter M. d'Estrées, la Varenne m'a apporté mes dépêches. Il y en avait une d'Espagne.

— Encore? dit Crillon.

— Encore, dit le roi. Toujours l'Espagne. Affreux pays dont je rêve nuit et jour! Il est dans la destinée de ces maudits de me chagriner sans relâche, soit quand je les bats, soit quand ils me battent. Je les croyais bien battus hier, n'est-ce pas? et je t'avais communiqué cette heureuse dépêche surprise à la jésuitique congrégation de l'Escurial.

— Bien heureuse, en effet, et nous avions béni ensemble l'espion assez adroit pour tromper les inquisiteurs et voler des Espagnols. Harnibieu! est-ce nous qui serions volés, sire? ce ne peut être là cette nouvelle qui vous est arrivée ce matin par le courrier d'Espagne?

— Voilà précisément l'enclouure. C'est la propre dépêche de mon agent secret près de Philippe II, et il ne me dit pas un mot de ce qu'hier j'ai annoncé comme certain à Brissac. Tout au contraire, il annonce que les états nommeront M. de Mayenne.

Crillon ouvrit de grands yeux.

— En sorte..., dit-il.

— En sorte que cette dépêche, qui m'a été rendue hier sous le couvert de mon agent, comme venant de lui; cette dépêche, qui annonçait le mariage projeté entre l'infante et le jeune Guise; cet événement, qui a révolté Brissac et l'a décidé à tourner pour nous, est une fausse nouvelle qui sera démentie bientôt, et paraîtra une mystification à Brissac, un misérable et plat artifice destiné à le convertir. En sorte que, joué moi-même par je ne sais quelle infernale combinaison, je vais perdre peut-être tout le gain de ce revirement du gouverneur de Paris, et assurément l'immense bénéfice du dégoût que le plan de Philippe II eût soulevé en France.

— Voilà un méchant tour, murmura Crillon, confondu. Mais, sire, comment vous seriez-vous laissé abuser...?

— On croit ce qu'on désire, et le parti li-

gueur se compromettait si heureusement pour moi par cette intrigue antinationale, que j'y ai cru.

— Il y avait un cachet, cependant, pour fermer cette dépêche...

— Celui même de mon agent.

— Alors, c'est la dépêche de ce matin qui est fausse.

— Je l'ai d'abord espéré, mais la Varenne l'a reçue de l'agent lui-même, qui arrive d'Espagne, où l'on a failli le découvrir comme espion à mes gages, et voulu le pendre. Il arrive, dis-je, et tellement harassé qu'il n'a pu venir jusqu'à moi.

— Voilà de mauvaises affaires, sire.

— Oh ! la vie, quelle bascule !... hier, nous touchions les nuages du front, aujourd'hui...

— Aujourd'hui, nous nous crottons dans une mare ; mais, sire, il ne faut pas se désespérer pour si peu. M. de Brissac revirera encore, disiez-vous?

— Certes, oui, quand il saura que je l'ai berné.

— Eh bien, nous reprendrons la cuirasse, nous tirerons l'épée, et cette fois M. de Brissac sera content, car nous lui ferons franc jeu.

— Encore se battre !... encore tuer des Français !...

— Qui veut la fin accepte les moyens.

— Je veux la fin, dit Henri d'une voix brève, et je l'aurai. En attendant, il importe que je parle à ces moines. Je vous répète, mon ami, qu'ils savent trop bien mes affaires et s'en occupent avec trop de zèle pour que je ne gagne point quelque chose à causer avec eux. Les conspirations de toute nature s'organisent aujourd'hui dans les couvents. J'en sais une ici, chez les Génovéfains, et, bien qu'elle ne semble intéresser que Henri dans la personne de sa maîtresse Gabrielle, elle intéresse aussi le roi, puisque les Génovéfains le poussent vers l'abjuration, en lui montrant Gabrielle comme récompense ; moyen de moine dont s'accommode ma petite politique amoureuse. Mais comment savent-ils que j'aime Gabrielle ? pourquoi veulent-ils que j'abjure ? Tout cela vaut qu'on les interroge. Veuillez donc, mon cher Crillon, demander, comme pour vous, audience au prieur, une audience secrète.

— J'y vais, sire.

— Vous pensez qu'ils ne me connaissent point ?

— Rien ne le prouve jusqu'ici. Mais en

vous voyant, peut-être vous reconnaîtront-ils.

— Peu importe. Je jouerai cartes sur table. Nous sommes ici dans un couvent gouverné par un prieur renommé pour ses lumières. Henri de Navarre, le huguenot, peut, sans rien compromettre, venir consulter ce prieur, comme il en a consulté tant d'autres de toutes robes et de toutes sectes. Voilà mon motif, s'ils me reconnaissent. J'irai plus loin dans mes investigations, s'ils ne me reconnaissent pas.

Crillon, ayant réfléchi un moment :

— Croiriez-vous, sire, dit-il, à quelque parenté fâcheuse entre ces Génovéfains et celui de vos ennemis qui vous a fait parvenir la fausse dépêche d'hier ?

— Je ne crois à rien et je crois à tout. C'est une logique dont je me trouve fort bien depuis que j'exerce l'état de prétendant à la couronne.

— Cependant vous soupçonnez une personne, sire ?

— J'en soupçonne plusieurs ; mais d'abord il y a là dedans la main d'une certaine femme...

— Entragues, n'est-ce pas ? dit vivement

Crillon, heureux de mordre sur son antipathie.

— Oh! répliqua Henri avec dédain, les Entragues n'ont pas assez d'esprit pour cela. Qu'est-ce que ces Entragues?... De plats intrigants. Non, chevalier; quand je dis une femme, je la comprends forte. Appelons-la Montpensier, si vous voulez, Crillon. C'est une terrible jouteuse, celle-là!

— Le feu roi en sut quelque chose, dit Crillon avec un accent pénétré.

— C'est une femme boiteuse qui fait de bien grands pas lorsqu'il le faut.

— C'est votre ennemie mortelle, sire.

— Sans doute, puisque je veux être roi, qu'elle veut être reine, et qu'elle sait que je ne l'épouserai pas. Je rapproche donc ce nom de Montpensier du nom des Génovéfains, parce qu'un instinct particulier m'y pousse, parce que ce nom d'ailleurs s'accole toujours à quelque nom monacal, parce qu'on dit Montpensier et Jacques Clément!

— Hélas! oui, sire, vous avez raison, comme toujours.

— Va donc demander pour moi cette audience au révérend prieur.

Crillon se dirigea aussitôt vers la porte.

— Attendez, dit le roi rêveur. Si l'on vous accorde cette audience, ne quittez point le couvent.

— Mais je ne le quitterai que d'après vos ordres, sire, dit Crillon surpris de cette distraction presque mélancolique du roi.

— C'est que, voyez-vous, je songe à deux choses à la fois, mon brave chevalier : je voudrais vous avoir ici, près de ma personne, et, d'un autre côté, je voudrais vous prier de faire avancer dans les environs la petite troupe qui accompagnait la Varenne ce matin, et à qui j'ai donné l'ordre de louvoyer en m'attendant sur le bord de la rivière, après Chatou.

— Si ce n'est que cela, sire, rien de plus facile ; mais craignez-vous quelque chose avec moi ?

— Je crains pour vous et pour moi, Crillon, dit Henri avec calme, ou plutôt je ne crains ni pour l'un ni pour l'autre ; mais depuis que j'ai respiré l'air de cette maison, il me vient des idées de défiance que je ne saurais définir. Je ressemble à ces chats qui partout où ils entrent pour la première fois essayent l'atmosphère avec leur nez, le sol avec leurs pattes, et se rendent compte de chaque chose

par le sens qui correspond à cette chose. Nous sommes chez des moines dont nos yeux ont vu l'habit; mais tâchons de voir sous la robe.

Tout à coup Crillon poussa une exclamation qui fit bondir le roi du siége où il était assis.

— Harnibieu! dit-il, je suis un maroufle.

— Eh quoi!

— Un belître, un bœuf. J'allais dire un cheval; mais c'est une bête trop sensée, pour être comparée à un animal de mon espèce.

— Crillon, vous vous maltraitez beaucoup, mon ami. Pour quelle cause, s'il vous plaît?

— Parce que, sire, j'avais oublié de vous dire que mon pauvre blessé, mon protégé, est couché, à l'heure qu'il est, dans un lit...

— Vous me l'avez dit, Crillon.

— Savez-vous dans quel lit, mon roi?

— Vos yeux sont effrayants, mon chevalier!

— Dans le lit d'un Guise!... dans le lit du cardinal tué à Blois! dans le lit donné par une amie à son ami, par madame de Montpensier à dom Modeste Gorenflot, prieur. La duchesse a seulement changé de moine. En 1589, le Jacobin : le Génovéfain aujourd'hui!

— Qu'est-ce que je vous disais, Crillon? fit le roi avec une froide tranquillité en se croisant

les bras sur la poitrine, je sentais ici une odeur de Guise!

— Nous sommes dans la caverne!

— Eh bien! tâchons d'en sortir, mais non pas sans avoir vu de près les habitants. Allez, sans rien manifester, chercher l'escorte dont je vous parlais.

— Vous quitter, harnibieu! dans une maison où il y a le lit d'un Guise! Non! J'ai là Pontis, qui fera la commission aussi bien qu'un autre, et qui ne vous défendrait pas aussi bien que moi.

— Qu'est-ce que Pontis?

— Un de mes gardes.

— Ah! le compagnon du blessé?

— Précisément... Mais j'y songe, à quoi bon causer avec ces enragés moines, qui n'attendent peut-être que cela?... Quittons-les sans causer... vous pourriez, au lieu des renseignements qu'on ne vous donnera peut-être pas, recevoir quelque bon coup qu'on vous donnera.

— Bah!... je parerai avec mon épée. Ce que vous venez de me dire de l'esprit de la maison n'a fait que doubler ma curiosité.

— Gare la manche du moine!... les Génovéfains en ont d'énormes. Et puis, si vous m'en croyez, indépendamment de la manche, que

vous secouerez, frappez-leur sur le ventre, cela peut passer pour une caresse familière, et en même temps on sait s'ils cachent un poignard sous la robe.

— Oui, mon Crillon, oui.

Le roi souriant ouvrit la porte qui donnait sur le corridor dans lequel se promenait en long et en large un religieux courbé comme par le poids austère de la méditation.

— Veuillez, mon cher frère, cria Henri, demander au révérend père prieur un moment d'entretien de la part du chevalier de Crillon.

Le moine s'inclina sans répondre et descendit par un escalier voisin.

— Mais, sire, dit Crillon, quand ils verront que ce n'est pas moi.

— Il sera trop tard pour s'en dédire. Envoyez votre garde où vous savez. J'attends ici la réponse du prieur.

Crillon recommandait pour la millième fois la prudence à son maître quand, dix minutes après, un enfant, jeune serviteur des Génovéfains, heurta doucement à la porte de la chambre, et annonça que le révérend père prieur serait honoré de recevoir chez lui M. le chevalier de Crillon.

Henri se leva, serra son ceinturon, s'assura que son épée jouait facilement dans le fourreau, abattit son large chapeau sur ses yeux jusqu'à la moitié du visage, et suivit le jeune guide, après avoir pressé dans ses deux mains la vaillante main de son colonel des gardes.

Celui-ci courut porter la commission à Pontis.

Henri n'eut pas un long chemin à faire. Au bout du corridor, il trouva un petit degré particulier, lequel aboutissait à l'appartement du prieur, précédé d'un vestibule.

L'enfant poussa la porte d'une grande chambre dont les contrevents étaient soigneusement fermés; il annonça de sa petite voix M. le chevalier de Crillon, et sortit après avoir tiré sur lui deux portes,

Le roi demeura quelques instants dans l'ombre, admirant cette précaution du prieur, qui voulait sans doute cacher à l'étranger le jeu de sa physionomie. C'est un artifice familier aux femmes et aux diplomates.

Cette précaution ne pouvait déplaire à un homme qui désirait précisément la même chose. Il fit deux pas en regardant autour de lui, et peu à peu sa vue s'accoutumant aux ténèbres, il

distingua tous les détails de ce théâtre bizarre sur lequel allait se jouer une scène que le lecteur ne jugera peut-être pas indigne de sa curiosité.

IX

LE FRÈRE PARLEUR.

Le lit à colonnes d'ébène tordues et sculptées s'élevait dans l'angle de la chambre. Le roi y chercha tout d'abord son interlocuteur, ne pouvant croire qu'un prieur en santé voulût recevoir une visite dans de pareilles ténèbres. Mais le prieur était assis sur une chaise, ou plutôt sur une estrade, car la chaise était un véritable monument, proportionné à la masse qu'il devait supporter.

Ce prodigieux prieur captiva l'attention du roi au point que, durant plusieurs secondes, il ne regarda autre chose dans la chambre. Ga-

brielle n'avait pas exagéré : jamais personnage mythologique, jamais fétiche de l'Inde ou lettré chinois, jamais bête engraissée pour les sacrifices n'avait acquis ce développement formidable.

Une section du volet qui s'ouvrit alors dans sa partie supérieure laissa entrer environ un pied carré de jour qui éclaira d'en haut la victime résignée de cet embonpoint pantagruélique.

Le crâne du prieur enfermé dans une noire calotte ne paraissait plus exister, on ne voyait que deux yeux flottants au milieu des amas adipeux qui recouvraient jusqu'aux tempes. Ses joues, d'une épaisseur et d'un poids énormes, tombaient sur sa poitrine qui montait elle-même jusqu'au menton. Ce quadruple menton, trop semblable à un triple goître, nous n'en parlerons pas par civilité; non plus que du ventre, montagne conique à base colossale dont cette ridicule tête faisait le sommet.

Dom Modeste essayait, mais en vain, de croiser sur son ventre deux mains pareilles à deux éclanches; mais les doigts s'entre-désiraient seulement, et leur principale occupation était de se retenir après les fentes de la robe ou de s'accrocher au cordon qui la ceignait.

Le prieur avait les pieds sur un tabouret semblable à une petite table pour la largeur et la solidité. Fortement étayé par des coussins sur sa chaise, il ne pouvait plus faire un mouvement, et ses yeux ternes clignotaient au reflet de ce jour bien faible assurément que l'autre moine avait laissé tomber du haut de la fenêtre.

Quand le roi se fut rassasié de ce désagréable spectacle, il chercha autour de lui le compagnon si fameux de Gorenflot.

Frère Robert, ce devait être lui, avait pris place aux pieds de son prieur sur une escabelle fort basse et disposée de telle façon que, tournant le dos à l'étranger, il était en communication directe avec le visage du révérend, condition indispensable sans doute de l'intelligence et de l'observation nécessaires pour recueillir chaque pensée dans chaque mouvement des traits ou chaque geste des grosses mains.

Frère Robert, enseveli dans sa robe et dans son capuchon, montrait donc au roi un dos convexe tout diapré des plis capricieux de la robe monacale, ce dos bombé devait être immense; à en juger par la surface de sa convexité. Presque à la hauteur des épaules, le roi apercevait les genoux anguleux de frère Robert, et pourtant

cette posture extraordinaire, cette nature si opposée à celle du prieur, cet entrelacement industrieux de deux grands bras et de deux immenses jambes pelotonnés sous un immense dos rond, ce squelette d'araignée habillé d'une étoffe de bure grise, ne furent pas ce qui piqua le plus vivement la curiosité de Henri.

L'escabeau ou plutôt la petite table sur laquelle le prieur posait ses gigantesques pieds, servait de point d'appui à quantité d'objets bizarres sur lesquels se porta la vue du roi. On y voyait de la cire rouge et molle telle que l'emploient les modeleurs, des ébauchoirs de statuaire, une écritoire et une plume, une petite ardoise, un compas, deux ou trois volumes, du parchemin roulé, une petite fiole contenant une liqueur noirâtre, et une longue baguette de coudrier, qui contribuait à donner à tous les détails de cette scène certain air magique qui sentait singulièrement son capharnaüm de sorcier.

Tout à coup l'oreille du roi fut frappée par une voix rauque et criarde en même temps, une voix fêlée qui semblait écorcher chaque parole à sa sortie d'un gosier raboteux. Cette voix psalmodia sur le ton banal d'un cri de crieur public la formule suivante :

« Est prié le visiteur de consulter l'avis général contenu au présent tableau, et d'excuser l'infirmité du révérend père prieur des Génovéfains, qui reçoit avec une humble salutation l'honneur de sa visite. »

En même temps, et avant que le roi ne se fût remis de l'effet que cette abominable voix venait de produire sur ses nerfs, l'un des deux grands bras de l'araignée se détacha du corps par un mouvement en arrière semblable au jeu d'une mécanique, et tendit au roi stupéfait un petit tableau encadré de bois de chêne, sur lequel il lut les lignes suivantes tracées en caractères d'imprimerie :

« Les personnes qui visitent le R. P. prieur sont prévenues que Dieu l'ayant affligé d'une paralysie de la langue, il en est réduit à transmettre sa pensée aux interlocuteurs par la voix d'un frère habitué à le comprendre.

« Ces personnes sont priées de s'adresser directement dans la conversation au prieur, et jamais au frère interprète, afin d'éviter toute confusion. En effet, ce dernier est forcé, pour traduire exactement, d'employer toujours le pronom *je*, comme le prieur ferait lui-même s'il pouvait parler. Il est donc important que

les visiteurs soient pénétrés de cette idée qu'ils ne parlent effectivement qu'avec le prieur, lequel leur répond en réalité; la voix est empruntée, sans doute, mais sa pensée lui est propre. »

Quand le roi eut achevé de lire ces étranges lignes, frère Robert, comme s'il eût supputé lettre à lettre le temps nécessaire pour faire la lecture, allongea de nouveau sa main, reprit le tableau sans cesser de tourner le dos, et le replaça sur la petite table, aux pieds de son prieur.

Alors il tendit à celui-ci la baguette de coudrier, que dom Modeste prit machinalement de sa grosse main, et redressa la tête pour entrer en communication plus directe avec le prieur.

La baguette s'agita bizarrement entre les doigts de Gorenflot, frère Robert traduisit sur le champ de sa voix nasillarde et sans nuances :

— C'est un honneur inespéré pour moi de recevoir ici l'illustre chevalier de Crillon que Dieu veuille garder de tout mal.

Ayant ainsi parlé, le frère parleur baissa la tête, et, en attendant la réponse qui allait se produire, prit un peu de cire qu'il com-

mença de pétrir entre ses doigts avec une extraordinaire vivacité.

« Il paraît que je suis bien Crillon, pour ces moines, pensa Henri IV. Ils feignent, du moins, de me croire Crillon. Ou ils me trompent ou je les trompe. En dépit de leurs simagrées, nous verrons s'ils sont plus Gascons que moi, et lequel de nous deux forcera l'autre à se compromettre. »

— C'est un grand plaisir, répondit-il avec onction, pour votre hôte de converser avec un religieux si célèbre par son esprit et sa sagesse.

Gorenflot cligna béatement des yeux; frère Robert, ayant relevé la tête, répondit :

— Que désirez-vous de moi?

— Beaucoup de choses, dit le roi en s'approchant comme pour voir d'un peu plus près tout l'étalage du frère parleur.

Celui-ci toucha le pied du prieur, qui semblait sommeiller. La baguette s'agita vivement aux mains de Gorenflot. Robert s'écria avec une égale vivacité :

— M. le chevalier de Crillon voudrait-il bien s'asseoir?

Le roi s'approchait toujours.

— Là! dit précipitamment le frère Robert; là, derrière, sur le fauteuil.

Et en même temps son bras interminable indiquait au roi un fauteuil placé en face de celui de dom Modeste, mais immédiatement derrière l'escabeau du parleur. Le roi recula pour s'y placer bien à regret.

— Crillon a été indiscret, se dit-il.

La baguette de Gorenflot parla. Robert traduisit :

— Quelle est la première de ces questions que vous avez à m'adresser ?

— Elle est relative à mon maître le roi Henri IV. Ce prince a su les bons conseils que vous donniez souvent à une personne pour laquelle il a de l'estime, et il me charge de vous en remercier. Mais il voudrait savoir en même temps comment vous avez appris que c'était le roi qui fréquentait la maison de mademoiselle d'Estrées.

Les yeux de Gorenflot s'écarquillèrent. Robert, en fourrageant ses ustensiles sur la table, heurta encore une fois la sandale de Gorenflot, et aussitôt la baguette s'agita :

— Tout le monde connaît le roi, répondit le parleur, et il suffit d'une personne qui l'ait reconnu allant à la maison d'Estrées, si voisine de notre couvent, pour nous avoir donné avis de sa présence.

« En voilà bien long, pensa le roi. Est-ce que deux ou trois coups de baguette jetés dans l'air, à droite et à gauche, peuvent signifier tant de choses? »

Il ajouta tout haut :

— Je croyais que peut-être, en raison même du voisinage, vous auriez pu voir vous-même passer le roi, et par conséquent, l'ayant reconnu, le signaler à mademoiselle d'Estrées.

— Je n'ai jamais vu Henri IV, traduisit Robert; donc, si je le voyais, je ne pourrais le reconnaître.

Cette réponse, au lieu de satisfaire Henri, redoubla, on le comprend, ses défiances. Tout ce dialogue, échafaudé sur des signes et des clins d'œil, lui paraissait d'ailleurs invraisemblable. Rompant la conversation :

— Permettez, s'écria-t-il, mon révérend père, que je vous fasse part d'une réflexion qui m'arrive.

— Faites, dit Robert, pétrissant sa cire sous son capuchon.

— C'est tellement admirable de vous voir vous exprimer avec tant de facilité par l'intermédiaire du frère parleur, que je demande à me remettre de l'émotion que j'en éprouve... Mais...

Le capuchon s'agita et le dos se recroquevilla comme celui d'un chat qui se roule.

— Mais, poursuivit le roi, il me semble que le révérend père pourrait converser aussi fructueusement et plus secrètement avec ses visiteurs... S'il voulait, puisqu'il n'est point paralysé des mains, écrire sur l'ardoise que je vois à ses pieds, tout intermédiaire lui deviendrait inutile, et sa pensée conserverait la fleur même de son épanouissement... cette fleur fugitive qu'on appelle le mystère.

Un certain malaise se peignit sur les traits boursouflés du prieur ; sa baguette oscilla mollement entre ses doigts.

— Ma paralysie, dit Robert, n'est malheureusement pas bornée à la langue, elle gagne souvent les mains.

— Par toutes deux, répondit le roi.

— La droite particulièrement, et je n'écris que de celle-là, glapit frère Robert.

— C'est fâcheux, mon révérend, parce que beaucoup de choses importantes pourraient vous être confiées par vos visiteurs, qui les gardent, se défiant du tiers qui les écoute.

Henri croyait forcer le capuchon à une révolte, mais Robert continua de modeler sa figurine avec la même tranquillité. Après avoir

levé la tête pour prendre la réponse du prieur, qui remuait incessamment sa baguette avec des circonvolutions variées :

— M. le chevalier, répondit-il sans trouble, et avec sa psalmodie ordinaire, la méthode que j'ai choisie pour correspondre avec le monde est la meilleure par sa promptitude et sa sûreté. J'ai instruit le frère que vous voyez à comprendre mes signes et mes gestes ; la science mimique est une de celles que j'ai le plus curieusement étudiées. Depuis Cadmus, qui inventa l'écriture, jusqu'à nos jours, il s'est produit environ six mille cinq cents systèmes d'interprétations pour remplacer la parole.

« Les Égyptiens y étaient maîtres passés. Vous aurez entendu parler de leurs hiéroglyphes. Je trace avec ma baguette des signes et des figures qui ont quelque rapport avec ces hiéroglyphes fameux, dont un seul équivaut souvent à une phrase tout entière.

« Il y a dans les alphabets indiens certains caractères d'une valeur aussi importante. Bien plus, mes études se sont portées sur les correspondances animales. Vous n'êtes point sans avoir observé, monsieur le chevalier, que toutes les bêtes de même espèce se comprennent

à merveille, non point par le cri, qu'elles n'emploient qu'à distance, mais par des tressaillements, des mouvements de jambe ou de pied, des signes de tête ou d'oreille, des froncements de sourcils, des lèvres, et par exhibition des dents. Ce dernier moyen surtout est leur catif agent favori de correspondance et fournit à l'homme lui-même des métaphores pour son langage. On dit : montrer les dents. Vous aurez parfois entendu prononcer ce mot.

— J'ai même vu se faire la chose, dit le roi, qui admirait l'ingénieuse prolixité de cette réponse, et ne savait s'il devait rire ou se fâcher. On m'a beaucoup montré les dents, révérend prieur.

— Il résulte, poursuivit le frère parleur, que de toutes ces matières élémentaires, soigneusement choisies et analysées, je me suis composé un langage fort riche et fort varié, comme vous le pouvez voir. En effet, il me semble que frère Robert, qui n'est pas un homme d'esprit, tant s'en faut ; je dirai plus, c'est une pauvre intelligence...

Frère Robert courba humblement sa tête sous cette flagellation que lui infligeait le coudrier du prieur.

— Il me semble, continua le traducteur, que

ce bon frère rend assez nettement ma pensée pour vous en donner une idée exacte; assez vivement pour ne pas fatiguer votre attention. J'ajouterai, quant au dernier point que vous avez effleuré, c'est-à-dire le secret de nos entretiens, que depuis longues années frère Robert a communiqué toutes mes pensées à bien des personnes placées dans des positions délicates, aussi délicates pour le moins que la vôtre, monsieur le chevalier, sans que jamais une plainte, un soupçon se soient élevés contre sa discrétion. Je répondrais de moi aussi bien que de lui; mais je réponds de lui comme de moi-même.Du reste, pour peu que le scrupule vous tienne, ne vous croyez obligé à me rien dire; et si vous préférez m'écrire, je saurai seul votre pensée. Seulement, vous serez assez bon pour faire quelques efforts d'intelligence afin d'arriver à comprendre la réponse de ma baguette; frère Robert détournera la tête pendant ce temps-là et ne saura rien de notre conversation.

Après ce discours, dom Modeste reposa sa main fatiguée par le jeu du coudrier. Le frère parleur reprit sa cire et son ébauchoir. Le roi se frotta la barbe en murmurant :

— Décidément, dans ces deux hommes, il y

en a au moins un qui est très-fort ; mais je crois bien qu'il n'y en a qu'un. Lequel?

Il prit son parti sur-le-champ.

— Je suis convaincu, dit-il, et je n'hésiterai plus à tout vous exposer. Si vous ne connaissez pas le roi Henri, du moins Crillon vous est assez connu pour que vous excusiez les boutades de sa franchise. J'avoue que les apparences du mystère dont on s'entoure ici m'avaient inspiré de la défiance.

— Quel mystère? psalmodia frère Robert.

— Ces ténèbres, à peine combattues par un pâle rayon de jour.

— Ma vue est faible, traduisit le parleur.

— L'obstination du frère Robert à cacher son visage.

Le capuchon tressaillit.

— Le frère Robert est disgracieux à voir, dit la voix rauque, et il cache son visage bien moins par amour-propre que par le désir de ne point blesser les yeux d'un étranger.

— Oh! si ce n'est que cela, s'écria le roi, pas de scrupules... Est-ce que nous ne sommes pas tous plus ou moins laids en ce monde?

Et il allongea une main pressée vers le capuchon.

— Montrez-vous donc au chevalier de Cril-

lon, dit frère Robert en s'adressant à lui-même ces mots, que venait de lui envoyer la baguette.

Et du même temps il se tourna lentement vers le roi.

Henri se leva de surprise à l'aspect de ce visage étrange.

Frère Robert avait les joues caves comme s'il eût eu le don de les faire rentrer à volonté dans sa bouche. Ses yeux dilatés occupaient pour ainsi dire toute la tête, sans fournir ni expression ni lumière; la bouche pincée en bec de lièvre disparaissait dans une barbe plus blanche que grise. Un cordon de cheveux frisonnants venait border les sourcils en supprimant le front, et un nez aquilin recourbé jusque dans la bouche achevait de donner à la tête du frère un caractère bestial analogue à la physionomie de certains oiseaux de mauvais augure.

Le roi contempla cette figure qui s'offrait calme et immobile à son analyse. Puis, aussitôt qu'il eut détourné les yeux, pour se livrer à ses réflexions, frère Robert, consultant le prieur :

— Vous voyez que le frère n'est pas beau à voir, dit-il mélancoliquement, et que mieux vaut qu'il se cache. Maintenant, s'il vous plaît, nous

continuerons la conversation, car vous ne m'avez encore rien dit des choses nombreuses que vous annonciez devoir me dire.

Le roi, rappelé à lui par la transparente ironie de ces paroles, répliqua vivement :

— Je l'avoue, et je commence. Il s'agit de l'abjuration du roi.

— J'écoute, traduisit Robert, qui avait repris sa place et la figurine déjà fort avancée.

— Le roi, mon maître, m'a chargé de vous demander pourquoi vous lui faisiez conseiller par mademoiselle d'Estrées de prendre la religion catholique ?

— Parce que c'est la vraie, traduisit Robert.

— Ce n'est pas pour cela, dit vivement le roi, résolu à brusquer l'aventure et à démasquer soit Gorenflot en l'effrayant, soit Robert en l'irritant ; c'est parce que vous voulez servir le roi, ou parce que vous voulez lui nuire.

La prunelle de Gorenflot clignota, et bien que la baguette eût à peine oscillé :

— C'est parce que je veux le servir, fut-il répondu.

— Je ne crois pas, mon père.

Le capuchon fit un mouvement.

— D'où vient ce soupçon?

—Du lit de M. le cardinal de Guise, que j'ai vu en cette maison.

La physionomie de Gorenflot prit une expression de stupide frayeur qui anima le roi dans ses attaques.

— C'est un présent..., dit Robert.

— De la mortelle ennemie du roi, dont vous vous dites l'ami.

— On ne peut refuser rien d'une si grande dame.

—Pas même le couteau de Jacques Clément, si elle l'offrait, dit le roi.

Gorenflot trembla, pâlit, ouvrit la bouche. Frère Robert se redressa.

— Elle ne me l'eût pas offert! traduisit-il, avant que ni geste, ni clin d'œil, ni baguette n'eussent fonctionné. M. le chevalier de Crillon a tort de suspecter mon attachement et mon respect pour le roi.

— On ne peut pas aimer à la fois la duchesse de Montpensier et le roi Henri IV! s'écria le roi; et plus on s'efforce de chercher à le prouver, plus on devient suspect; et une fois qu'on est suspect à Crillon de trahison envers son maître, Crillon parle haut, et sa parole peut passer pour une menace... Gare aux menaces

de Crillon! car il représente le roi et sait tout ce qui se passe dans les couvents.

A ces mots, prononcés avec une voix vibrante et irritée, Gorenflot, en proie à l'épouvante, se leva sur sa chaise, agita son bras et roula des yeux effarés qui semblaient supplier frère Robert, puis il retomba immobile en poussant une exclamation douloureuse.

— Tiens! le muet parle! s'écria le roi.

— Il ne parle pas, il crie, répliqua vivement frère Robert, en se tournant vers Henri, avec une émotion qui, pendant une seconde, changea toute l'expression de son visage, toute l'attitude de son corps, et le rajeunit de dix ans.

— Oh! pensa le roi frappé d'une révélation soudaine, est-ce possible? mon Dieu!... je jurerais que je viens de voir Chicot, si, il y a deux ans, je ne l'avais tenu mort entre mes bras!

Tandis que frère Robert s'empressait auprès de son prieur à moitié évanoui, et lui faisait respirer la liqueur du flacon, le roi s'absorbait de plus en plus profondément dans les réflexions que tant d'étrangetés avaient fait naître dans son esprit.

Ce n'était plus de la curiosité qui l'animait, ce n'était plus même cet instinct de conservation qui s'appelle génie chez les grands hommes,

pour qui le salut du corps n'est rien en comparaison du salut de leur fortune. Henri ressentait une ardeur immodérée de connaître ou plutôt de retrouver un homme dans le fantôme qu'un caprice du hasard peut-être venait d'évoquer pendant un moment devant lui. Il lui semblait qu'en poursuivant cette œuvre, il dépasserait le but ordinaire des efforts de la simple humanité. Faire d'un homme une ombre, c'est aisé, dit Hamlet, mais il est moins facile de solidifier, de vivifier une ombre fantastique.

Pourquoi le prieur avait-il manifesté une pareille terreur? Pourquoi frère Robert avait-il lui-même changé ainsi de visage? Qu'allait-il résulter de cet entretien commencé dans une simple spéculation d'intérêt privé?

Gorenflot bâillait et suffoquait comme un phoque aux derniers abois. Frère Robert se montrant à découvert, comme pour effacer tout soupçon chez le roi, avait repris sa figure d'oiseau et en variait à chaque instant, dans chaque grimace nouvelle, le type et l'expression de façon à ressembler à trente personnes ou plutôt à trente bêtes différentes en une demi-heure, affectation qui plus que jamais captiva l'attention du roi.

Le frère parleur, s'en apercevant, remit tant

bien que mal Gorenflot en équilibre, avec quelques soins qui ressemblaient à des gourmades. Il lui rendit la baguette, se rassit sur l'escabelle, et poussant un hum! hum! d'appel pour inviter le roi à reprendre la conversation :

— Je suis mieux, dit-il de la part du prieur hébété, et en état de répondre aux questions de l'illustre chevalier de Crillon. Mon cœur sensible s'est ému des soupçons et des menaces d'un si noble personnage. Mais j'ai appelé à Dieu des injustes reproches qui m'étaient adressés. Dieu m'a fortifié. Causons, monsieur le chevalier, causons !

Rien n'eût pu distraire Henri de sa contemplation. Au lieu de répondre au prieur, il s'approcha de Robert, le regarda d'un air à la fois affectueux et triste, et appuyant une main sur son épaule décharnée :

— Regardez-moi encore comme tout à l'heure, dit-il, je vous en prie.

La baguette de Gorenflot s'agita convulsivement en décrivant festons et paraboles.

— Le révérend père, s'écria frère Robert avec une voix de chat irrité, demande si monsieur le chevalier est venu ici perdre son temps

à se moquer d'un pauvre moine disgracié de la nature. Ce n'est ni charitable ni décent.

Et il accompagna ces mots d'un coup d'œil oblique, en laissant voir un quart de figure tellement grotesque et disloquée, que le roi demeura debout, découragé, rêveur, et n'insista plus.

— Il faut m'excuser, dit-il en se rasseyant derrière frère Robert. Il faut me pardonner d'avoir un moment troublé la sérénité du révérend prieur par des menaces. La qualité d'ami de madame de Montpensier ne saurait être qu'un sujet de suspicion et de colère pour l'ami du roi de France, et Crillon est un ami fidèle de ce prince.

— Moi aussi, répliqua le traducteur, au nom de Gorenflot qui peu à peu se calmait.

— Rien ne le prouve, dit Henri avec douceur, et tout prouve le contraire. Vous dirigez la conscience d'une jeune fille que le roi aime tendrement, et au lieu de laisser cette jeune fille céder aux sentiments favorables que peut-être le roi lui avait inspirés, vous l'en détournez en vous servant d'elle comme d'un levier politique pour déplacer toutes les résolutions du

roi. Ce n'est point là un acte d'amitié. Ne vous en vantez pas. Non, le roi n'a pas d'amis en ce couvent, et c'est dommage. Entouré de piéges comme il l'est, guetté par des ennemis implacables, peu aimé de ses amis mêmes, il lui faut bien du courage, bien de la confiance en Dieu pour continuer la lutte qu'il a entreprise. Oh non ! il n'a pas d'amis.

Frère Robert, après avoir consulté la figure boursouflée de dom Modeste :

— Vous calomniez bien des honnêtes gens, monsieur le chevalier, dit-il, et vous vous oubliez vous-même. Tout à l'heure vous vous annonciez comme un fidèle ami de Henri IV.

— Oh ! moi, cela ne compte pas, dit le roi, rappelé à son rôle.

— Crillon ne compte pas !... et Rosny ! et Mornay ! et d'Aubigné !... et Sancy !

— Rosny a de grandes qualités, mais il aime un peu le roi pour le gouverner. Mornay est un homme dur et sans indulgence. Sancy a rendu d'énormes services à Sa Majesté, mais si énormes qu'elle en sent le poids... peut-être parce qu'il le lui fait sentir. Quant à d'Aubigné..., celui-là aime Henri IV comme un enfant aime son chien ou son passereau, pour lui arracher les plumes ou lui tirer les oreilles.

—Qui aime bien châtie bien, dit frère Robert d'une voix caverneuse.

— Tenez, poursuivit le roi avec un regard pénétrant, de tous les amis que ce pauvre roi a eus, je ne m'en rappelle qu'un. Oh! celui-là, une perle d'ami! L'ami qui châtiait aussi, mais avec un rire si joyeux, avec une patte de velours si spirituellement armée de griffes innocentes!... C'était là un ami du roi! Mon révérend père, je ne l'oublierai jamais.

En parlant ainsi, Henri se penchait vers le capuchon de frère Robert, qui plongeait à mesure que le regard et le souffle de son interlocuteur se rapprochaient de lui.

— Quel était donc ce phénix? murmura la voix qu'on eût dite émue, tant elle avait pris de soudaine douceur.

— C'était un bon gentilhomme de Gascogne, un compatriote du roi, un brave, un sage, l'âme de Brutus dans le corps de Thersite, la probité d'Aristide et la froide valeur de Léonidas.

— M. le chevalier est lettré, dit le frère Robert, dont le capuchon tremblait comme la parole. *Habemus Crillonem non inficetum,* eût dit Caton.

— Frère Robert, vous êtes bien savant vous-même, cria le roi entraîné vers cet homme

par un élan de l'âme qu'il ne pouvait maîtriser.

Le frère parleur saisit aussitôt le tableau placé aux pieds du prieur, et de ses longs doigts crochus montra au roi la phrase suivante :

« Il est important que les visiteurs soient pénétrés de l'idée qu'ils ne parlent effectivement qu'avec le prieur. La voix est empruntée, mais sa pensée lui est propre. »

Henri, ayant lu, répondit en regardant la masse inerte qui gisait dans le fauteuil du prieur:

— C'est vrai. Mais vous conviendrez qu'on pourrait s'y tromper. J'en reviens à mon ami; je veux dire à l'ami du roi. Mais il était aussi le mien, et vous ne serez pas étonné de m'entendre quelquefois dans la conversation employer le pronom *je*, comme notre excellent frère parleur.

La baguette parla.

— Continuez, nasilla Robert; le panégyrique de ce gentilhomme que vous dites si dévoué au roi m'intéresse au suprême degré. Amitié ! *Rara avis in terris!*

— Oiseau bien rare, en effet, dit le roi. Mais elle était la vertu dominante de ce brave dont

nous parlons. Il avait eu d'abord pour le feu roi, pour Henri III, une de ces amitiés dévouées comme jamais peut-être souverain n'a su en inspirer : sollicitude constante, soins éclairés, vigilance pour la conservation de la couronne souvent menacée, vigilance plus sublime encore pour la défense des jours précieux de son roi.

Un rire strident, pareil à un gémissement funèbre, gronda un moment sous le capuchon comme dans la profondeur d'une caverne. Quant au visage du prieur, il s'était couvert d'une pâleur morne, et pour cette fois assurément sa physionomie exprimait une idée.

— De quoi ont servi cette sollicitude, ces soins et cette vigilance? murmura le frère parleur en s'abîmant dans une prostration douloureuse.

— Dieu avait compté les jours du pauvre roi, dit Henri avec une solennelle gravité; le dévouement d'un homme ne peut rien contre les desseins de Dieu. Mais j'oubliais, s'écria-t-il tout à coup dans une de ces inspirations du génie, que je fatigue vos oreilles du récit de douleurs qui ne sont pas les vôtres; j'oubliais que je parle à des amis de madame la duchesse de Montpensier, et que la mort du feu roi n'a pas

causé grand deuil dans les couvents de France.

La sévère figure du frère parleur se dressa tout à coup comme si elle allait protester par un cri contre cette accusation. Henri attendait avec impatience l'effet de sa ruse. Mais frère Robert se rassit lentement sans avoir proféré une parole, et la baguette de Gorenflot ayant tracé quelques signaux, le traducteur ajouta :

— Ne parlons plus politique, s'il vous plaît, M. le chevalier.

— Ce n'est point de la politique, c'est de l'histoire, répliqua le roi. L'histoire du gentilhomme gascon qui vous intéressait tout à l'heure se lie étroitement à celle des rois Henri III et Henri IV. En servant le premier de ces princes, notre ami obéissait à une sorte d'intérêt personnel. Il servait sa propre haine.

— Ah! sa haine..., interrompit le capuchon. Cet homme parfait avait donc des passions terrestres?

— Beaucoup, et c'est pourquoi il fut si grand et si bon. Les faiblesses de l'âme sont comme ces coussinets de chair molle que la sage nature a placés autour des tendons et des muscles. Ils amortissent la trop grande violence des mouve-

ments, qui sans cela deviendraient brutaux, et ils préservent les ressorts eux-mêmes d'un frottement qui les aurait trop vite usés. Les faiblesses d'ailleurs procurent à l'âme des satisfactions et la font consentir à habiter sur terre, insipide séjour, si parfois on n'y rencontrait un peu de variété.

Le capuchon approuva.

— Je répète cette phrase pour l'avoir trouvée belle, dit le roi. Elle n'est pas de moi. Notre ami la prononçait souvent. Eh bien! puisque voilà ses faiblesses excusées, avouons qu'elles étaient justifiables. Il haïssait mortellement un homme qui l'avait offensé, offensé sans cause et d'une façon cruelle. Peut-être, si l'objet de cette haine eût été un simple particulier en dehors des événements de cette époque, le rôle du gentilhomme gascon en eût été amoindri; l'offense eût été payée de quelque coup d'épée obscur au coin de quelque carrefour. Mais l'ennemi de notre ami était un grand personnage, un très-grand et très-puissant prince; c'était, voyez la bizarrerie du sort, un formidable ennemi du roi Henri III, en sorte que tout en faisant ses affaires personnelles, le Gascon travaillait à celles de son maître. Je vous dirais bien le nom de ce prince qui fit tant de

mal à Henri III, mais vous avez ici dans votre maison certain lit qui me ferme la bouche.

— Parlez toujours, M. le chevalier, traduisit le frère parleur.

— Ce prince était de l'illustre maison de Guise, frère des Guises tués à Blois et de madame de Montpensier, votre amie. Il s'appelait et s'appelle encore M. le duc de Mayenne. Jadis conspirant contre Henri III, il guerroie aujourd'hui contre Henri IV. C'est là l'ennemi que combattait à outrance notre ami le Gascon. Ce fidèle, ce brave, ce spirituel... Cherchez bien, mon révérend, il n'est pas que vous ne sachiez un peu de qui je veux parler... et si vos souvenirs venaient à faillir, interrogez le frère Robert, il vous donnera peut-être des renseignements sur l'homme incomparable qui, je l'ai dit, fut le seul véritable ami de Henri de Navarre, aujourd'hui roi de France.

A ces mots, prononcés avec toute l'adresse et toute la véhémente chaleur de ce grand esprit, que fécondait un si grand cœur, l'étonnement stupide de Gorenflot fut poussé au comble. Ses yeux désorientés interrogèrent ardemment le frère Robert et le supplièrent d'intervenir en un si cruel embarras.

Celui-ci, après avoir réfléchi longtemps, malgré tous les titillements de la baguette.

— Je ne sais pas encore très-bien, dit-il, de qui M. le chevalier veut parler. Cette accumulation de louanges m'a d'abord fait perdre la voie. Si le personnage dont on s'occupe eût été un humble serviteur du feu roi, bien caché dans sa vie et ses actions, bien obscur, et... bien vite oublié... peut-être l'eussé-je reconnu plus facilement...

— Obscur!... s'écria le roi, obscur, celui qui, du temps où vivait la pauvre dame de Monsoreau, a aimé et servi Bussy d'Amboise contre le duc d'Anjou!... Mémorable et touchante histoire, que n'oublieront jamais ceux qui l'ont sue une fois! Humble! celui qui tua de sa main Nicolas David et le capitaine Borromée, deux terribles champions des Guises!... Oublié! celui dont la seule mémoire soulève, à l'heure qu'il est, des soupirs dans le sein de son roi... et qui, s'il était là, pourrait voir dans mes yeux combien on l'a aimé, combien on l'aime toujours, et comment on le pleure!...

Le roi prononça ces paroles avec un cœur brisé, les larmes roulaient dans ses yeux.

Le frère parleur se retourna furtivement, et surprit sur le visage de Henri cette loyale et glo-

rieuse émotion ; puis, baissant de nouveau la tête, il répondit d'une voix entrecoupée.

— Les faits que vous venez de citer, M. le chevalier, m'ont éclairé complétement. La personne dont il s'agit est bien celle que j'avais soupçonnée d'abord. Ne s'appelle-t-elle pas...

— Chicot ! s'écria le roi d'une voix éclatante, comme s'il appelait.

Le capuchon ne frissonna point ; mais Gorenflot, à ce nom, trembla sur son fauteuil comme un dieu de Jagrenat déraciné de sa base.

— Oui, dit le frère parleur froidement, c'est le nom que portait celui dont vous parlez, et nous nous comprenons parfaitement. Les louanges dont vous l'honorez me sont douces venant du grand chevalier Crillon ; elles me sont douces, parce que... je fus honoré aussi de l'amitié de M. Chicot.

Rien ne pourrait rendre l'expression que prit ce nom en passant par les lèvres du frère parleur.

— Vous avez été son ami ? demanda le roi. Je me rappelle... vous êtes ce moine, son compagnon... Mais pardon, je croyais qu'autrefois on vous nommait Panurge.

— Panurge, ce n'était pas moi, c'était notre âne, traduisit Robert, et il est mort, mort comme M. Chicot. Car M. Chicot est mort, cela est bien connu. Plusieurs gens de guerre me l'ont annoncé, et, au fait, qui peut mieux le savoir que vous, M. le chevalier, puisque vous n'avez presque jamais quitté le roi, et que c'est près du roi que mourut M. Chicot?

— Oui, dit le roi.

— Vous y étiez peut-être? demanda frère Robert.

— J'y étais.

Un silence profond accueillit ces paroles. Frère Robert interrompit un moment son travail de modeleur et rêva; puis, obéissant à la baguette :

— Je profiterais volontiers, traduisit-il, de l'occasion qui se présente pour obtenir quelques détails sur la mort de ce pauvre M. Chicot. Fournis par un témoin oculaire, ils auront une valeur bien précieuse pour son ancien ami. Est-ce que vous auriez l'obligeance de m'en conter l'histoire, M. le chevalier?

— Volontiers, mon révérend. Chicot avait suivi la fortune du roi Henri IV au moment où tout le monde hésitait, et ses offres de service avaient été d'autant plus agréables au nou-

veau roi, qu'il en savait toute l'importance, ayant par lui-même éprouvé combien Chicot devenait un dangereux adversaire lorsqu'il persécutait quelqu'un pour défendre son maître. Seulement Chicot ne fut pas pour Henri IV ce compagnon de tous les instants, ce commensal, cet ami antique qui couchait dans la chambre, mangeait à la table et participait à tous les secrets de la vie du maître. Chicot avait l'habitude de cette grande et splendide existence du roi Henri III. Le lit de Henri IV était dur, sa vaisselle d'argent était souvent mise en gage et remplacée par des écuelles de terre chichement garnies.

Henri, par cette attaque indirecte, allusion amère à sa mauvaise fortune, espérait amener quelque découverte de l'adversaire, mais frère Robert répondit flegmatiquement :

— Il est vrai que Chicot était cupide, avare, gourmand et efféminé. Ce sont là des faiblesses excusables dans les hommes de trempe vulgaire et de condition obscure. Il avait été gâté d'ailleurs par la fréquentation de Sa Majesté Henri III, ce prince généreux, fastueux, magnifique, la main la plus facile à s'ouvrir, le cœur le plus reconnaissant, le monarque par excellence ! Le feu roi, qui toujours se dépouilla pour

enrichir ses serviteurs, qui toujours prit sur sa table le pain sec pour offrir à ses amis les faisans sur leur plat d'or; le feu roi, qui était vaillant et fort, s'oubliait lui-même comme tous les grands cœurs... Il avait gâté son ami Chicot !... Ce gentilhomme était devenu malhonnête sans doute, et matériel. Pardonnez, Seigneur, au monarque et à son humble serviteur.

Gorenflot baissa la tête, frère Robert glissa de son escabeau, il s'était agenouillé.

Le respect avait gagné Henri lui-même. Ce coup qu'il avait voulu porter dans une louable intention, lui était revenu sensible et direct en plein cœur.

— Je crois bien plutôt, répondit-il vivement, que le gentilhomme gascon ne voulut point nouer de familiarité avec Henri IV pour ne pas affaiblir ses souvenirs, pour ne point faire succéder à sa tendresse envers le feu roi une tendresse nouvelle : certaines amitiés sont un culte que les belles âmes entretiennent religieusement.

— Peut-être, répliqua le traducteur. Mais vous avez promis quelques mots sur les derniers moments de M. Chicot.

— Il combattait à la journée de Bures en vaillant soldat. Toujours ardent à se venger de

M. de Mayenne, il fit prisonnier son ami, son parent, le comte de Chaligny, et tout triomphant me l'amena.

— A vous, M. de Crillon ? interrompit Robert, ou au roi ?

— J'étais si près du roi qu'il l'amenait à nous deux. « Tiens, dit-il joyeusement, Henri, voilà un cadeau que je te fais. » Et il poussa Chaligny à mes pieds.

— Il tutoyait le roi ?

— Il ne tutoyait que le roi. Ces mots firent rire; le comte de Chaligny furieux se retourna, et de son épée, que le généreux Chicot lui avait laissée, il lui fendit la tête.

— Je ne suis qu'un moine peu instruit des lois de la guerre, murmura le frère Robert; mais il me semble que cette action fut lâche.

— Elle fut infâme.

— Et... le blessé... ?

— Chicot tomba. Je le fis panser, soigner par de bons chirurgiens.

— Chez vous... dans votre tente, n'est-ce pas, M. le chevalier? demanda Robert.

— Dans ma tente..., dit le roi embarrassé, je n'en avais pas toujours.

— Dans le logis du roi, enfin... le roi logeait

toujours quelquepart... Lorsque le roi Henri III était en campagne, Chicot, il me l'a dit, fut souvent blessé près de lui, et toujours il fut soigné chez le roi. Il couchait à ses pieds... c'est le privilége des chiens fidèles.

Le roi rougit... ses yeux si loyaux et si brillants se troublèrent. Un remords soulevé par ces paroles si simples monta lentement de son cœur à ses lèvres et il balbutia :

— C'est vrai... j'oubliai de faire panser Chicot chez moi; je l'avais envoyé dans une maison sûre... J'appris qu'il s'affaiblissait tous les jours... et enfin... on vint me prévenir qu'il était au plus mal.... J'accourus... il était mort...

— De vous, c'était naturel, M. le chevalier, mais de la part du roi Henri IV... Oh! si Chicot eût couché aux pieds du roi, murmura Robert d'une voix lugubre et déchirante, il eût eu du moins l'ineffable bonheur de rendre le dernier soupir en bénissant son maître, et tous ses services eussent été assez payés!

Le roi courba le front, en proie à une émotion que jamais peut-être il n'avait ressentie.

— Enfin, continua Robert d'un ton solennel et les yeux fixés sur dom Modeste, M. de Chicot

est mort. Paix à son âme. C'était un homme de bonne volonté, comme dit l'Écriture; et félicitons-le maintenant qu'il n'est plus au service des grands de la terre !

En parlant ainsi, le frère soulevait dans sa main la figurine presque achevée. Le roi la vit et fut frappé.

La figurine le représentait lui-même dans un costume de cérémonie avec sa large barbe et son long nez célèbre. C'était sa taille, son allure martiale et dégagée. Il était agenouillé, tenant en ses mains un missel sur lequel on lisait le mot : Messe.

Le roi, saisi de stupeur à la vue de ce merveilleux travail, exécuté dans les intermittences du dialogue et des observations du frère parleur, joignit les mains et se penchant sur la statuette pour la voir de plus près :

— Mais c'est mon portrait, s'écria-t-il. Vous voyez bien que vous me connaissez!

Frère Robert, sans se retourner, écrivit rapidement avec la pointe de l'ébauchoir :

CRILLON. — EQUES. — MDXCIII.

Le roi se tut encore une fois, jeté loin du but par cette inaltérable présence d'esprit. Mais il

se préparait à prendre sa revanche lorsque la porte de la chambre s'ouvrit, l'enfant qui avait amené Henri chez dom Modeste accourut hors de lui et dit quelques mots tout bas au prieur.

Gorenflot devint violet ; on eût dit qu'il allait être foudroyé d'apoplexie.

Frère Robert, sans se troubler, feignit de consulter son prieur et dit au roi :

— Il serait peut-être désagréable au chevalier de Crillon de rencontrer ici la personne qui nous rend visite. Montez le petit degré, monsieur, il aboutit à la chambre de frère Robert. J'y ferai conduire par une autre porte l'ami qui vous attend là-haut. Allez, et tâchez de vous persuader que le roi a des amis ici.

Le roi tressaillit et regarda les deux moines comme pour leur demander s'ils comptaient le prendre dans un piége.

La main sur son épée, il monta l'escalier à reculons, l'œil toujours fixé sur le prieur et son acolyte. Il atteignit bientôt la chambre désignée, s'y enferma, et presque aussitôt vit entrer Crillon par une autre porte donnant sur le corridor.

— Sire ! comme vous êtes pâle ! s'écria le chevalier. Est-ce que vous savez déjà son arrivée en cette maison ?

— L'arrivée de qui?

— Mais, de la duchesse.... de madame de Montpensier.

— Elle ici!... Tu l'as vue!

— Avec quatre Espagnols, deux gentilshommes, son écuyer et un petit jeune homme inconnu. Soyons sur nos gardes, sire, en attendant le retour de Pontis et notre renfort.

— Voudrait-il se venger ainsi de mon ingratitude? murmura Henri, tout entier au souvenir du mystérieux frère parleur.

— Se venger de vous?... Qui donc, sire?

— Silence!... s'écria Henri. Écoute cette voix.

On entendait distinctement de la chambre le moindre mot prononcé au-dessous chez le prieur.

X

LA DUCHESSE TISIPHONE.

C'était bien la duchesse si célèbre à cette époque qui venait faire visite au prieur des Génovéfains.

Crillon ne s'était pas trompé. Elle avait une suite assez nombreuse pour commander le respect, et, par une barbacane industrieusement percée dans l'épaisseur de l'alcôve du prieur, frère Robert aperçut les Espagnols et le petit jeune homme dont le chevalier avait signalé la visite à Henri IV.

Les deux portes de l'appartement de Goren-

flot s'ouvrirent comme pour l'entrée d'une reine, et frère Robert ayant, sans être aperçu, levé au plafond, par le moyen d'une bascule, certaine trappe qui en diminuait assez l'épaisseur pour que la voix parvînt à l'étage supérieur, la duchesse pénétra chez dom Modeste.

Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de Montpensier, avait quarante et un ans environ, et conservait peu de restes de la beauté de visage dont elle avait été si fière. Des yeux noirs, profonds et méchants, des sourcils épais dont les arcs se touchaient au-dessus d'un nez fin et long, une bouche mince pleine d'astuce et de circonspection, le front fuyant comme celui des vipères, telle était la femme. Elle dissimulait l'inégalité de sa jambe boiteuse par un sautillement gracieux peut-être dans une jeune fille, mais assurément étrange dans une femme dont les cheveux grisonnent. Petite, maigre, elle furetait et rongeait partout comme une fourmi blessée.

Quant à son portrait moral, c'était encore une plus laide image. Ennemie mortelle de Henri III, qui, disait-on, l'avait offensée par de secrets mépris, elle avait saisi l'occasion éclatante du meurtre des Guises, ses frères, tués à Blois, et, à partir de ce moment, avait poursuivi le roi à

outrance, soudoyant des prédicateurs, soufflant le feu de la Ligue, et armant la main du fanatique Jacques Clément, que tout l'accuse d'avoir séduit par les plus honteux sacrifices. Après le meurtre de Henri III, on l'avait entendue s'écrier :

— Quel malheur qu'avant de mourir il n'ait pas su que le coup vient de moi!

Enfin, c'était elle qui, appelant les Espagnols en France, avait depuis la mort de Henri III entretenu la guerre civile, pour faire entrer la couronne de France dans sa maison. Cette furie valait une armée par l'activité de sa haine dévorante et l'adresse infernale de ses combinaisons, qui ne reculaient devant aucun crime. Elle excitait Mayenne, souvent paresseux et tiède; elle l'eût sacrifié lui-même, et comme à cette flamme il fallait toujours un aliment nouveau, Henri IV avait remplacé Henri III. Comme point de mire, c'était sur lui que tout se dirigeait.

Elle entra chez dom Modeste avec une précipitation qui témoignait de son inquiétude et de son impatience. On put voir à l'extrémité du corridor, près de la grande salle, ses gardes espagnols et ses ligueurs qui se promenaient en l'attendant.

— Fermez les portes, dit-elle d'une voix impérieuse à laquelle frère Robert se hâta d'obéir.

Les portes bien closes, il revint humblement et avec tous les signes d'un profond respect s'asseoir aux pieds de son prieur, la cire et l'ébauchoir en main.

La duchesse arpentait la chambre, baissant la tête et frappant de sa houssine les meubles, et lorsqu'elle n'en rencontrait point, sa robe de drap qui traînait sur le plancher derrière elle.

Gorenflot faisait de gros yeux à son parleur, qui le calma par un petit clignement des paupières imperceptible pour tout autre que ces deux hommes si bien habitués à s'entendre.

Le frère parleur, voyant s'agiter la baguette, dit à la duchesse qu'elle était la bienvenue et que sa présence comblait d'honneur et de joie toute la communauté.

Elle, frémissant comme une tigresse en cage :

— Il n'en est pas de même de mon côté, dit-elle, et je ne suis pas venue pour vous faire des compliments, M. le prieur.

— Pourquoi, madame? demanda l'interprète,

— Oh! cela est tellement grave, dit la duchesse en grinçant des dents, que je me suis

demandé si je devais venir ici, ou vous faire venir chez moi.

— Madame la duchesse sait que je ne puis me mouvoir, répliqua frère Robert.

— Vous êtes pesant, c'est vrai, M. le prieur, mais j'ai remué des masses plus lourdes, et je ne sais pourquoi je pense que dix de mes gens vous emporteraient comme une plume soit chez moi, à Paris, soit à la Bastille.

— A la Bastille! s'écrièrent les yeux effarés de Gorenflot.

Mais la voix de frère Robert dit froidement :

— Pourquoi à la Bastille, madame la duchesse?

— Parce que c'est là qu'on s'explique sur des accusations de trahison.

Gorenflot sentit se dresser son bonnet sur ses rares cheveux; une sueur froide perlant à grosses gouttes roula sur les pommettes de ses joues énormes.

— Je ne comprends point, dit frère Robert avec un accent doux et placide.

— Et d'abord, s'écria la duchesse exaspérée, il est impossible de causer ainsi par l'entremise de ce butor!

Elle désignait frère Robert tapi sous son capuchon.

— Ce maraud, ce cuistre, poursuivit-elle en écumant de rage, me traduit vos paroles avec un flegme stupide! Il ne sent donc rien, l'animal brut! Au moins, vous pâlissez, vous, dom Modeste, et vous suez de peur!... Mais lui, c'est une solive, c'est un grès, c'est une carcasse bonne à pendre au plafond d'une sorcière, comme un lézard! Mort de ma vie! je le ferais écorcher vif, si j'étais sûre qu'on trouvât de la peau sur ses os!

Frère Robert, sans se déconcerter, répondit :

— Les reproches que madame adresse à mon interprète sont injustes. Il traduit exactement ma pensée. Il parle comme je sens.

— Vous n'avez pas peur, vous?

— Pas le moins du monde.

— Vous ne suez pas à grosses gouttes?

— C'est ma graisse qui fond à la chaleur.

— Vous ne tremblez pas de vous expliquer avec moi?

— Je ne sais point trembler quand je me sens pur de toute faute. Et, d'ailleurs, ma force me vient d'en haut, et je redoute peu les puissances de la terre.

Rien n'était plus bizarre que cette traduction invraisemblable des émotions qui agitaient

le prieur. Frère Robert parlait du calme et du courage de Gorenflot. Gorenflot semblait près de crouler sous sa chaise, et tous ses traits se décomposaient à vue d'œil.

La duchesse vint à Robert, le saisit par son capuchon et le secouant furieusement :

— Parle-moi toi-même, dit elle.

— C'est défendu, répondit-il en la regardant avec calme.

— Je te l'ordonne.

Frère Robert rabattit son capuce et se tut. On vit la duchesse pâlir et rougir comme si elle eût eu un frein à ronger. Le silence des deux moines l'exaspérait, et elle ne voyait pas le moyen de faire cesser ce silence. Gorenflot, remis de sa frayeur par l'exemple de l'intrépide Robert, semblait lui-même braver la duchesse, et quelque chose comme un ironique sourire épanouissait sa large et pâteuse figure.

— Vous me menacez, je crois, du martyre! s'écria l'interprète d'une voix claire comme l'accent de la trompette. Eh bien! madame, au martyre! au martyre! Nous irons joyeusement au martyre comme frère David que vous avez fait tuer! comme frère Borromée que vous avez fait tuer! comme frère Clément que vous avez...

— Assez!... interrompit la duchesse, assez, vous dis-je!... Qui vous parle de martyre?...

— Vous avez nommé la Bastille...

— J'étais en colère.

— Péché mortel.

La duchesse haussa les épaules.

— Je sais bien que cela vous est égal, dit l'interprète; mais dans les casseroles et sur les grils de l'enfer, vous parlerez tout autrement!...

— Allez-vous prêcher?

— C'est mon métier, c'est ma vocation. Le prophète parla fièrement à la superbe Jézabel. Jézabel fut mangée par...

— Par les chiens; c'est ce que je venais vous dire. Et puisque je suis Jézabel, qui était reine, songez-y bien! nommez-moi les chiens qui me dévorent toute vivante... Mort de ma vie!

— Juron... blasphème; péché mortel.

— Dom Modeste!...

—Je sers le Seigneur!... vous l'offensez, tant pis pour vous.

— Encore une fois! s'écria la duchesse ivre de rage, vous prêchez, mauvais moine, et vous ne répondez pas!

— Et vous, vous insultez, vous hurlez, vous écumez même, et vous n'interrogez pas.

A ces mots, qui firent frissonner de la tête aux pieds Gorenflot, leur éditeur responsable, la duchesse se retourna d'un bond. Elle était effrayante à voir. Ses cheveux tordus, prêts à se dénouer, semblaient siffler comme les serpents de Tisiphone.

— Vous vous oubliez, mon maître ! murmura-t-elle avec un accent farouche. Croyez-vous donc qu'il ne vous reste plus assez de cou pour qu'on vous pende ?

— Nous voilà revenus au martyre, dit froidement Robert ; nous tournons dans un cercle vicieux : *vitiosum circulum tenemus !* Pendez vite ! mais changez de formule ; l'entretien est monotone.

Ce calme dédaigneux abattit soudain la rage de la duchesse.

Elle s'approcha les bras croisés de Gorenflot, et lentement, comme si elle eût pesé sur chaque parole :

— Quel jour suis-je venue vous consulter sur le nouvel embarras que suscitent à la Ligue les états généraux ?

— Il y a aujourd'hui trois semaines, madame, dit l'interprète.

— Que m'avez-vous conseillé de faire?

— Vous le savez aussi bien que moi, princesse.

— Vous m'avez conseillé d'abandonner la cause de mon frère, M. de Mayenne, vous fondant sur ce qu'il avait trop peu de chances pour régner...

— C'est vrai, il en a fort peu, dit Robert.

— Docile à vos avis comme je l'ai toujours été, parce que, il faut l'avouer, vous êtes d'une perspicacité remarquable... Vous m'en avez donné des preuves... vous qui aviez deviné Jacques Clément!...

Gorenflot devint livide.

— Docile, dis-je, j'ai abandonné la cause de mon frère et proposé à l'Espagne le mariage de l'infante avec mon neveu de Guise.

— Rien que de très-naturel là dedans, interrompit l'interprète, puisque le roi d'Espagne veut marier sa fille avec un prince français, et que M. de Mayenne est déjà marié.

— Et puis, la couronne de France, grâce à votre ingénieux conseil, ne sort pas ainsi de la maison de Guise... Certes, le conseil est admirable, et je vous en remercie encore.

— C'est peut-être pour cela, dit Robert, que

vous me proposiez tout à l'heure de me faire pendre?

— Attendez! je n'ai pas fini. Qui a rédigé la proposition de ce mariage au roi d'Espagne? Vous, n'est-ce pas?

— Oui, je vous l'ai dictée après m'en être bien défendu; souvenez-vous-en! Je me défie de l'Espagnol; je vous l'ai assez répété.

— Quel jour suis-je venue vous rendre la réponse du roi d'Espagne, c'est-à-dire son acceptation?

— Avant-hier, en me raillant sur ma défiance...

— Combien de personnes savaient le secret?

— Ah! je ne puis vous le dire, madame.

— Mais je le puis, moi. Il y avait trois personnes dans la confidence : le roi d'Espagne, moi et vous. Je ne parle pas du moine que voici... puisque vous prétendez qu'il ne compte pas.

— Il ne compte pas, en effet, répliqua frère Robert. Eh bien! madame, où voulez-vous en venir?

— A ceci : au lieu de trois personnes instruites de notre combinaison, il y en a cinq aujourd'hui, et savez-vous quels sont les deux nouveaux adeptes?

— Ma foi non, madame. Mais je le saurai si vous me faites la grâce de me le dire.

— L'un s'appelle M. de Mayenne, mon frère; celui surtout qui devait ignorer notre secret.

— M. de Mayenne est instruit! s'écria frère Robert. Eh bien! alors, tout est perdu.

— C'est ce que je disais. Tout est perdu.

— Votre conspiration avorte.

— Oui, dom Modeste, je suis brouillée mortellement avec mon frère... la division est dans notre camp, une guerre sourde s'allume dans notre famille; mais ce n'est encore rien... Devinez par qui M. de Mayenne a été instruit de notre complot?

— Ah! madame...

— Par le roi de Navarre, par le Béarnais, qui lui a hier soir envoyé copie exacte du traité passé entre l'Espagne et moi au sujet du mariage de l'infante.

— Voilà qui est incroyable! s'écria frère Robert avec une grimace intraduisible. Quoi! le Béarnais sait tout?... Qui le lui a dit?

— C'est ce que je venais vous demander, répliqua la duchesse d'une voix sombre, voilà pourquoi mon impatiente colère a commencé par menacer, voilà pourquoi enfin vous me

voyez prête à tout faire, sinon pour réparer le mal énorme que me cause cette trahison, du moins pour découvrir et punir si cruellement le traître que l'horreur du châtiment s'en transmette aux siècles les plus reculés. Est-ce votre avis, dom Modeste?

— Complétement, répondit l'interprète d'un air dégagé.

— Avez-vous quelque idée sur le supplice qu'on pourait lui infliger?

— Nous prendrons, si vous voulez, toutes les tortures des Persans et des Carthaginois, j'en ai un livre assez gros tout rempli, avec commentaires et figures. Quelques-uns de ces supplices sont d'un ingénieux qui surpasse toute imagination.

— Vous me plaisez en parlant ainsi, dit la duchesse avec un rugissement de colère. Mais d'abord...

— Je sais ce que Votre Seigneurie veut dire, d'abord il faut connaître le coupable... *secundo* l'appréhender... *tertio* le convaincre...

— Ce ne sera pas difficile, monsieur le prieur.

— Procédons alors, dit frère Robert en relevant les manches de Gorenflot avec un geste d'empressement bouffon. Quel est-il?

— C'est vous, ou le frère Robert! s'écria la duchesse.

L'interprète se retourna vers madame de Montpensier et lui dit froidement :

— Je ne crois pas.

— Comment...?

— Je crois plutôt que c'est vous ou le roi d'Espagne.

— Quel intérêt aurais-je...? s'écria la duchesse, étourdie de cette audacieuse confiance.

— Et moi, dit frère Robert, quel intérêt?

— On ne sait pas. L'âme d'un moine est une caverne.

— L'âme des rois et des duchesses est un abîme, dit fièrement l'interprète. D'ailleurs, prouvez... Et comme vous ne pouvez pas, comme vous ne sauriez prouver... comme la femme est un esprit faible, pétulant, toujours cherchant les extrêmes quand il est si sage et si facile de demeurer au centre des choses, je vous prouverai, moi, que vous avez des traîtres chez vous.

— La dépêche d'Espagne ne m'a pas quittée.

— Alors l'Espagne vous joue, et a envoyé un double de sa dépêche soit au roi de Navarre,

soit à M. de Mayenne. L'Espagne veut régner en France, sans votre neveu et sans vous ! Elle vous croit trop forte et veut vous affaiblir en fortifiant momentanément votre ennemi Henri IV.

La duchesse réfléchit, frappée de cette idée nouvelle.

— C'est possible, murmura-t-elle.

— C'est certain, et je vous engage fortement à faire écarteler Sa Majesté très-catholique, si mieux vous n'aimez faire décapiter cette perfide Catherine de Lorraine, duchesse de Montpensier, pour la punir de s'être trahie elle-même en prenant l'intermédiaire des Espagnols.

— Vous avez raison, dom Modeste.

— Il fallait faire vos affaires vous-même.

— Cela m'a toujours réussi, et c'est ce que je ferai.

— Il est vrai que vous vous êtes mise aujourd'hui en un grand embarras.

— J'en sortirai.

— Je ne vous demanderai pas comment, de peur que demain vous ne m'accusiez encore d'avoir prévenu le Béarnais... le Béarnais, qui a juré de faire rouer et brûler vifs tous ceux qui ont trempé dans la mort du feu roi !... le Béarnais, dont le triomphe serait ma perte comme la vôtre !

— Pardonnez-moi, la douleur égare...

— Jusqu'à insulter et menacer des amis tels que moi, jusqu'à les suspecter!... Allez, allez, madame, je vous l'avais dit souvent: Rompons! rompons!... Il n'y a plus d'amitié entre gens qui se défient l'un de l'autre.

— Vous vous défiez donc de moi?

— A cause de vos fautes, oui, madame; vous en commettez qui perdront vos amis.

— Je n'en commettrai plus, dom Modeste.

— Vous venez de fortifier Henri IV par une alliance avec l'Espagne, qui vous dépopularise aux yeux de toute la France, par une brouille avec M. de Mayenne, et vous ne vous en relèverez pas.

— Tout cela sera réparé demain.

— Que le roi abjure, et vous êtes perdue, vous et toute la Ligue.

— J'y ai pensé, le roi n'abjurera pas.

— On annonce la cérémonie, à Saint-Denis, pour dimanche.

— Demain le roi sera enfermé dans quelque bonne forteresse.

— Par vous? s'écria frère Robert.

— Oh! non, je n'y essayerai même pas, moi, mais ses amis feront la besogne.

— Ses amis l'enfermeront?

— Ses amis les huguenots. Oui, furieux des bruits qui courent sur l'abjuration de leur chef, ils ont fait un petit complot, et l'enlèvent aujourd'hui même dans la retraite qu'il s'est choisie... chez sa nouvelle maîtresse, mademoiselle d'Estrées.

— Ils ont eu cet esprit?

— On le leur a soufflé. Ils enlèvent donc précieusement Henri IV, le gardent à vue, pour l'éloigner de la messe, leur antipathie, et pendant sa captivité j'aurai regagné les avantages que la trahison de l'Espagnol m'a fait perdre.

— C'est parfaitement ingénieux, interpréta Robert, d'utiliser ainsi les amis de son ennemi. Mais avez-vous la certitude que les huguenots enlèveront le roi avant l'abjuration?

— Son escorte elle-même s'en est chargée. Il a fait venir aux environs de Chatou une troupe pour protéger ses excursions amoureuses. C'est un galant, notre Béarnais. Eh bien! on le protégera si bien qu'il n'aura plus de risques à courir.

Frère Robert leva les yeux au plafond, qu'un léger bruit venait d'agiter.

— Je vois que les mesures de madame la duchesse sont bien prises, dit-il comme pour obéir à la baguette de Gorenflot; mais enfin, après

avoir tenu Henri prisonnier, les huguenots lui rendront la liberté, ne fût-ce que pour livrer bataille, ne fût-ce que pour faire le siége de Paris; car vous avez prévu le cas où il assiégerait Paris, n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon révérend.

— Et le cas même où il prendrait Paris?

— Je n'ai pas prévu cette circonstance, c'est inutile : Henri III assiégeait Paris comme Henri IV peut le faire, et il ne l'a point pris.

— Ah!... dit frère Robert d'une voix vibrante qui alla frapper les voûtes, c'est qu'entre Paris et Henri III... il s'est rencontré...

— L'événement de Saint-Cloud...

— Oui, madame, et il n'y a qu'un Saint-Cloud aux environs de la capitale.

— C'est probable; mais ce qui s'est fait à Saint-Cloud se fût fait tout aussi bien ailleurs.

Là-dessus la duchesse leva le siége, et, saluant amicalement Gorenflot :

— Ne me gardez pas rancune, dit-elle. J'avais perdu la tête à la suite de ma querelle avec mon frère Mayenne. Si vous saviez comme j'ai été confondue quand ce matin il est entré chez moi ce traité espagnol à la main! Je m'en fusse prise à moi-même. Mais vous avez raison, c'est

l'Espagne qui nous trahit et pactise peut-être avec le Béarnais pour m'affaiblir.

— Voilà ma pensée, dit frère Robert.

— Eh bien, soyez calme, ajouta la duchesse. Le Béarnais ne régnera pas, fût-il allié à vingt Philippe II; il ne régnera pas, je vous en donne ma parole.

— Eh! eh! dit frère Robert en traduisant par ce doute le signe de Gorenflot, s'il abjure, s'il prend Paris...

— Nous avons ses huguenots pour l'empêcher d'abjurer... Nous aurons notre événement de Saint-Cloud pour l'empêcher de prendre la ville; et si tout cela manque, nous aurons encore autre chose... que je garde là, dit-elle en se touchant le front avec un infernal sourire; quelque chose qui vous fera revenir de votre opinion un peu défavorable sur les femmes. Adieu, mon cher prieur; nous nous sommes expliqués, nous voilà bons amis. Adieu, je vous enverrai des confitures.

La figure de Gorenflot prit une expression d'épouvante qui faisait peu d'honneur aux confitures de la duchesse et fit rire sous cape le frère Robert.

Le parleur escorta madame de Montpensier jusqu'aux portes. Elle donna ses ordres, et sou-

riant au petit jeune homme blond qui l'attendait dans un coin avec les Espagnols :

— Aidez-moi à monter à cheval, M. Châtel, dit la sirène avec une provoquante familiarité.

Le nouveau favori s'élança, rouge de plaisir, pour offrir sa main au petit pied de la duchesse.

— Quel est ce jeune gentilhomme? demanda frère Robert à l'écuyer.

— Ce n'est pas un gentilhomme, dit ce dernier, c'est le fils d'un marchand drapier qui vend des étoffes à madame la duchesse.

Frère Robert sourit silencieusement à son tour et regarda le jeune homme jusqu'au fond de l'âme en pétrissant dans ses doigts un nouveau morceau de cire qu'il attaqua de son ébauchoir.

XI

COMMENT HENRI ÉCHAPPA AUX HUGUENOTS, ET COMMENT GABRIELLE ÉCHAPPA AU ROI.

Le silence régnait chez le prieur. Madame la duchesse était déjà hors du couvent que le roi et Crillon, penchés sur le parquet de la chambre haute, écoutaient encore, stupéfaits.

Crillon se tordit la moustache. Henri s'assit dans un fauteuil.

—Je crois bien, sire, dit le chevalier, que j'aurais encore le temps de rattraper cette scélérate et de lui rompre sa bonne jambe... A quoi pensez-vous, harnibieu! que vous ne parlez pas?

— Je pense que voilà de bons moines, dit le

roi attendri, et que les hommes valent mieux qu'on ne pense.

— Les hommes, peut-être; mais les femmes, non. Je suppose, sire, que nous n'allons pas nous endormir pendant que les ligueurs agissent ?

— Oui, il faudra vérifier ce qu'elle a dit des projets de mon escorte... Allons au plus pressé.

Le roi achevait à peine, lorsqu'on frappa vivement à la porte du corridor. Crillon ouvrit et Pontis parut.

Il était agité, rouge. Pour qu'il n'aperçût pas le roi, Crillon tint la porte entre-bâillée et intercepta au garde la vue de l'intérieur de la chambre.

— Eh bien, dit-il, cette escorte, vient-elle ?

— Monsieur, elle vient. Mais ce n'est pas seulement une troupe de huit hommes, c'est une armée, si je ne me trompe.

— Comment, une armée? s'écria le chevalier, tandis que le roi attentif prêtait l'oreille et se rapprochait de la porte pour mieux entendre.

— Monsieur, continua Pontis, j'ai compté au moins quatre-vingts cavaliers, marchant par petits groupes sur le bord de la rivière.

— De nos cavaliers à nous ?

— Oui, monsieur. Mais voilà qui est bizarre. Tous huguenots ! comme si on les avait appareillés.

Crillon tressaillit et envoya un regard furtif au roi.

— Mais la Varenne ?

— Il n'y était point.

— Qu'as-tu dit alors ?

— J'ai prié le premier piquet de se diriger vers le couvent, de votre part. Aussitôt un cavalier que je ne connais pas s'est écrié : « Si M. de Crillon y est, le roi pourrait bien s'y trouver aussi. » Est-ce que c'est vrai, M. le chevalier, ajouta Pontis, que le roi se trouve au couvent ?

— Que t'importe ? continue.

— Il y a eu des pourparlers parmi les huguenots ; j'ai entendu prononcer des noms : la Chaussée, Bougival, M. d'Estrées. On se querellait, on s'échauffait ; bref, tout le détachement s'est mis en marche, en sorte qu'au lieu d'une escorte de huit hommes, vous allez dans une demi-heure en avoir plus d'un cent.

Une légère pâleur passa sur le front du roi. Crillon, sans changer de couleur, s'arra-

cha deux ou trois poils de barbe en réfléchissant.

—Est-ce tout, monsieur? dit Pontis, car j'ai hâte d'aller voir mon blessé, mon pauvre Espérance, qui se plaignait d'avoir faim tout à l'heure. Y puis-je aller?

Crillon, touchant du doigt la manche de Pontis, comme si par le contact du plus brave homme de l'Europe il eût voulu centupler la valeur de son unique soldat :

— Tu as une bonne épée? demanda-t-il.

— Je crois que oui, monsieur, dit Pontîs surpris.

— Tu vas la tirer du fourreau. Tu te planteras au bout de ce corridor, au débouché de l'escalier.

— Oui, monsieur.

— Le passage est facile à défendre, puisqu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois.

— C'est vrai.

— Eh bien, tout homme qui voudra passer là, et qui ne sera pas bon catholique...

— Je l'arrêterai?

— Tu le tueras.

— Tiens! c'est donc une Saint-Barthélemy! s'écria Pontis avec une de ces joies fébriles,

vieux charbon des haines religieuses que tant de pleurs et de sang n'avaient pas éteintes.

— Une Saint-Barthélemy, si tu veux, dit Crillon.

Le garde s'inclina sans répondre et s'alla placer au poste indiqué par le colonel. Son épée flamboya aux reflets pourpres qui embrasaient la fenêtre du corridor.

— Que prétends-tu faire? dit le roi rêveur que Crillon était venu retrouver. Ce garde, à lui seul, n'abattra pas cent hommes?

— Il n'est pas seul, répondit Crillon, et moi donc? et vous?... Est-ce que nous n'avons pas souvent croisé le fer avec cent hommes dans nos mêlées? Ne l'avez-vous pas fait seul à la journée d'Arques, où je n'étais pas?

— Écoute, dit le roi, évitons, soit la honte d'une défaite, soit le scandale d'une pareille victoire. Tuer mes soldats, c'est faire les affaires de madame de Montpensier... Négocions.

— Et pendant ce temps-là les huguenots, ces enragés, entreront ici et vous dicteront leurs conditions... Harnibieu!...

— Crillon, mon ami, sommes-nous les plus forts?

— Non, ce dont j'enrage.

— Eh bien! il faut être les plus fins. J'ai une idée.

— Cela ne m'étonne pas, sire.

— Nous avons quelque garnison ici près?

— Trois cents hommes à Saint-Denis.

— Huguenots?

— Harnibieu non!... Ce sont des catholiques.

— Au lieu de rester ici, fais-moi le plaisir d'aller prévenir ces catholiques de ce que veulent faire les huguenots. Ceux-ci veulent m'empêcher d'aller à la messe, mais ceux-là ont bien le droit de m'y conduire.

— Le fait est que c'est admirable! s'écria le chevalier, vous êtes un grand roi!

— N'est-ce pas?

— J'y cours. Mais j'y pense, pendant ce temps que se passera-t-il? Je serais coupable de vous abandonner ainsi.

— Il ne peut rien se passer; les huguenots, que peuvent-ils faire? Me mener au prêche; j'y ai été mille fois déjà. Une fois de plus n'y ajoutera rien. Ou bien ils me tiendront prisonnier dans ce couvent. Mais je saurai m'en échapper. J'ai ici des intelligences. Ou bien encore ils m'emmèneront, mais les catholiques que tu amènerais leur feront lâcher prise. Gagnons du

temps, Crillon, et ne versons pas une goutte de sang.

— On en versera des flots, sire, la moitié de votre armée détruira l'autre, s'il faut vous tirer de la forteresse où les huguenots vous auront mis.

— Crois-tu donc que je me laisserai prendre et enfermer?

— Votre Majesté se fera tuer plutôt, je le sais bien.

— Pas du tout, mon Crillon. Ma Majesté va tout à l'heure se faire indiquer par les Génovéfains une porte dérobée.

— Vous fuirez...

— Pardieu! si c'était devant des Espagnols qui me menacent, jamais. Devant des amis trop zélés, qui veulent me faire faire une sottise, toujours!... Va donc m'attendre à Saint-Denis, au milieu des catholiques; je t'y aurai rejoint avant ce soir.

— Sire, je pars. Et, chemin faisant, je veux dérouter ces huguenots, et leur faire supposer que vous êtes ailleurs, par cela même que je serai sorti d'ici, où ils ne voudront jamais croire que je vous laisse seul. Tout au moins, je leur remontrerai la nécessité de respecter un couvent, la trêve, et je les réduirai à vous bloquer

chez les Génovéfains, tandis que vous courrez les champs en liberté.

— A la bonne heure, voilà parler, mon Crillon.

— On apprend à l'école de Votre Majesté, répondit le chevalier.

Ce dernier alla lever la consigne de Pontis, descendit, fit seller son cheval et sortit du couvent. Henri le vit se diriger vers l'escadron des huguenots qui s'approchait peu à peu. Sans doute on le reconnut, on l'entoura, Henri le perdit bientôt de vue dans la foule.

— Oui, je parle bien, murmura le roi, dont le visage était collé sur les vitres du corridor; mais quelqu'un parle encore mieux que moi... digne frère parleur!...

Un léger froissement d'étoffe au seuil de la chambre le fit retourner. Frère Robert modelant toujours sa cire était adossé au chambranle de la cheminée. Le roi courut à lui et ferma la porte : ils demeurèrent seuls.

— Quelqu'un est en bas pour M. de Crillon, dit tranquillement frère Robert, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

— C'est bon, qu'il attende! répliqua le roi. Mais vous ne devez pas attendre, vous, que j'ai à remercier si cordialement...

Frère Robert ne bougea pas, ne parla point.

— Vous, continua le roi, qui m'avez rendu aujourd'hui un service si grand, qu'il efface peut-être celui que vous me rendîtes hier.

Le moine garda son silence et son active immobilité.

— C'est vous, n'est-ce pas, qui, hier, m'avez fait tenir la copie du traité conclu entre Philippe II et la duchesse?

Les yeux de frère Robert exprimèrent l'étonnement, et il répondit :

— Quel traité?

— Vous nierez, c'est logique, puisque vous me servez dans l'ombre; mais c'est vous encore, tout à l'heure, qui m'avez placé de façon à ce que j'entendisse l'entretien du prieur avec madame de Montpensier; les complots, les menaces de ma mortelle ennemie. Ce nouveau service, je vous défie de le nier comme l'autre.

— Il était trop naturel de supposer que la présence de madame de Montpensier ne serait pas agréable au chevalier de Crillon, voilà pourquoi je vous ai fait passer dans ma chambre.

— Vous savez bien que je ne suis pas le chevalier de Crillon! s'écria le roi. Vous me con-

naissez comme je vous connais..... Voyons, par grâce! jetez ce masque. Un seul homme est capable de faire tout ce qui s'est fait ici; un seul homme possède cette finesse, cette habileté, cette vigueur; un seul homme au monde est de force à jouer ce rôle.

Le moine resta impassible, les sourcils froncés.

— Chicot! s'écria le roi avec une expression de tendresse indéfinissable, Chicot! mon vieil ami, je t'ai deviné, je t'ai reconnu. Pardonne-moi; j'ai été ingrat, dis-tu, ce n'est pas ma faute. Il y a dans ma tête tout un univers dont les détails, en se heurtant, font tant de bruit qu'ils m'empêchent parfois d'entendre les battements de mon cœur. Si je t'ai paru oublier, si je ne t'ai pas réchauffé près de moi, comme tu le méritais, je t'en supplie encore, pardonne; tu t'es assez vengé en ne m'embrassant pas dès que tu m'as vu, tu m'as assez puni. Sois un grand cœur, ouvre-moi tes bras.

Frère Robert se détourna. Une contraction douloureuse crispa un moment ce visage de bronze. On eût dit que de chacun des pores allait jaillir du sang ou une larme.

— Chicot, continua le roi en écartant le capuchon du moine, c'est bien toi; tu le nierais en

vain; tiens, je sens à ton front la cicatrice de ta blessure. Avoue.

— Quoi? dit frère Robert d'une voix étranglée.

— Que tu es mon ami, que tu n'as jamais cessé d'aimer Henri.

— Ce serait pour moi un trop grand honneur d'être l'ami du brave Crillon. Quant à aimer Henri IV, c'est mon devoir.

— Encore une fois, tu m'offenses, je suis ton roi, et je t'ordonne de m'embrasser.

— Si vous êtes le roi, sire, un pauvre moine vous manquerait de respect en vous touchant.

— Oh! murmura Henri en reculant avec tristesse, plus que jamais, dans cette opiniâtreté, dans cette rancune, je reconnais Chicot, dont la mémoire de fer n'a jamais oublié ni un bienfait, ni une injure. Eussé-je encore douté que tu fusses mon vieux compagnon, je n'en douterais plus, à te voir aussi implacable. Ne sois pas mon ami, si tu veux, mais tu es bien Chicot!

— Chicot est mort, répliqua solennellement le moine, et Votre Majesté sait bien que les morts ne reviennent pas.

— En tout cas, ils parlent, dit le roi, et ils

rendent des services. Ils font même des portraits... Qu'as-tu fait du mien, de cet ingénieux conseil en cire, par lequel tu m'avertissais tout à l'heure de mettre mes habits de cérémonie, de m'agenouiller devant un autel catholique, un livre de messe à la main, et d'embrasser la religion catholique?...C'était une statue charmante.

— Je l'ai remplacée par ceci, répondit le moine en montrant à Henri IV une nouvelle figurine qu'il venait d'achever.

— Un jeune homme... d'une aimable figure.

— N'est-ce pas?

— Je ne le connais point.

— Puissiez-vous toujours en dire autant!..

— Tu lui as mis un couteau à la main! s'écria Henri; pourquoi?

— Pour que vous le reconnaissiez, si vous le rencontrez jamais dans cette attitude.

— Qu'est-ce donc que ce jeune homme?

— Un petit Parisien qui promet..., répondit Robert en plaçant la figurine entre les mains du roi. Pour le moment, c'est un fournisseur de madame la duchesse.

— Bien, murmura le roi en regardant la figurine avec émotion. Je me rappellerai ces traits et ce couteau. Merci, Chicot!

— Plaise à Votre Majesté me laisser mon véritable nom, dit Robert avec un accent de volonté immuable qui fit frissonner Henri comme le souffle d'un être surnaturel. Pour un caprice de prince, caprice bienveillant d'ailleurs, et qui m'honore puisque vous me comparez à un brave homme, je ne veux perdre ni mes derniers jours de repos en ce monde ni mon éternité de salut en l'autre. J'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté qu'une personne attendait en bas, apportant des nouvelles intéressantes au chevalier de Crillon.

Le roi, frappé du ton avec lequel frère Robert venait de lui parler, comprit que la décision du moine était irrévocable.

— Soit, ajouta-t-il. Quelle que soit ma peine de n'avoir pu ressusciter un ami si regretté... je n'insisterai plus. Il y a peut-être au fond de cette opiniâtreté des raisons que je n'ai pas le droit d'approfondir. Vous êtes frère Robert, c'est bien, mais rien ne m'empêchera de reporter sur frère Robert l'affection et la reconnaissance inaltérables que je vouais à celui dont je vous ai parlé. J'attends de vous un dernier service : indiquez-moi une issue par laquelle je puisse sortir du couvent sans être découvert.

—Rien de plus aisé. Suivez-moi. Nous avons une porte sur les champs, elle sera peut-être gardée dans une heure, maintenant elle ne l'est pas encore.

—Partons... Mais d'abord, frère Robert, embrassez-moi.

Le moine se pencha lentement. Henri, dans un élan de tendresse, s'appuya sur les épaules de cette bizarre créature, qu'il sentit frémir et palpiter entre ses bras.

La sonnette retentit dans le corridor.

— C'est M. le comte d'Estrées qui s'impatiente sans doute, dit frère Robert en s'écartant bien vite pour dissimuler son émotion.

— M. d'Estrées! s'écria le roi qui ne put entendre froidement ce nom chéri. Est-il donc ici? qu'y vient-il faire?

— Je vous l'ai dit, parler au chevalier de Crillon.

— Oh! mon Dieu! serait-il arrivé quelque malheur à Gabrielle? dit le roi éperdu d'inquiétude.

— Aucun, à moins que ce ne soit depuis dix minutes, répliqua flegmatiquement le moine; car il y a dix minutes je l'ai vue fraîche et belle à miracle.

— Tu l'as vue?... Elle est donc en cette maison?

— Sans doute, puisque son père y est.

— Courons! courons la voir, cher frère! dit Henri qui avait déjà tout oublié pour ne songer qu'à son amour.

— Peut-être Votre Majesté ferait-elle sagement de ne pas paraître, dit Robert. M. d'Estrées est venu demander l'hospitalité en notre maison, la sienne étant, je crois, envahie par des gens de guerre qui vous cherchent. Peut-être même a-t-il encore d'autres raisons pour placer sa fille ici. Le révérend prieur, qui aime fort M. d'Estrées, lui a fait donner tout de suite les clefs du bâtiment neuf au fond du jardin, et, en ce moment, mademoiselle d'Estrées s'y installe avec ses femmes. Or, si Votre Majesté se montrait avant la fin de l'installation, peut-être M. d'Estrées emmènerait-il sa fille.

— Par défiance de moi! s'écria Henri, c'est vrai.

— Sinon par défiance, sire, du moins par respect, et pour ne pas déranger le roi en logeant sous le même toit que lui.

— Qu'il me dérange ou non, je ne partirai certes pas à présent que je suis près de Gabrielle.

— Et je crois, moi, dit tranquillement frère Robert, que le roi n'en partira que plus vite ;

car il ne voudrait point perdre sa couronne et ruiner ses amis pour une œillade. Il ne voudrait pas rendre les Génovéfains suspects à M. d'Estrées, qui a pleine confiance en eux. Enfin, le roi et mademoiselle d'Estrées ne peuvent habiter ici en même temps.

— Vous avez raison, frère Robert. Henri oublie toujours qu'il s'appelle roi! Je pars, mais un dernier adieu à Gabrielle; où logera-t-elle, je vous prie?

— Là-bas! dit le moine.

Henri s'approcha alors de la fenêtre qui donnait sur les jardins. A l'extrémité du potager, c'est-à-dire à cent pas environ, s'élevait au milieu des arbres un pavillon octogone à deux étages, dont les contrevents venaient de s'ouvrir, et que le soleil radieux inondait de lumière et de chaleur.

Par les fenêtres béantes, Henri vit s'empresser Gratienne et une autre fille de service qui secouaient les tentures ou emplissaient d'eau des vases pour lesquels Gabrielle, assise au balcon de la fenêtre principale, préparait des roses et des jasmins fraîchement cueillis dans le parterre.

Le cœur de Henri s'emplit d'une tristesse amère quand il se vit si près de sa belle maî-

tresse, dont, grâce à ce beau temps sans souffle et sans nuages, il entendait la douce voix se mêler dans les feuillages au chant des pinsons et des fauvettes.

— Oh! mon trésor d'amour! s'écria-t-il, je reviendrai! et je reviendrai catholique! ajouta-t-il avec un significatif sourire.

Déjà frère Robert avait devancé le roi. Ils passèrent devant une porte entr'ouverte, par laquelle, au bruit de leurs pas, sortit une voix qui criait :

— Pontis! j'ai faim.

— N'est-ce pas le blessé de Crillon qui parle ainsi? demanda le roi.

— Lui-même.

— Pardieu! il faut que je profite de l'occasion pour voir ce fameux lit des Guises.

Henri passa sa tête par la fente de la porte et dit :

— Il y a dedans un beau garçon, ma foi, et qui a l'œil excellent. Il n'a pas envie de mourir, le compère.

Cinq minutes après, frère Robert revenait seul. Le roi était hors du couvent. Madame de Montpensier avait perdu la partie.

XII

QUERELLES.

M. d'Estrées, las d'attendre Crillon qui ne revenait pas, et ne pouvait pas revenir, était allé rejoindre sa fille. Il la trouva au milieu de ses fleurs et de ses dentelles, riant à Gratienne pour dissimuler aux yeux de son père la profonde inquiétude que lui causait un déménagement si précipité.

Ne pas questionner M. d'Estrées, c'eût été une imprudence ; les jeunes filles s'accusent souvent par ce qu'elles ne disent pas aussi bien que par ce qu'elles avouent. Se taire à propos

des événements qui intéressaient le roi devenait donc impossible. Gabrielle interrogea.

— Monsieur, dit-elle au comte, vous avez vu dom Modeste, n'est-ce pas? Est-il mieux instruit que nous? Qu'a-t-il dit de ces rassemblements de huguenots qui ont entouré notre maison de la Chaussée?

— Il a pensé qu'il se préparait quelque expédition de ce côté, et que j'avais bien fait de quitter la maison où vous eussiez été exposée.

Gabrielle, piquée de la réserve que son père gardait avec elle, répondit :

— Mais ces huguenots sont les troupes royales.

— Assurément.

— Et nous sommes bons serviteurs du roi.

— Qui en doute?

— Tout le monde en doutera, quand on nous verra fuir devant les royalistes comme devant des Espagnols pillards ou des ligueurs.

M. d'Estrées fut frappé de cette réponse faite avec tant de calme et de sens.

— C'est bon, c'est bon, dit-il, ma fille, votre père sait ce qu'il a à faire, et nul ne lui en remontrera pour remplir un devoir.

— Dès que vous le prenez ainsi, monsieur,

ajouta Gabrielle devenue plus sérieuse, dès qu'il ne s'agit plus de raisonner avec un père, mais d'obéir à un maître, je me tais et j'obéis. Mes œillets, Gratienne!

M. d'Estrées aimait cette charmante fille, et redoutait précisément de lui paraître un tyran. Mais la faiblesse paternelle luttait en ce moment contre une impérieuse nécessité de se montrer surveillant sévère : cette nécessité l'emporta.

— Vous voulez me forcer à vous parler du roi, dit-il, et je le sens bien; mais comme je découvre chaque jour que pour parler du roi, ou même pour parler avec lui, vous n'avez aucun besoin de votre père, il est inutile que je me fasse votre interprète ou que je vous apporte les nouvelles. Vous les apprendrez bien sans moi.

Gabrielle rougit.

— Monsieur, murmura-t-elle, voilà encore vos soupçons...

— Osez me dire que vous n'étiez pas avec le roi au moulin... quand je vous ai tant appelée du bord de l'eau?

Gabrielle devint pourpre et baissa la tête.

— Si vous aviez du moins la pudeur de mentir...

— Eh, monsieur, refuse-t-on d'entendre un roi qui parle? Chasse-t-on un roi qui vous rencontre ?

— On fait tout pour obéir à son père, mademoiselle. Le père est au-dessus du roi.

— D'accord, monsieur. Je ne l'ai jamais contesté. Je ne crois pas vous avoir jamais prouvé que je fusse mauvaise fille et désobéissante.

— Je sais à quoi m'en tenir à cet égard. Au temps où nous vivons, beaucoup d'époux et de pères font aussi bon marché de l'honneur de leurs familles que les filles et les femmes, pour peu que le galant soit riche et titré. Un roi, c'est la fleur des galants, n'est-ce pas? même lorsqu'il est marié, même lorsqu'il est fameux par ses aventures, même lorsqu'il grisonne. Eh bien, mademoiselle, que le roi vous agrée ainsi, je m'en soucie peu. Je ne suis pas le père de Marie Touchet, moi, je ne suis pas un complaisant, et vous l'éprouverez : que dis-je? vous l'éprouvez déjà.

Gabrielle regarda son père avec des yeux pleins de larmes.

— Pour un bon serviteur du roi, dit-elle, vous traitez mal Sa Majesté.

— Il y a en moi un père et un sujet. Le père est libre de juger la prud'homie du prince qui

menace l'honneur de sa fille. Quant au sujet, il est dévoué, il est fidèle.

Gabrielle secoua sa tête charmante.

— Beau dévouement, murmura-t-elle, qui se cache au jour du danger ! belle fidélité, qui déserte la maison où peut-être un roi fugitif eût trouvé son plus sûr asile !

M. d'Estrées commençait à s'irriter. L'œil brillant, la main tremblante :

— Je vous trouve hardie, s'écria-t-il, de blâmer votre père en ses desseins.

— Mon père ne m'avait pas accoutumée à traiter le roi comme un ennemi.

— Il fallait m'obéir quand je vous ai défendu de recevoir le roi.

— Il fallait que vous eussiez le courage de chasser le roi quand il nous a fait l'honneur de sa visite.

— Peut-être aurai-je ce courage plus tard. Mais pour n'avoir pas besoin de recourir à de pareilles extrémités, j'ai pris mes mesures.

— Nous nous cachons dans un couvent d'hommes !...

— J'irai, moi, mademoiselle, prendre place aux côtés du roi, s'il y a bataille. Mais au moins le surveillerai-je en le défendant. Et tandis que nous sommes en paix, je défends

mon honneur contre ce roi lui-même. J'amène ma fille en un couvent, d'où elle ne sortira...

— Que le roi mort, peut-être, dit Gabrielle essuyant ses larmes.

— Que mariée! s'écria M. d'Estrées en observant la portée du coup sur sa malheureuse fille.

Le coup fut terrible. Gabrielle se leva comme si elle eût été frappée au cœur.

— Mariée..., balbutia-t-elle; est-ce possible?

— C'est certain. Votre mari se défendra du roi comme il pourra. Si vous le secondez, tant mieux pour lui; s'il vous abandonne, cela le regarde.

— Oh! monsieur, dit Gabrielle en s'approchant les mains jointes de son père, qui arpentait la chambre à grands pas, aurez-vous cette cruauté de sacrifier votre fille?... Me marier!... mais je n'aime personne...

— Si vous n'aimez personne, il vous sera indifférent de vous marier.

— Voilà votre morale...

— Chacun pour soi; je sacrifie tout à mon honneur.

— Ayez pitié de votre enfant.

— C'est parce que j'en ai pitié que je la marie.

— Vous me réduirez au désespoir.

— Votre désespoir me fera moins souffrir que votre honte.

— J'en mourrai.

— Mieux vaut que vous mouriez de cette douleur que de mourir de ma main, ce qui fût arrivé si je vous eusse convaincue d'ignominie.

Gabrielle se redressa, blessée.

— Un père romain..., dit-elle; c'est beau. Mais la fille est Française.

— Elle se vengera à la française, n'est-ce pas?

— Elle se vengera comme elle pourra.

— Cela regarde votre mari, mademoiselle.

— Le mari sera-t-il aussi Romain?

— Non, il est Picard. Il ne vaut pas un roi, mais c'est un seigneur de mérite. Il ne vous plaira peut-être pas, mais il me convient.

— Il s'appelle?

— Il s'appelle de Liancourt, seigneur d'Armeval, gouverneur de Chauny.

Gabrielle poussa un cri d'épouvante. La délicatesse de la femme se révoltait.

— Il est bossu, monsieur, dit-elle.

— Il se redressera à votre bras.

— Il a les jambes de travers.

— Et vous l'esprit.

— Les enfants le suivent quand il marche.

— Il ira à cheval.

— Monsieur, c'est un crime, c'est une atrocité... Il est veuf et a onze enfants.

— Autant que de mille pistoles de revenu.

Gabrielle, indignée, se dirigea vers la porte de la chambre voisine.

— Ce n'est plus mon père le gentilhomme qui parle, dit-elle avec un dédain superbe, c'est Zamet le prêteur et le financier. Je pouvais discuter avec M. d'Estrées au sujet du roi de France, mais je n'ai rien à dire à Zamet sur les pistoles et les turpitudes de M. de Liancourt.

En achevant ces paroles, elle poussa la porte, et entra toute pâle chez elle.

— Soit, dit le père en la suivant, révoltez-vous, mais vous obéirez! et dès ce soir vous recevrez la visite de M. de Liancourt.

— Vous me mépriseriez vous-même, si j'obéissais, dit-elle.

— Pas de bruit, pas de scandale ici, ajouta M. d'Estrées un peu inquiet, car Gabrielle avait élevé la voix, et quelques éclats de cette scène avaient pu franchir les limites du parterre at-

tenant au bâtiment neuf. Commencez par fermer les fenêtres.

— Bien, faites-les mûrer, dit Gabrielle.

M. d'Estrées grinça des dents, Gabrielle continua :

— Si l'on demandait à dom Modeste une place pour moi dans *l'in-pace* du couvent ?

Et après cette surexcitation qui avait brisé ses nerfs, la pauvre Gabrielle s'assit, toute pantelante et ruisselant de larmes.

Gratienne s'élança, la prit dans ses bras, et la couvrit de ses baisers en grommelant mille malédictions contre le tyran qui faisait mourir sa chère maîtresse.

M. d'Estrées, après s'être rongé les doigts et avoir mis ses manchettes en pièces, sortit furieux contre sa fille et plus encore contre lui-même.

— Allons, dit-il, voilà que tout le monde se met aux fenêtres, il ne me manquait plus que cela.... du scandale dans un couvent où l'on me reçoit par faveur !

Plusieurs fenêtres s'étaient ouvertes, en effet, soit dans les chambres des religieux donnant sur les jardins, soit dans le corridor, où l'on vit apparaître çà et là une figure de génovéfain curieux.

Mais ce qui contraria le plus M. d'Estrées, ce fut d'apercevoir en compagnie d'un jeune homme, à l'une des fenêtres du premier étage, la sévère et longue silhouette du frère Robert, dont on devinait sous le capuchon le regard inquisiteur.

Le père féroce rougit, se sentit mal à l'aise et s'enfonça dans le taillis qui avoisinait le bâtiment neuf, pour cacher sa confusion et dévorer en paix sa mauvaise humeur.

Ce jeune homme qui regardait de loin avec Robert, c'était Pontis, distrait des soins qu'il prodiguait à Espérance par l'éclat des voix qui se querellaient dans le bâtiment neuf.

Frère Robert fit son profit de cet incident, et, questionné par le garde, lui répondit quelques banalités avec la plus parfaite indifférence. Puis il sortit de la chambre.

Pontis fut questionné à son tour par Espérance.

— Qu'y a-t-il là-bas? demanda le blessé, et qu'as-tu été voir avec le frère à la fenêtre?

— Rien, des femmes qui se disputent.

— Il y a donc des femmes en ce couvent? dit Espérance.

— Malheureusement oui. A ce qu'il paraît, il faut qu'on en trouve partout.

— Et elles se disputent?

— Est-ce que cela ne dispute pas toujours? Quelle espèce!

Espérance sourit tristement.

— Vous êtes payé pour en penser du bien, des femmes, ajouta Pontis. Hein! comme vous allez les aimer!

— Le fait est que je m'y sens peu de penchant.

— Sambioux! rien que la vue, rien que l'idée d'une femme me met en fureur.

Pontis ferma violemment la fenêtre.

— Pourquoi me prives-tu d'air et de soleil? dit Espérance.

— Tiens! c'est vrai. Eh bien, c'est encore la faute de ces enragées créatures.

— La! la! ne crie pas si haut; tu me fais mal à la tête; elle est vide, ma tête, vois-tu, puisque par crainte de la fièvre mes chirurgiens me refusent à manger.

— Ils ont raison. Fuyons la fièvre comme nous fuirions une femme. La fièvre est femme! Sambioux! dit Pontis en approchant sa chaise du chevet d'Espérance, causons des crimes de la femme; j'en sais quelques abominables scélératesses que je vais vous raconter pour vous entretenir dans de bonnes dispositions. Allons! allons! vous riez, c'est bon signe!

C'était bon signe en effet. Henri avait pronostiqué juste. Espérance n'avait aucune envie de mourir, et il vécut. Les soins combinés du frère chirurgien et du frère parleur éloignèrent de lui la fièvre, et à mesure que celle-ci fuyait, la faim arrivait à grands pas. Les élixirs de l'infirmerie que prodiguait Robert et les blancs de poulet que Pontis allait voler à la cuisine rétablirent peu à peu la poitrine et restaurèrent l'estomac. La flamme revint dans les yeux, une vapeur rosée remonta sur les pommettes jaunes.

A quelques jours de là, Crillon reparut chez les Génovéfains. Il raconta de la part du roi au frère Robert l'enthousiasme des catholiques qui gardaient Henri et faisaient tendre la cathédrale de Saint-Denis. Il raconta la rage des huguenots qui rôdaient toujours autour de leur proie, et la fureur de madame de Montpensier dont le premier coup avait échoué.

Puis il alla vers son malade qu'il trouva en voie de guérison.

— Grâce aux bons soins de Pontis et des frères génovéfains, dit Espérance, grâce à l'intérêt dont m'honore M. le chevalier de Crillon; cela seul suffirait pour ressusciter un mort!

Crillon était pressé, il combla d'amitiés le

blessé, remercia militairement Pontis et leur dit à tous deux :

— Dépêchons-nous de guérir ; il faut être sur pied bientôt pour une belle occasion. Entre nous, et bien bas, il s'agit d'aider Sa Majesté à entrer dans Paris! Chut!... Rétablissez-vous bien vite, Espérance, car vous priveriez ce garçon, qui vous veille, de l'honneur du premier assaut que je réclame ce jour-là pour mes gardes. Ce sera un grand spectacle, Espérance, et je veux que vous en jouissiez. Je veux que vous voyiez Crillon, l'épée à la main sur une brèche! Chacun dit que c'est beau à voir. Rétablissez-vous!

Le cœur du vieux soldat palpitait d'orgueil à l'idée d'un nouveau triomphe qu'il remporterait devant le fils de la Vénitienne.

Pontis, en songeant à cette prise de Paris, bondissait comme un jeune lion.

— Oui, dit-il, oui, rétablissez-vous bien vite, M. Espérance.

— Ah çà! dit Crillon au blessé, vous êtes toujours content de ce drôle?

Espérance prit la main de Pontis en souriant.

— Il ne crie pas? il ne boit pas? il est sage comme une fille?

— Sambioux! s'écria Pontis, si j'étais sage comme de certaines filles, ce serait joli!

Espérance lui ferma la bouche d'un regard que surprit Crillon.

— Mes coquins s'entendent, à ce qu'il paraît, se dit-il; nous allons bien voir...

— Allons, allons, s'écria-t-il d'un air dégagé; tout va bien. Adieu, Espérance; à bientôt. Venez, Pontis, me tenir l'étrier. J'ai bien ici la Varenne, qui m'a accompagné au couvent par ordre du roi, mais le porte-poulets de Sa Majesté est sans doute occupé quelque part... Venez.

Pontis suivit Crillon l'oreille basse; il se doutait bien du motif qui poussait le chevalier à le mener à l'écart. Dès qu'ils furent au fond du corridor, dans un endroit bien désert:

— Et ma commission? dit Crillon.

— Quelle commission, monsieur?

— Ce billet, que je t'avais chargé de prendre...

— Ah! oui, dans les habits de M. Espérance. Eh bien, monsieur, je n'en ai pas trouvé...

— Tu mens! dit Crillon.

— Je vous assure, monsieur...

— Tu mens!

— Enfin, monsieur, il se peut qu'en chemin ce billet ait été perdu.

— Je te dis que tu es un menteur et un ma-

raud! tu as été conter à Espérance ce que je t'avais ordonné de lui taire. Le généreux Espérance t'a fait promettre de me dépister comme un vieux limier...

— Mais, monsieur...

— Assez!... je n'aime pas les gens qui me bravent ou qui me trahissent.

— Trahir, M. le chevalier, moi!

— Sans doute, puisque tu as révélé ce que je t'avais confié : tu me devais deux fois obéissance, comme à ton colonel, comme à ton protecteur... tu me devais ta vie si je l'eusse demandée, et je te croyais assez brave homme pour payer ta dette à l'occasion.

— Ah ! monsieur, épargnez-moi.

— Si nous étions au camp, dit Crillon, s'animant par degrés et tortillant sa moustache, je te ferais arquebuser... Ici, de gentilhomme à gentilhomme, je te blâme... de maître à serviteur, je te chasse! Ramasse tes hardes, si tu en as, et sors !...

— Oh ! M. de Crillon, dit Pontis pâle et décontenancé, ayez pitié d'un pauvre garçon sans défense !

— Je le veux bien... Donne-moi ce billet.

Pontis baissa la tête.

— Donne... ou non-seulement tu perdras le

poste de confiance que je t'avais fixé ici, mais tu perdras encore ta pique de garde... Je suis ton colonel et je te casse ! Tu n'es plus au service du roi !

Pontis s'inclina humblement, les traits bouleversés par le désespoir.

— Le billet ? demanda encore une fois Crillon.

Pontis se tut.

— M. de Pontis, ajouta Crillon furieux de cette résistance, je vous donne huit jours pour avoir regagné votre province. Je vous donne cinq minutes pour avoir quitté le couvent !

Les larmes débordèrent des yeux du jeune homme, et il put à peine murmurer ces mots :

— Permettez au moins que j'embrasse M. Espérance pour la dernière fois.

Crillon ne répondit pas.

— Une seule minute et je reviens, ajouta Pontis en se dirigeant vers la chambre du blessé.

Il entra le cœur gonflé, se pencha sur le lit de son ami.

— Qu'as-tu donc ? s'écria Espérance.

— Rien... rien..., dit Pontis d'une voix entrecoupée. Reprenez votre billet, reprenez-le vite... cachez-le bien.

— Pourquoi? demanda Espérance en se soulevant.

— M. de Crillon me chasse ! s'écria Pontis, éclatant comme un enfant en soupirs et en sanglots.

Espérance poussa un cri et serra Pontis entre ses deux mains tremblantes.

— Eh non ! animal, dit tout à coup le chevalier, qui apparut en poussant la porte d'un coup de poing ; non, je ne te chasse pas. Reste... tu es un honnête garçon. Voilà-t-il pas qu'ils pleurent tous les deux, les imbéciles... Gardez vos petits papiers, puisque cela vous convient. Harnibieu ! que ces garçons-là sont bêtes !

Et il s'enfuit à grands pas, honteux de sentir lui-même une vapeur humide au bord de ses paupières. Après qu'Espérance eut tout fait raconter à Pontis, les deux amis demeurèrent longtemps embrassés.

— Oui, je me rétablirai vite, dit Espérance, pour bien t'aimer d'abord... pour assister au siége ensuite.

— Et pour nous venger des femmes ! dit Pontis.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2347 M25B45 t.2

Maquet, Auguste
La belle Gabrielle

